



Les impôts en 2000

■ Lionel Jospin devrait notamment privilégier des allègements de CSG

■ Fiscalité locale : le gouvernement étudie un geste en faveur des collectivités

■ Dans « Le Monde », Marc Blondel (FO) réclame une baisse de la TVA

Lire page 6

Mafia et corruption : le « Russiagate »

● L'enquête sur la Bank of New York, infiltrée par la pègre russe pour blanchir l'argent sale, révèle l'ampleur de la corruption à Moscou ● La banque aurait servi à détourner certaines des sommes prêtées par le FMI ● La justice suisse est sur la piste de la famille Eltsine

L'ENQUÊTE sur le blanchiment d'argent russe par la Bank of New York s'étend et provoque des réactions politiques. L'affaire, révélée par le *New York Times*, porterait sur 10 milliards de dollars ayant transité sur le compte ouvert dans cette banque américaine réputée par la société Benex, liée à Semion Moguilevitch, un Ukrainien naturalisé israélien qui dirige notamment une des mafias de l'ex-Union soviétique. Le *Wall Street Journal* a ajouté, pour sa part, que sur cette somme, 200 millions de dollars proviendraient de crédits du FMI détournés.

La ministre de la justice américaine, Janet Reno, a annoncé qu'elle allait suivre personnellement l'enquête menée aux Etats-Unis, au Royaume-Uni et en Suisse. L'ampleur des sommes en question dans ce « Russiagate » commence à inquiéter les Etats-Unis, qui s'interrogent sur la facilité avec laquelle des sommes aussi colossales ont transité par le système financier américain. Ils re-



PANCHO

doutent aussi des connexions possibles avec l'argent de la drogue ou de la Cosa Nostra aux Etats-Unis. Cette affaire donne des arguments à ceux qui critiquent la politique occidentale d'aides versées par le FMI à une Russie dirigée par Boris Eltsine, incapable d'imposer des réformes et impuissant à limiter l'ampleur de la corruption qui l'entoure. Le vice-président Al Gore - coprésident d'une commission américano-russe - est en première ligne au moment où il brigue la succession de Bill Clinton. Les fuites de capitaux russes organisées par d'anciens du KGB coopérant avec les oligarques nés autour de l'administration eltsinienne atteindraient près de 140 milliards de dollars depuis 1993.

En Suisse, la justice aurait découvert des cartes de crédit au nom de Boris Eltsine et de ses filles sur des comptes en banque d'une société du Tessin.

Lires page 2-3
et notre éditorial page 14



LES SÉRIES DE L'ÉTÉ Ecrivains de 1899

4. Michaux

La maison du vieux Namur qui a abrité le « commencement sans fin de (la) vie obscure » du poète belge Henri Michaux n'existe plus. Mais l'écrivain Olivier Rolin a pu reconstituer l'itinéraire de ce révolté solitaire, pourfendeur de la médiocrité du réel et trop épris d'absolu pour rechercher la reconnaissance des autres. p. 12-13

Le mensonge des cigarettes légères

SELON l'Institut national de la consommation (INC), les taux de nicotine et de goudrons indiqués sur les paquets de cigarettes sont très nettement inférieurs à ce qu'inhalent réellement les fumeurs. L'INC a fait procéder à des mesures en postulant que le fumeur prend une bouffée de 45 ml toutes les trente secondes et non une bouffée de 35 ml toutes les minutes, comme le prévoit la norme internationale. Pour certaines cigarettes « ultralégères », les taux de goudrons sont multipliés par sept. « Si ces résultats s'avèrent exacts, ils seraient de nature à remettre en cause la norme actuellement en vigueur », déclare au Monde la secrétaire d'Etat à la santé, Dominique Gillot.

Lire page 10

L'armée de terre se campe en « modèle » pour la République

L'ARMÉE DE TERRE française se regarderait-elle le nombril et, après avoir frisé la déprime pour cause de profonde réorganisation de ses structures depuis 1996, ferait-elle aujourd'hui de l'autosatisfaction, voire de l'autocélébration ? On serait tenté de le croire à l'écoute des propos tenus récemment par le numéro deux de sa haute hiérarchie devant de jeunes officiers.

Nouveau major général de l'armée de terre, le général Henri Marescaux, ancien élève de Polytechnique et des Ponts et Chaussées, s'est en effet confié à des saint-cyriens, lors d'une rencontre entre « anciens » et « nouveaux » dans les termes suivants : « Je crois que l'armée de terre est « la » grande institution française. Quelle est aujourd'hui l'institution qui se tient aussi bien que nous et que l'on peut présenter comme modèle ? Est-ce que c'est l'éducation nationale, la justice, la SNCF ? L'armée ne doit pas craindre de l'afficher, de l'applaudir. » Et le général Marescaux d'enfoncer le clou : « L'institution la plus moderne de la fonction publique, lance-t-il, c'est l'armée de terre. »

De tels propos sont certes à usage interne.

Ils sont comme un baume pour un corps qui pourrait légitimement craindre les effets psychologiques d'une « révolution culturelle », comme on a baptisé la restructuration radicale de l'armée de terre décidée par Jacques Chirac et approuvée par le Parlement. On n'accède pas sans états d'âme à la professionnalisation, qui ramène les effectifs de l'armée de terre à moins de 136 000 militaires et 34 000 civils, et à la remise à plat du concept d'emploi, qui privilégie les opérations de soutien de la paix.

L'année 1999 est, de ce point de vue, une année charnière : la réforme passe, ou elle casse. Le chef d'état-major de l'armée de terre, le général Yves Crène, le sait, qui se dit « raisonnablement optimiste » et qui a averti, toujours à en croire son major général, le chef de l'Etat en lui disant carrément : « Je conduirai la réforme de l'armée de terre et je vous garantis qu'elle sera réussie dans la mesure où l'on aura les moyens qui sont prévus. »

En s'autocongratulant ou en pratiquant la méthode Coué, sans user du mode ironique de l'autosuggestion cher à ce psychothérapeute français du début du siècle, la haute

hiérarchie de l'armée de terre démontre en tout cas qu'on n'est jamais si bien servi que par soi-même dans l'autofélicitation. Il n'en reste pas moins qu'il faut convaincre les autres et, singulièrement, les autres institutions de la République soumises, elles aussi, à de profondes réformes, des éminentes qualités du « modèle » militaire. D'où, probablement, ce projet dont le major général de l'armée de terre a informé son auditoire saint-cyrien : il s'agit de « créer des réseaux d'influence », a déclaré le général Marescaux, sans doute pour persuader l'éducation nationale, la justice et la SNCF du bien-fondé de l'opinion de l'armée de terre sur elle-même.

« Il faut, a-t-il expliqué, qu'on sorte de ces images d'Epinal ou de ces opinions complètement décalées par rapport à la réalité d'aujourd'hui. » En conséquence, l'état-major de l'armée de terre, a-t-il annoncé, prévoit de rédiger et de distribuer « des argumentaires » destinés à alimenter la réflexion des associations ou des relais d'opinions susceptibles de répandre la bonne parole.

Jacques Isnard



MONDIAUX D'ATHLÉTISME

Un titre à défendre

Stéphane Diagana disputera, vendredi 27 août, à Séville, la finale du 400 m haies avec l'ambition de conserver son titre de champion du monde. Le Français s'est concentré sur cet objectif depuis le début de la saison. p. 22-23

Mitterrand et l'antisémitisme



JEAN D'ORMESSON

DANS son dernier livre, Jean d'Ormesson révèle des propos de François Mitterrand sur l'affaire Bousquet : « Vous constatez là l'influence puissante et nocive du lobby juif en France. » L'ancien président était-il antisémite ? Non, répond au Monde sa fille, Mazarine Pingetot.

Lire page 29

ICD INSTITUT INTERNATIONAL DE COMMERCE ET DISTRIBUTION

MARKETING • VENTE • DISTRIBUTION • INTERNATIONAL

Un premier cycle, 2 approches

• **Le cycle MC (Marketing Commercial)**
2 années d'études alliant acquis théoriques et applications terrains
Deuxième année internationale.
- Admission : Bac (Test Team + entretiens)

• **Le cycle BTS**
Diplôme d'Etat
Action Commerciale, Commerce International.
- Admission : Bac ou niveau Bac

Un deuxième cycle

2 ans d'études, 6 mois de stage professionnel.
Spécialisations professionnelles directement liées à l'emploi
- Admission : Bac+2 et Bac+3 (Test Team2 + entretiens)

TITRE HOMOLOGUÉ PAR L'ÉTAT NIVEAU II

ICD - 12, rue Alexandre Parodi - 75010 Paris
ETABLISSEMENT PRIVÉ D'ENSEIGNEMENT TECHNIQUE SUPÉRIEUR

GROUPE IGS
UNIVERSITÉ PROFESSIONNELLE INTERNATIONALE

DEMANDE DE DOCUMENTATION à adresser à ICD, 12 rue Alexandre Parodi, 75010 Paris
NOM _____ Prénom _____
Adresse _____
Code Postal _____ Ville _____ Tél. _____

POINT DE VUE

Résolument à gauche

par Jack Lang

L'orage de printemps qui a déchiré le ciel seigneur de la social-démocratie européenne tonnera-t-il à nouveau à l'automne ? Souvenons-nous des anathèmes alors lancés : archaïsme à la française contre dérégulation à l'anglo-saxonne. Et chacun de se décerner le brevet du vrai socialisme, de camper sur les hauteurs de ses certitudes.

Posons la question taboue. Et si, au-delà des effets de manches et des malentendus sémantiques, nous méritions tous d'être logés à la même enseigne : l'absence d'une pensée moderne de gauche qui fût à la fois vraiment de gauche et accordée aux temps nouveaux ? Certes, nos actes concrets respectifs valent souvent mieux que nos déclarations enflammées ou les oripeaux trompeurs de la rhétorique. En France, notre gouvernement d'innovation et de justice sociale réussit politiquement et économiquement. En Grande-Bretagne et en Allemagne, les décisions courageuses de rupture avec la droite ne manquent pas : ici (Royaume-Uni), la taxation des super-profits des entreprises

privatisées pour financer l'emploi des jeunes, ou encore la révolution de l'organisation territoriale (Ecosse, pays de Galles, Londres) ; là (outre-Rhin), l'instauration du droit du sol pour l'acquisition de la nationalité.

Pourtant, la social-démocratie européenne paraît en panne d'imagination. Nos textes et nos débats s'ordonnent sempiternellement et quasi exclusivement autour de la politique économique. On disserte savamment sur les rôles respectifs de l'offre et de la demande, ou sur le partage entre secteur public et secteur privé. Pour couronner le tout, on y instille une pincée de social, une cuillerée de culturel et une petite louchée d'Europe. Funèbre cosmogonie où l'homme, ses espérances, ses craintes, ses angoisses, sa créativité semblent relégués à l'arrière-plan.

Lire la suite page 14

Jack Lang, ancien ministre, est président de la commission des affaires étrangères de l'Assemblée nationale.



ESPACE

Mir sans pilote

Vendredi 27 août vers 20 heures (heure de Paris), les trois cosmonautes encore présents dans la station spatiale russe vont en fermer le sas et la quitter. Ce départ marquera le début du compte à rebours de la mort de Mir, qui, en avril 2000, après quatorze ans d'épopée et de déboires, devrait achever sa course dans l'océan Pacifique. Un chapitre de la conquête de l'espace aura alors pris fin. p. 24

International	2	Tableau de bord	18
France	6	Aujourd'hui	22
Société	10	Météorologie	25
Régions	11	Jeux	25
Horizons	12	Abonnements	25
Carnet	15	Culture	26
Entreprises	16	Guide culturel	27
Communication	18	Radio-Télévision	28

Allemagne, 3 DM ; Antilles-Guyane, 9 F ; Autriche, 25 ATS ; Belgique, 45 FB ; Canada, 2,25 \$ CAN ; Côte d'Ivoire, 850 F CFA ; Danemark, 15 KR ; Espagne, 225 PTA ; Grande-Bretagne, 1 £ ; Grèce, 500 DR ; Irlande, 1,40 £ ; Italie, 2900 L ; Luxembourg, 46 FL ; Maroc, 10 DH ; Norvège, 14 KRN ; Pays-Bas, 3 FL ; Portugal CON., 250 PTE ; Réunion, 9 F ; Sénégal, 850 F CFA ; Suède, 16 KRS ; Suisse, 2,10 FS ; Tunisie, 1,2 Din ; USA (NY), 2 \$; USA (others), 2,50 \$.





Le FMI ne contrôle pas l'affectation des sommes qu'il prête

LE FONDS monétaire international (FMI) contrôle-t-il le devenir des sommes qu'il prête à chacun des pays qui demandent son aide ? Non, et d'ailleurs il n'a pas les moyens de le faire, puisqu'il ne dispose pas d'un corps d'inspecteurs qui seraient chargés de ce type de surveillance. Ayant pour mission principale d'aider les pays à équilibrer leurs comptes extérieurs, le FMI « n'impose pas d'affectation particulière des fonds », comme l'indiquait le directeur général du FMI, Michel Camdessus, dans une lettre ouverte publiée par *Le Monde* du 19 août.

En cela, la pratique du FMI diffère de celle de la Banque mondiale ou d'autres banques d'aide au développement, qui financent des projets spécifiques, identifiables sur le terrain et soumis à une surveillance plus attentive. Avec le FMI, les choses sont différentes. Lorsqu'il prête de l'argent à la Russie – comme à n'importe quel autre pays en difficulté –, le FMI veut d'abord et avant tout s'assurer de l'application effective des réformes demandées en échange du prêt, par exemple en matière de réduction du déficit budgétaire ou de lutte contre l'inflation. Il souhaite par là même, entre autres objectifs, permettre au pays débiteur de rembourser ultérieurement ses dettes. Entre-temps, le pays est souverain dans l'utilisation qu'il fait des sommes qui lui sont prêtées, à un taux qui se situe actuellement autour de 3,6 % par an.

Comment se déroulent concrètement les opérations ? Lorsqu'un pays en difficulté fait un emprunt auprès du FMI, on considère qu'il « achète » des devises fortes qui lui permettront d'équilibrer ses comptes. Ces devises ont auparavant été mises à la disposition du Fonds par les 182 Etats membres, qui mettent en commun une par-

tie de leurs réserves monétaires afin de s'assister mutuellement en cas de besoin (selon le système dit des « droits de tirage spéciaux »). Le FMI dispose actuellement d'un capital de 300 milliards de dollars (283 milliards d'euros).

Une fois que le prêt a été décidé par les instances exécutives du Fonds, le FMI fait un ou plusieurs chèques libellés en dollars et, en règle générale, ceux-ci ne quittent pas les Etats-Unis puisqu'ils sont le plus souvent déposés auprès d'établissements de crédit new-yorkais pour le compte de la banque centrale du pays emprunteur. Dès lors, sur le plan comptable, ces sommes font partie des réserves en devises du pays concerné.

Moscou a reçu 20 milliards de dollars depuis 1992

Le rôle du FMI est de soutenir les pays dont les comptes extérieurs sont déséquilibrés et de leur apporter une assistance financière en échange de programmes d'ajustement structurel. A la date du 30 avril 1999, le FMI disposait d'un total de créances s'élevant à 91 milliards de dollars (86 milliards d'euros) dans le monde. Le Mexique, la Russie et la Corée du Sud ont été, au cours des dernières décennies, les trois principaux bénéficiaires de prêts du FMI. En 1995, le « paquet » mexicain s'est élevé à 17,8 milliards de dollars. En décembre 1997, 20,9 milliards de dollars ont été accordés à la Corée du Sud. L'Indonésie a reçu 11,2 milliards de dollars en novembre 1997 et la Thaïlande 4 milliards de dollars en août 1997. Quant à la Russie, elle a reçu plus de 20 milliards de dollars du FMI depuis 1992.

Dans le cas de la Russie, voici comment se sont déroulées les choses : le comité exécutif du FMI a approuvé le déblocage d'un prêt de 4,3 milliards de dollars à la fin du mois de juillet 1998, juste avant la dévaluation du rouble qui a mis fin, au moins provisoirement, à ce crédit remboursable sur dix ans. Peu après cette date, plusieurs versements du FMI ont été effectués sur un compte de la Banque centrale de Russie domicilié auprès de la Réserve fédérale américaine, à New-York. A partir de là, les sommes ont été placées à Wall Street par les agents des banquiers centraux de Russie – le plus souvent en achats de bons du Trésor américain – et souvent confiées à des banques privées.

Rien d'anormal à cela : toutes les banques centrales du monde gèrent de cette manière leurs réserves en devises étrangères, notamment leurs dollars. Si certains apparatchiks russes ont choisi de se servir au passage en plaçant de l'argent dans des paradis fiscaux, c'est après tout une démarche qui porte davantage tort aux intérêts de la Russie qu'à ceux de la communauté internationale, puisque le FMI finit toujours par être remboursé.

Le FMI doit-il pour autant renforcer son contrôle sur les sommes qu'il prête ? Les débats en cours, au FMI, ne portent pas sur cette question. Les dirigeants du Fonds ont d'autres préoccupations prioritaires : ils réfléchissent surtout aux moyens de mieux prévenir les crises, de mieux faire en sorte que les investisseurs imprudents ne se voient pas sur une garantie de remboursement de la part du FMI, et d'éviter les crises sociales souvent déclenchées par les coupes budgétaires prescrites aux pays victimes de turbulences financières.

Lucas Delattre

Les cabinets d'avocats, maillon faible de la lutte internationale contre l'argent sale

LONDRES

de notre correspondant à la City
Comment le crime organisé russe a-t-il fait transiter des milliards de dollars via la Bank of New York vers une banque domiciliée dans les îles Anglo-Normandes qui a prévenu les services secrets britanniques à l'origine de l'enquête américaine ? Peu d'informations ont filtré à Londres sur la pénétration par la pègre russe d'un établissement financier new-yorkais réputé, mais les experts de la City montrent du doigt les cabinets juridiques peu regardants, spécialistes en création de sociétés bidons domiciliées dans les paradis fiscaux opaques qui émaillent la planète.

« Les avocats de mèche avec les criminels ne sont pas légion. En revanche, un grand nombre de cabinets sont utilisés par la pègre à leur insu car ils ne se soucient guère de vérifier l'origine de fonds visiblement suspects. Il s'agit là d'une filière que les blanchisseurs d'argent sale ont appris à exploiter » : comme le souligne le rapport du National Criminal Intelligence Service, l'agence de renseignement de la police britannique, publié en décembre de l'an dernier, les bureaux de conseil juridique sont le maillon faible de la lutte internationale contre le blanchiment, que ce soit des produits

de la fraude fiscale, du paiement de commissions occultes, ou du crime organisé.

Le document du NCIS critiquait également la facilité avec laquelle les « lawyers » montent au moindre coût des sociétés écrans ou des boîtes postales protégées par le secret bancaire qui prévaut dans les paradis fiscaux, dont les îles Anglo-Normandes. « Les firmes d'avocats offrent aux blanchisseurs la légitimité et la respectabilité nécessaires pour opérer des transactions illégales. Ils acceptent de grosses sommes d'argent en liquide sans poser de questions », concluait le NCIS. En 1998, l'organisme avait accusé six firmes juridiques basées à Londres d'avoir involontairement aidé les barons de la drogue en « sanctifiant » leurs profits, comme disent les spécialistes.

« CHASSE AUX SORCIÈRES »

Comment expliquer le rôle de premier plan de riches avocats dans la création, en toute légalité, cela va sans dire, de sociétés écrans ? Tout d'abord, alors que les banques et les sociétés d'audit doivent signaler toutes les opérations suspectes sous peine de sanctions, les cabinets d'avocats échappent au contrôle des organismes britannique ou internationaux. Ensuite, la

lutte à couteaux tirés entre avocats d'une même firme pour être promu au rang d'associé – et devenir millionnaire – la compétition acharnée pour obtenir les mandats, les honoraires facturés à l'heure qui deviennent colossaux quand il s'agit d'opérations complexes dans plusieurs pays, prêtent à toutes les tentations. Par ailleurs, le manque de formation financière des avocats accroît leur capacité de nuisance.

Enfin, le respect du secret professionnel est aussi mis en cause : toute évocation des affaires d'un client en dehors du cabinet est perçue comme une violation des principes déontologiques. Cette loi du silence explique que, sur 14 000 dénonciations de transactions suspectes reçues par le NICS en 1997, seulement 236 provenaient de firmes de conseil juridique.

Interrogé à propos de ces accusations, un porte-parole de la Law Society, organisme représentant les juristes britanniques, a accusé le NCIS de « chasse aux sorcières », en expliquant que le volume d'argent sale transitant par les cabinets est insignifiant. Les banques et les entreprises d'audit sont autant la cible des criminels que nos membres.

Marc Roche

Le gouvernement allemand adopte un plan d'économies contesté

Les retraites cristallisent la polémique

Pour sa première réunion à Berlin, le conseil des ministres allemand a adopté, mercredi 25 août, un programme drastique de réduction des dépenses pu-

bliques. Le gouvernement Schröder doit faire face à de vives réactions de la part de l'aile gauche de son parti, le Parti social-démocrate (SPD) et des syndicats.

FRANCFORT

de notre correspondant

Lors de son premier conseil des ministres à Berlin, le gouvernement allemand est entré sans tarder dans le vif du sujet : il a entériné, mercredi 25 août, un plan d'économies très controversé pour les prochaines années à venir. L'ensemble des mesures est contenu dans quatre projets de lois, qui seront discutés dans les prochaines semaines au Parle-

ment. La préparation des différents éléments de ce « programme pour le futur » concocté par le ministre des finances, Hans Eichel, avait donné lieu à de vives tensions en juin au sein de la majorité. Son adoption par le cabinet va animer la rentrée parlementaire berlinoise de septembre. Pour l'année 2000, 30,4 milliards de deutschemarks (15,6 milliards d'euros) d'économies sont annoncées. M. Eichel a limité très rigoureusement les enveloppes accordées aux différents ministères, dont celui du travail et des affaires sociales, le premier poste de dépenses de la République fédérale. Cette austérité est rejetée par les syndicats et l'aile gauche du parti social-démocrate (SPD). La discussion est d'autant plus vive qu'elle rejoint, au fond, le débat sur les orientations du chancelier Schröder et du SPD.

Sur le plan budgétaire, les 30,4 milliards d'économies prévues en 2000 (15,4 milliards d'euros) doivent être suivies d'environ 50 milliards chaque année jusqu'en 2003. Le ministre des finances veut réduire le déficit budgétaire de l'Allemagne à 49,5 milliards de deutschemarks en 2000 (25,3 milliards d'euros), pour un budget de 478,2 milliards de deutschemarks (244,5 milliards d'euros), pour arriver à l'équilibre pendant la prochaine législature (contre 53,5 milliards de déficit cette année). « Un mark sur quatre payé par le contribuable est englouti au service de la dette », a expliqué Hans Eichel mercredi 25 août. Pour le moment, seule la Bundesbank salue sans sourcilier les efforts du gouvernement. Dans son dernier rapport mensuel, la banque centrale souligne que « la volonté claire (du gouvernement) de suivre une politique financière à moyen terme prenant en compte les directives du Pacte européen de stabilité et de croissance est importante ».

C'est le plafonnement des retraites qui focalise toutes les oppo-

sitions : leur indexation sur l'inflation pour les années 2000 et 2001, alors qu'elles dépendent habituellement de l'évolution des salaires nets, provoque une levée de boucliers. Outre la CDU/CSU, qui en fait un thème de campagne à la veille d'une série d'élections régionales, les principales fédérations syndicales (DGB et DAG) estiment « inacceptables » une telle évolution des retraites et la baisse de certaines allocations chômage. Si elles ne s'opposent pas à la recherche d'économies, elles demandent « une répartition mesurée de la charge » entre actifs, inactifs et entreprises. Sans exclure des mouvements de protestation, mais en voulant privilégier le « dialogue politique », les syndicats poussent le

casé d'être hostile aux « chômeurs, retraités, et salariés ». Les occasions de friction se sont multipliées depuis la publication, à la veille des élections européennes, du manifeste commun du premier ministre britannique Tony Blair et de Gerhard Schröder sur l'avenir de la social-démocratie. Au moment où le chancelier allemand, au plus bas des sondages après ses vacances italiennes, tente de calmer les polémiques de l'été sur les orientations du gouvernement rouge-vert, le programme adopté risque d'augmenter les tensions entre l'aile gauche et les tenants d'une « modernisation » du parti. Les économies concernent avant tout les budgets sociaux, tandis que les entreprises vont bénéficier d'allègements fiscaux.

Quatre projets de loi

Le premier projet de loi du gouvernement allemand porte sur « l'assainissement budgétaire ». Il prévoit en particulier l'indexation des retraites sur l'inflation en 2000 et 2001 (soit 0,7 et 1,6 % de hausse). Les salaires des fonctionnaires, les allocations chômage seront également liés à l'évolution des prix. Suite à un jugement de la Cour constitutionnelle, un deuxième texte réforme les allocations familiales, légèrement augmentées, et élargit les possibilités de dégrèvements fiscaux aux familles. Le troisième projet comporte différentes mesures fiscales, dont l'imposition des contrats d'assurance-vie. Il prévoit une réforme de l'impôt sur les sociétés dès 2001, dont le taux sera ramené de 40 à 25 %. Cette mesure complète des réductions d'impôts déjà votées par le Bundestag pour les familles, les petites et moyennes entreprises. Le dernier texte porte sur l'impôt écologique, qui prévoit l'augmentation progressive pendant quatre ans des taxes sur les produits pétroliers et l'électricité pour financer une réduction des cotisations retraites patronales.

gouvernement à revoir sa copie. Une première rencontre avec les dirigeants du SPD n'a cependant pas approché les points de vue mardi 24 août.

QUESTION DE PRINCIPE

Certaines personnalités social-démocrates rejettent également ce projet : le ministre-président de la Sarre, Reinhard Klimmt, un proche de l'ancien ministre des finances Oskar Lafontaine, a même menacé de voter contre lors de l'examen du projet de loi de finances au Bundesrat, la Chambre haute du Parlement qui rassemble les représentants des Länder. En pleine campagne électorale dans son Land – le scrutin du 5 septembre prochain s'annonce difficile pour le SPD – M. Klimmt fait du sujet des retraites une question de principe pour le Parti social-démocrate : il s'en est pris ces derniers temps à une politique qu'il ac-

« Les modifications sont possibles mais pas dans les grands principes, ni dans les grands chiffres », a prévenu Hans Eichel, mercredi 25 août. En première ligne, le ministre des finances devait présenter son plan jeudi 26 août devant le groupe parlementaire du SPD. Des négociations délicates vont désormais s'ouvrir : une loi de finance ne peut être adoptée qu'avec l'adhésion des deux chambres du Parlement. Le ministre aura donc besoin, en plus de celui du SPD, du soutien des chrétiens-démocrates au sein du Bundesrat, où la coalition rouge-verte ne dispose pas d'une majorité absolue. La CDU assure ne pas vouloir bloquer un programme d'économies dont elle reconnaît la nécessité, mais elle attend en particulier un compromis sur les retraites.

Philippe Ricard

Les nationalistes catalans affrontent des élections difficiles en octobre

MADRID

de notre correspondant

Six mois avant les législatives espagnoles, des élections régionales se dérouleront le 17 octobre en Catalogne, puissante région de six millions d'habitants tenue depuis vingt et un ans par les nationalistes de la coalition Convergència i Unió (CiU). La convocation de ce scrutin, aux enjeux cruciaux pour le gouvernement conservateur espagnol de José Maria Aznar, dont CiU est un partenaire obligé, a été faite dans un cadre plus ou moins inhabituel : au sommet du pic d'Aneto, le point culminant de la chaîne des Pyrénées. Parvenu, après plusieurs heures d'escalade en haut de cette montagne, à 3 404 mètres d'altitude, le chef du gouvernement catalan, Jordi Pujol, a brièvement contemplé le paysage,

puis a décroché son téléphone portable pour annoncer au président du Parlement régional de Catalogne, Joan Reventos, sa décision de dissoudre la Chambre. Le détachement pris par M. Pujol, qui brigue un sixième mandat à la tête de la Generalitat (exécutif catalan), pour annoncer les élections ne saurait masquer les sérieuses difficultés qu'il risque de rencontrer pour conserver, au Parlement régional, sa majorité relative de 60 députés sur 135. La coalition nationaliste est menacée par l'ascension des socialistes qui disposaient, lors de la précédente lé-

gislature, de 34 députés et dont le candidat est l'ancien maire de Barcelone, le charismatique Pasqual Maragall.

Lors des élections européennes du 13 juin, le Parti socialiste catalan (PSC) est arrivé largement en tête dans la région, obtenant 34,58 % des voix, contre seulement 29,28 % pour la coalition nationaliste de M. Pujol, et 16,88 % pour le Parti populaire (PP) de M. Aznar. Ce qui a incité M. Maragall à augurer l'avènement, cet automne, d'une « future carte politique catalane dominée par les forces de centre-gauche », et à réfléchir à une future alliance avec des petits partis de gauche et avec les communistes pour essayer de détrôner M. Pujol après le 17 octobre.

LE PHÉNOMÈNE AUTONOMISTE

Les nationalistes de CiU se sont abrités derrière le maigre taux de participation aux européennes (55,5 %) pour justifier leur mauvais score, attribué à l'absentéisme de ses électeurs. Mais, selon certains analystes, ils ont chèrement payé auprès de leur électeur, traditionnellement méfiant à l'égard du pouvoir central espagnol, leur alliance parlementaire avec le gouvernement de M. Aznar. Leurs 16 députés au Parlement de Madrid soutiennent depuis 1996 l'exécutif conservateur espagnol, qui ne dispose que d'une courte majo-

rité relative de 156 sièges sur 350. En échange de ce soutien, vital à la stabilité politique en Espagne, le gouvernement Aznar s'était notamment engagé à transférer vers les autorités catalanes, qui disposaient déjà d'une très large autonomie par rapport à Madrid, plusieurs compétences nouvelles, en matière de santé, de justice ou de sécurité entre autres.

Le Parlement espagnol doit être renouvelé lors d'élections législatives au printemps 2000 (la presse espagnole avance la date du 2 avril). Tous les sondages donnent le Parti populaire vainqueur de ce scrutin, avec une avance plus ou moins confortable sur son principal rival à Madrid, le Parti socialiste ouvrier. Mais la formation de M. Aznar est encore loin d'être sûre de rassembler la majorité absolue qui lui permettrait de gouverner l'Espagne seule, sans l'appui de son allié catalan.

Les élections régionales du 17 octobre en Catalogne ne peuvent, en raison des spécificités de cette région et de l'importance du phénomène autonomiste, être considérées comme un véritable test de la popularité de M. Aznar en prévision des législatives. Leurs résultats permettront surtout aux stratèges politiques de Madrid d'évaluer la capacité de M. Pujol à rester un interlocuteur politique essentiel sur la scène politique nationale. – (Antérin.)

Le chef militaire serbe en Bosnie, Momir Talic, a été arrêté à Vienne

Le Tribunal pénal international pour l'ex-Yougoslavie l'avait secrètement inculpé pour « crimes contre l'humanité ». Il a été transféré à la prison du TPIY à La Haye. La procureur Louise Arbour se félicite du recul de l'« impunité des puissants »

Momir Talic, le commandant de l'armée bosno-serbe, a été arrêté en Autriche, mercredi 25 août, et transféré à la prison du Tribunal pénal international pour l'ex-Yougoslavie (TPIY) à La Haye. Il est accusé de

« crimes contre l'humanité » pour la campagne du « purification ethnique » menée dans l'ouest de la Bosnie-Herzégovine en 1992, alors qu'il était le responsable militaire régional nommé par le général Ratko

Mladic. Ne sachant pas qu'il figurait sur une liste secrète d'inculpés établie par la procureur Louise Arbour, le général serbe participait à une réunion à l'Académie militaire de Vienne. Il est le 34^e accusé à être

appréhendé par le TPIY. M^{me} Arbour relevant pour la première fois Carla Del Ponte, qui lui succédera le 15 septembre au poste de procureur, s'est félicitée des « progrès » de la justice internationale. Le TPIY a par

ailleurs protesté contre le manque de coopération de la Croatie, tandis que le copremier ministre bosniaque, Haris Silajdzic, a réclamé une instruction à l'encontre du président croate, Franjo Tudjman.

LE CHEF de l'armée bosno-serbe, le général Momir Talic, successeur du célèbre Ratko Mladic et interlocuteur militaire de la communauté internationale dans la Bosnie-Herzégovine de l'après-Dayton, a eu la surprise, mercredi 25 août, d'être arrêté à Vienne. Il participait à un séminaire organisé par l'Organisation pour la sécurité et la coopération en Europe (OSCE). Inculpé de « crimes contre l'humanité » dans un acte d'accusation tenu secret par le Tribunal pénal international pour l'ex-Yougoslavie (TPIY), Momir Talic a été transféré à La Haye et incarcéré à la prison de l'ONU.

Cette arrestation, majeure puisque le général Talic est le plus haut responsable militaire de l'ex-Yougoslavie à tomber dans les filets du TPIY, intervient alors que la procureur Louise Arbour, qui doit quitter son poste le 15 septembre, recevait mercredi à La Haye son successeur, Carla del Ponte. Se félicitant des « progrès » de la justice internationale et de l'arrestation

du général Talic, M^{me} Arbour a précisé que « la culture de l'impunité des puissants ne fait plus partie du paysage pour le prochain millénaire ». La procureur avait signé son acte d'accusation le plus spectaculaire durant la guerre du Kosovo contre le président yougoslave Slobodan Milosevic, premier chef d'Etat en exercice à être inculpé

pour « crimes contre l'humanité ».

Le général Momir Talic avait été secrètement inculpé par M^{me} Arbour le 12 mars avec le député bosno-serbe Radislav Brdjanin. Les deux hommes sont accusés, « en tant que membres du centre de crise de la région autonome de Krajina » (ouest de la Bosnie), d'avoir « ordonné, mis en œuvre, soutenu et ap-

porté leur assistance à un plan visant à expulser les Bosniaques musulmans, croates et d'autres populations non serbes » de la région, notamment du district de Prijedor. A l'époque de la guerre, les dirigeants des « centres de crise » régionaux étaient les représentants directs des chefs politique et militaire de la « République serbe » autoproclamée, Radovan Karadzic et Ratko Mladic, inculpés depuis 1993 pour « génocide » et « crimes contre l'humanité » et toujours recherchés par la justice internationale.

Les arrestations de Radislav Brdjanin, le 6 juillet en Bosnie par les soldats de l'OTAN, et de Momir Talic couronnant la politique du secret entourant les actes d'accusation signés par la procureur. Les deux personnalités serbes ne se savaient pas inculpées et participaient régulièrement à des réunions avec des diplomates et des officiers occidentaux. Le bureau de M^{me} Arbour a toutefois démenti qu'un « piège », comme l'ont dé-

noncé les responsables bosno-serbes, ait entouré la venue de Momir Talic à Vienne. « Ni l'OSCE (Organisation pour la sécurité et la coopération en Europe) ni l'Autriche n'étaient au courant auparavant qu'il faisait l'objet d'une inculpation », a assuré un porte-parole du TPIY. Informé au cours du séminaire qui se tenait à l'Académie de la défense nationale, la police autrichienne a été tenue, en vertu des accords internationaux, d'appréhender le criminel de guerre présumé.

« AMERTUME »

Arrivé à Banja Luka après son départ précipité de Vienne, le ministre de la défense bosno-serbe, Manojlo Milovanovic, a dénoncé un acte « incompréhensible », tandis que le vice-président de la République serbe (RS), Mirko Saric, exprimait son « amertume » après une arrestation « humiliante ». L'Organisation des combattants de la République serbe, qui regroupe anciens soldats et familles de dis-

parus, a, pour sa part, exigé « la libération immédiate du général Talic, commandant militaire et premier soldat de la RS », menaçant de « demander l'interruption immédiate de toute coopération avec les forces militaires internationales en Bosnie ».

La stratégie payante des inculpations secrètes a permis au TPIY de faire passer en trois ans de 7 à 34 le nombre d'accusés incarcérés à La Haye. Des dizaines de responsables nationaux ou locaux manquent cependant à l'appel. Concernant la Bosnie-Herzégovine, certains ont longtemps bénéficié du peu d'empressement de l'OTAN, à l'exception du contingent britannique, à lancer des opérations contre les criminels de guerre. Et, concernant le Kosovo, la situation est pire, puisque les accusés sont soit au pouvoir soit réfugiés en Serbie, où nulle force internationale n'a de mandat pour les arrêter.

Rémy Ourdan

Les prisonniers kosovars en Serbie, oubliés de la diplomatie

BELGRADE

correspondance

Ils sont 1 925, selon une liste dressée par l'équipe du Comité internationale de la Croix-Rouge (CICR) basée à Belgrade, qui a rendu visite à chacun de ces détenus de juillet à début août pour les recenser et évaluer leurs besoins. Ils sont albanais du Kosovo, enfermés dans des prisons de Serbie. Leur sort est bien incertain, car aucun texte international, aucun accord conclu par la Yougoslavie à la fin de la guerre du Kosovo ne les mentionnent.

Ils ont été arrêtés au Kosovo, avant ou pendant les bombardements, pour des motifs variés, « détention d'armes », « collusion avec des terroristes »..., d'autres entrant dans la catégorie des détenus de droit commun. Nombre d'entre eux ont été transférés en Serbie peu de temps avant le retrait des troupes yougoslaves du Kosovo. Ils sont aujourd'hui répartis dans une douzaine d'établissements pénitentiaires de Serbie. Les plus importants sont situés dans les villes de Pozarevac et Nis.

Certains prisonniers sont en attente de jugement, d'autres sous enquête, d'autres encore ont déjà été

condamnés à des peines de plusieurs années de prison. La diplomatie occidentale les a oubliés. Les questions d'échange de prisonniers du Kosovo n'ont été soulevées dans aucun document : ni dans la résolution 1 244 du Conseil de sécurité de l'ONU ouvrant la voie à la fin des bombardements contre la Yougoslavie, ni dans les accords militaires signés en juin à Kumanovo (Macédoine) entre les Yougoslaves et l'OTAN. « Le CICR regrette qu'il n'y ait eu dans ces textes aucune mention des prisonniers », déclare M. Dufour.

HYPOTHÉTIQUES NÉGOCIATIONS

Le texte discuté à Rambouillet prévoyait certes que, « après vingt et un jours, les parties (Serbes et Kosovars) libéreront et transféreront, en accord avec les normes humanitaires internationales, toutes les personnes détenues dans le cadre du conflit ». Mais cette formulation, à laquelle des responsables de l'Armée de libération du Kosovo (UCK) font aujourd'hui référence, n'a pas été reprise dans des documents ultérieurs, signés par les Yougoslaves.

Le sort des détenus est ainsi renvoyé à d'hypothétiques négociations entre la Yougoslavie et l'ONU sur

toute une série de questions restées en suspens au Kosovo. Celles-ci vont des problèmes de propriété d'immeubles au système fiscal, en passant par le code pénal en vigueur, le contrôle de frontières, le déploiement de policiers, la sécurité des lieux de culte, etc. L'« arme » de Belgrade, dans ces échanges, sera le principe proclamé de « souveraineté yougoslave » sur la province. Le devenir des quelque 250 Serbes captifs aux mains de l'UCK au Kosovo, selon Belgrade, pourrait aussi entrer en ligne de compte.

A Belgrade, il paraît peu probable qu'une loi d'amnistie puisse intervenir pour les prisonniers albanais. Le Parlement serait peu tenté d'en voter une à l'heure où des élections anticipées sont envisagées. Et puis – pourront toujours arguer les autorités –, puisqu'il s'agirait de libérer des Albanais et non des Serbes, une telle amnistie ne reviendrait-elle pas à établir une discrimination ethnique entre les détenus ? Reste un autre espoir, mince : celui d'une grâce présidentielle...

Les détenus kosovars en Serbie ont, en principe, le droit de recevoir des visites, mais rares sont les familles à avoir osé entreprendre le

difficile voyage vers une ville de Serbie pour se rendre auprès d'un proche en prison. La plupart des détenus n'ont pas vu de famille ni d'amis depuis des mois. Les conditions de détention, ont indiqué d'anciens prisonniers kosovars libérés fin juin, seraient toutefois relativement meilleures en Serbie – où régnerait le respect des droits de l'homme avait été arrêtée par les forces spéciales serbes à Pristina, fin avril, devant son domicile.

Des représentants d'organisations non gouvernementales soulignent que la question des prisonniers soulève celle, « plus dramatique encore », des « disparus » au Kosovo. Bien des familles ont appris avec

tina. Le CICR a payé pour le transport des corps par une entreprise de pompes funèbres. Aucun détail n'est fourni par le CICR sur la cause de ces décès. Par ailleurs, une prisonnière, Flora Brovina, détenue à Pozarevac en attente de jugement, se joint, selon sa famille, dans un piètre état physique. Cette pédiatre et militante des droits de l'homme avait été arrêtée par les forces spéciales serbes à Pristina, fin avril, devant son domicile.

Des représentants d'organisations non gouvernementales soulignent que la question des prisonniers soulève celle, « plus dramatique encore », des « disparus » au Kosovo. Bien des familles ont appris avec

Incertitude sur le nombre exact des détenus

Le Comité international de la Croix-Rouge (CICR) a rendu visite à 1925 Kosovars albanais détenus dans des prisons de Serbie. « Nous avons eu un entretien avec chacun de ces détenus et informé leurs familles », indique Dominique Dufour, le chef de la délégation du CICR en Yougoslavie. Une interrogation subsiste cependant sur le nombre exact des prisonniers. A Pristina, des sources albanaises affirment qu'ils seraient de 5 000 à 7 000. M. Dufour précise que le chiffre de 1925 concerne les détenus dans des prisons dépendant du ministère serbe de la justice. Il affirme ne pas disposer d'informations sur « l'éventuelle existence d'autres centres de détention, notamment militaires – ce que l'on ne peut pas exclure ».

Les fortes mises en garde de Ramush Hajredinaj, légendaire commandant de l'UCK

BABALOS (Kosovo)

de notre envoyée spéciale

Ramush Hajredinaj, le légendaire « commandant » de l'ouest du Kosovo, n'a que trente et un ans, mais des ambitions certaines, au-delà du pouvoir qu'il exerce déjà dans « sa » région. Il aurait eu jusqu'à dix mille hommes sous ses ordres durant la guerre menée avec l'OTAN. Aujourd'hui, l'administration intérimaire de l'ONU au Kosovo (Unmik) hésite à intégrer ces hommes ; selon le commandant Ramush, cela place l'Armée de libération du Kosovo (UCK) devant un choix non souhaitable : « Créer sa propre police ou rester une force armée qui cultiverait

la haine de la communauté internationale ».

Deux semaines à peine après l'entrée du contingent italien de la KFOR (force de maintien de la paix), cet officier de l'UCK avait organisé une cérémonie de « transmission du pouvoir aux civils » – les siens, souvent d'anciens combattants ainsi promus « maires ». L'Unmik, bon gré mal gré, n'a pu s'en tenir ces choix, mais ne s'en plaint guère. Plusieurs de ces maires sont même citées en exemple d'une administration locale naissante ouverte à des tendances politiques diverses.

A Pec, le chef régional de l'Unmik,

Alain Le Roy, qui s'est aussi nommé maire, a pris comme premier adjoint celui qui avait été mis en place par Ramush : Ethem Ceku, un parent du chef militaire de l'UCK. Le préfet français a laissé le drapeau albanais flotter sur la mairie, au grand soulagement de la population. De son côté, Ethem Ceku coopère avec l'Unmik et accepte même sa volonté d'intégrer des représentants de Serbes ayant fui la région, ou de ceux qui y sont restés : essentiellement, un millier de villageois à Gorazdevac, protégés 24 heures sur 24 par des chars de la KFOR. Cela n'a pas empêché des inconnus de tirer des coups de mortier qui ont fait quelques blessés dans le village il y a deux semaines. Mais l'incident ne s'est pas reproduit : entre-temps, Alain Le Roy avait eu une première, et pour l'instant unique, rencontre informelle avec Ramush, que ce dernier, parfaitement francophone, évoque avec sympathie.

LE SPECTRE DE LA MAFIA
Le représentant de l'ONU « s'intègre bien dans la région, même si son travail n'est pas facile », déclare le « commandant » en recevant Le Monde à Babalosh, un lotissement neuf prévu pour des réfugiés serbes de Croatie mais occupé désormais par ses hommes – et son épouse finlandaise, qui sert le thé. Cheveux ras, taille moyenne et carrure athlétique (cultivée en Suisse où il fut entraîneur sportif), Ramush est direct et précis, contrairement à ses camarades, les « politiciens de Pristina » dont il déplore les divisions et les intrigues. Notamment celles du « mi-

nistre de l'intérieur » du gouvernement formé par l'UCK, dont un représentant local fut exécuté en juillet : « Il avait été brutal, il s'était mal conduit », commente sèchement le commandant...

La popularité de Ramush, confirmée partout dans la région, semble lui donner les coudees franches et des ailes : « Si on est conscient et décidé, tout est possible », répond-il à une question sur les moyens d'endiguer l'afflux, dans cette région frontalière de l'Albanie, de clans criminels du pays voisin. C'est un des grands problèmes de l'Unmik : le spectre de la mafia albanaise achetant maires et entreprises au Kosovo. Mais Ramush assure que ses compatriotes sont vigilants et peu désireux d'avoir « le même visage » que les frères d'Albanie.

Pour autant, la région de Kukes, un bastion de criminalité, « pourra, dit le commandant, rompre son isolement et s'intégrer à l'économie kosovare »... Ramush est d'ailleurs bien placé pour savoir que toute frontière est franchissable : n'ayant pu avoir de Bourse pour l'université de Pristina (« Mon nom seul, celui d'une famille d'opposants, suffisait à m'éliminer ») et profitant d'un passeport reçu pour participer à un concours balkanique de mathématiciens, il s'expatria en Suisse dès 1991, mais prit l'habitude de revenir « presque chaque été, illégalement, par les montagnes », afin de voir sa famille et préparer le soulèvement militaire de 1997. Il est vraisemblable que ces activités furent financées par les trafics, notamment de drogue, généralisés dans les Bal-

kans. Mais Ramush le nie : « On était très méfiant, on sait qu'on peut perdre sa liberté à ce jeu-là. »

Plus que la mafia, ce qui l'obsède, c'est l'avenir de ses hommes. Il « ne pense pas aux élections », même s'il ne serait pas contre un « grand mouvement qui unifierait tous les Kosovars, de l'UCK, de la LDK (Ligue démocratique du Kosovo, d'Ibrahim Rugova) ou d'ailleurs ». « Je serais capable de l'organiser, mais pour l'instant les villages rasés et les hommes sans travail suffisent largement à m'occuper », dit-il.

LES JEUNES « LAISSÉS DE CÔTÉ »

L'UCK « s'est créée sur le tas, or, pour une vraie armée, il faut au moins trois ans de formation. Pour que le Kosovo obtienne alors son indépendance et que la KFOR puisse se retirer, il faut commencer dès maintenant. Et le mieux est que cela se fasse dans la transparence, que l'embryon d'armée ait un statut légal, sans risque de s'effilocheur en petits groupes payés par la mafia », plaide-t-il. Or l'ONU ne propose encore qu'un « service de protection civile », où les hommes de l'UCK seraient des forestiers ou des éboueurs, officiellement du moins. Les négociations sont en cours, mais le commandant Ramush s'emporte contre le refus de l'ONU d'embaucher ses hommes dans la police internationale, qui doit compter à terme trois mille recrues locales.

« Dans la première fournée, ils n'ont pris que six hommes de ma région, sur mille quatre cents proposés, choisis parmi les deux mille deux cents qui restent sous mes ordres.

soulagement que leur fils avait été localisé dans une prison de Serbie : il avait au moins échappé à l'exécution sommaire ! Sur une liste de mille noms de personnes disparues, récemment établie pour la seule ville de Djakovica, au total deux cents des personnes citées ont été « retrouvées » dans des prisons serbes. « Il faudra du temps, dit un connaisseur du dossier, des mois de recherches, de recoupements d'informations, d'identifications de cadavres et de fouilles de fosses communes, il faudra des mois de travail pour déterminer le nombre exact de disparus au Kosovo. »

Il reste que la question des prisonniers a fait l'objet d'un étrange « oubli » de la part des diplomates. Lors de la négociation des accords de Dayton sur la Bosnie, cela n'avait pas été le cas. Ces textes prévoyaient un recensement et un échange, sous l'égide du CICR, des prisonniers serbes, croates et musulmans. Ils comportaient aussi une clause où les parties s'engageaient à « coopérer » pour résoudre la question des disparus – idée également absente des accords sur le Kosovo.

Dina Petrovic

OSP
VENTES PAR ADJUDICATION
Office Spécial de Publicité
47, rue Louis Blanc 92984 LA DEFENSE Cedex
Tél : 01.49.04.01.84 - Fax : 01.43.33.51.36

75 Vente au Palais de Justice de PARIS
Jeu 9 Septembre 1999 à 14h 30 - En deux lots
Dans un immeuble sis à PARIS 16^{ème}
5, rue du Conseiller Collignon
et 15, boulevard Emile Augier
1^{er} Lot : APPARTEMENT de 8 P. P.
Au 4^{ème} étage, avec hall d'entrée, antichambre, vestiaire, galerie, dégagement, office, lingerie, réserves, 3 salles de bains, wc, cuisine
2 CHAMBRES, n° 17 et 19 au 6^{ème} étage - CAVE
MISE A PRIX : 9.900.000 F
2^{ème} Lot : 2 CHAMBRES, n° 20 et 21 au 7^{ème} étage - CAVE
MISE A PRIX : 506.000 F
S'adr. à Me Christelle FOUCHET, Avocat à PARIS (75007), 154, rue de l'Université - Tél : 01.40.62.20.99 (impérativement de 15h à 17h)
Sur les lieux pour visiter le Mardi 7 Septembre 1999 de 12h à 13h

Sophie Shihab

FISCALITÉ Alors que le premier ministre s'apprête à rendre ses derniers arbitrages sur le projet de budget pour 2000, les pressions se multiplient. En plus d'une baisse ciblée

de la TVA sur les travaux d'entretien du bâtiment, le gouvernement devrait alléger le poids de la CSG. Pour ce qui est des revenus du patri- moine, cette mesure favoriserait les

ménages modestes. Il pourrait également faire un geste pour les collectivités locales. ● MARC BLONDEL, secrétaire général de Force ouvrière, réclame de son côté, dans un entre-

tien au *Monde*, que le gouvernement utilise les recettes fiscales supplémentaires pour « *soutenir la consommation* » et « *répondre aux besoins sociaux* ». ● À DROITE, le

RPR et Démocratie libérale sont favorables à une baisse générale du taux de la TVA, tandis que l'UDF prône d'abord une réduction des charges sociales sur les bas salaires.

Budget 2000 : le gouvernement privilégie des allègements de CSG

Soumis à des pressions croissantes sur l'utilisation des recettes fiscales, Lionel Jospin doit arrêter ses choix budgétaires avant le 1^{er} septembre. Il devrait faire un geste pour alléger la CSG et pour aider les collectivités locales

LA CROISSANCE provoque des appétits, et un ulcère. Confronté à des demandes pressantes de redistribution de la part de la gauche, le ministre de l'économie et des finances, Dominique Strauss-Kahn, multiplie depuis des semaines les appels à la modération sur l'air d'*« il n'y a pas de cagnotte »*. Dans une tribune publiée jeudi 26 août par *Libération*, M. Strauss-Kahn revient à la charge en se dépeignant sous les traits *« d'un cycliste qui atteint le col après une longue montée »* peu désireux, pour *« le moment de mettre pied à terre »*.

La réduction du déficit doit donc *« être poursuivie »*, sachant qu'il faudrait *« définitivement rompre avec cette vieille et mauvaise habitude qui consiste à nous demander comment dépenser plus quand les recettes sont meilleures qu'il était prévu »*. Mais le ministre concède aussi qu'il *« faut baisser les impôts et les charges sur le travail pour donner de l'air à la nouvelle croissance, pour continuer à la rendre créatrice d'emplois ou simplement pour faire bénéficier les Français du fruit de leurs efforts »*. En plus d'une baisse de la TVA, un effort en direction de la contribution sociale

généralisée (CSG) est ainsi à l'étude.

Nombre de socialistes, à commencer par leur chef de file, François Hollande, ne cessent de réclamer depuis longtemps un geste pour atténuer *« les effets politiques très négatifs »* de la CSG appliquée depuis 1998 à tous les revenus (sauf pour les minima sociaux et l'épargne défiscalisée) et qui rapporte désormais plus que l'impôt sur le revenu (IR). Le poids de la CSG s'est révélé lourd pour des retraités modestes ou des petits épargnants. Les salariés, eux, ont bénéficié d'une compensation grâce au transfert des cotisations maladie sur la CSG qui leur a fait gagner 1 % de pouvoir d'achat.

« Toucher à la CSG serait une solution plus juste qu'une réforme de l'impôt sur le revenu », estime Michel Sapin, secrétaire national du PS chargé des questions économiques. Trois pistes ont été étudiées. La première, déjà envisagée dans le passé, consisterait à introduire un abattement de 1 000 francs sur toutes les catégories de revenu (salaires, retraites, capital). Mais outre le coût d'une telle mesure, qui dépasserait les 10 milliards de francs, cela favo-

riserait les Français disposant de plusieurs sources de revenus : ils bénéficieraient plusieurs fois de l'abattement. De plus, un tel allègement ne se justifie pas vraiment pour les salariés. Pour toutes ces raisons, ce scénario n'a pas été retenu.

En revanche, selon Matignon, le principe d'une exonération limitée au patrimoine a été adopté. Sur cette base, le gouvernement a travaillé sur deux hypothèses. La première, dont le coût est estimé à plus de 2 milliards, reviendrait à plafon-

ner le montant de la CSG en dessous de 40 000 francs de revenus annuels du patrimoine, voire à faire des abattements sur les non-imposables. La deuxième, beaucoup plus économique puisqu'elle coûterait quelque 350 millions, serait de relever le seuil de recouvrement de la CSG de 180 francs, son niveau actuel, à 400 francs comme c'est le cas pour l'IR. Problème : une telle mesure provoque forcément des effets de seuil : à 401 francs, l'exonération ne joue plus. Le gouvernement, qui

penche pour cette solution moins onéreuse, n'a pas encore tranché. Le PS fait pression. *« Nous souhaiterions quelque chose de plus significatif »*, déclare Didier Migaud, député (PS) de l'Isère et rapporteur général de la commission des finances de l'Assemblée nationale.

Le gouvernement pourrait aussi faire un geste en faveur des collectivités locales, comme l'y incite le PS. *« Ce sont non seulement des acteurs importants pour les emplois-jeunes mais elles sont surtout devenues le premier investisseur de France, devant l'Etat »*, souligne M. Sapin. Alors que se profilent les municipales de 2001, les collectivités locales sont confrontées à une situation délicate : la dotation générale de fonctionnement (DGF) que leur a attribuée l'Etat en 1998, révisée depuis à la baisse, doit être corrigée en 2000. L'inflation ayant été beaucoup plus basse que prévu, elles sont redevables de plus de 600 millions de francs. Le recensement a aussi changé la donne. La DGF, essentiellement assise sur le nombre d'habitants, doit normalement être ajustée dans les trois ans, à la hausse pour les régions dont la po-

pulation a augmenté, à la baisse pour les autres. Pour éviter que certaines collectivités ne voient leurs ressources diminuer, le gouvernement pourrait donc lâcher entre 1 et 3 milliards de francs supplémentaires.

Vendredi, les négociations iront bon train : le premier ministre a prévu de réunir les principaux dirigeants socialistes au cours d'un petit déjeuner, avant de se concerter avec les membres du gouvernement. Lionel Jospin devra arbitrer face à M. Strauss-Kahn qui affiche ses priorités : financer les allègements de charges promis dans le cadre des 35 heures et poursuivre des baisses ciblées de TVA.

M. Strauss-Kahn milite aussi pour une nouvelle réduction des droits de mutation. Une mesure qui n'enthousiasme pas outre mesure le PS. Rue de Solferino, on précise aussi qu'il n'y aura pas de demande pour les minima sociaux, laissant cette revendication aux Verts et aux communistes.

Virginie Malingre et Isabelle Mandraud

Le produit de l'impôt sur le revenu devrait augmenter de 6,2 %

LES PRÉLÈVEMENTS obligatoires français sont les plus élevés de la zone euro – ils représentent 46,1 % du produit intérieur brut –, mais leur niveau s'est stabilisé depuis 1997. S'agissant de l'impôt sur les revenus de 1998, dont les avis d'imposition arrivent ces jours-ci dans les foyers, les recettes sont assez dynamiques depuis le début de l'année. Le ministère de l'économie prévoit qu'il rapportera 322,8 milliards de francs (49,21 milliards d'euros), soit 6,2 % de plus que l'impôt payé en 1998 sur les revenus de 1997. Ce chiffre est en progression, mais il reste plus de deux fois inférieur aux recettes de la TVA, et le poids de l'impôt sur le revenu est moindre que celui de la CSG. Un foyer fiscal sur deux ne paie pas d'impôt sur le revenu.

Pour ceux qui acquittent cet impôt, son augmentation globale, en 1999, résulte d'abord du fait qu'ils ont gagné plus d'argent en 1998 : alors que l'activité économique a progressé de 3,2 %, l'emploi a repris (400 000 créations d'emplois), la masse salariale a augmenté (de 3,9 %), les revenus du capital ont progressé (de 7 %). Pour certains contribuables, le gonflement de la feuille d'impôt est également imputable aux modifications intervenues dans la loi de finances de 1999. Ainsi, le plafonnement du quotient familial à 11 000 francs, contre 16 380 francs précédemment, touche 425 000 foyers fiscaux, soit 3 % des contribuables qui payent un impôt sur le revenu, et rapportera 3,9 milliards de francs supplémentaires à l'Etat. Selon Bercy, les contribuables concernés par cette mesure sont ceux qui déclarent plus de 48 200 francs de

revenu par mois pour un couple avec deux enfants et plus de 61 820 francs pour un couple avec trois enfants. Ce plafonnement était la contrepartie du rétablissement, à la demande des associations familiales, du principe d'universalité des allocations familiales, mises sous conditions de ressources en 1997. L'abandon de cette mesure entraîne, selon Bercy, 4,7 milliards de francs de nouvelles prestations, versées à 225 000 familles.

L'abaissement du plafond du quotient familial s'est accompagné de celui du plafond de la pension alimentaire qu'un ou deux parents peuvent verser à un enfant majeur. Pour le gouvernement, il s'agissait de rendre fiscalement neutre le choix de rattacher son enfant au foyer, en conservant le bénéfice du quotient familial, ou de lui donner son indépendance en lui versant une pension. Dans cette logique, le plafond a été ramené de 30 330 francs à 20 370 francs. Selon Bercy, la moyenne des pensions alimentaires – 19 540 francs – est inférieure à ce nouveau plafond. Enfin, certains avantages fiscaux réservés à des catégories professionnelles très précises, comme les journalistes, les pilotes ou les hôtesses de l'air, ont été réduits.

L'impôt sur le revenu n'est pas le seul prélèvement sur les ménages. Au total, selon Bercy, si l'on ne tient pas compte de l'effet du plafonnement du quotient familial, la ponction fiscale et sociale directe sur les particuliers baisse, en 1999, de 8,9 milliards de francs.

V. Ma.

L'opposition tarde à s'engager dans le débat

VIF dans la majorité, le débat sur l'emploi des marges de manœuvre budgétaires supplémentaires dégagées en 1999 n'a pas encore pris la même ampleur dans l'opposition. Au reste, qu'une polémique s'ouvre à gauche plutôt que dans leurs propres rangs change agréablement les responsables de la droite, à peine ou pas encore rentrés de vacances. Pourtant, à la veille des derniers arbitrages budgétaires, les dirigeants de droite peuvent d'autant moins tarder à entrer dans la discussion que le chef de l'Etat leur a indiqué la voie dans son intervention télévisée du 14 juillet. L'insistance de Jacques Chirac à expliquer qu'*« il y a aujourd'hui énormément d'argent qui rentre dans les caisses »* avait d'ailleurs suscité une certaine perplexité, à droite, devant cette mise en valeur de ce qui est d'abord une bonne nouvelle pour le gouvernement.

Le porte-parole du RPR, Patrick Devejdjian, a donc insisté, mercredi 25 août, après la première réunion de la commission exécutive de son

parti, sur le fait que le gouvernement *« aurait pu ne pas augmenter les impôts »* et *« ne pas changer le quotient familial »*. Lionel Jospin, qui *« s'était engagé à baisser la TVA d'une manière globale »*, devrait *« tenir sa parole »*, a ajouté M. Devejdjian, *« à moins que l'on n'assiste à une nouvelle fourberie de Jospin »*. Nicolas Sarkozy, secrétaire général du RPR, devait développer ces critiques, jeudi soir, sur TF 1.

José Rossi, président du groupe Démocratie libérale de l'Assemblée nationale, a pour sa part souligné que *l'« on ne peut pas uniquement raisonner sur un excédent conjoncturel »* en dépit duquel *« la situation financière et budgétaire du pays n'est pas brillante »*. Le responsable libéral indique d'ailleurs au *Monde* que le débat à gauche ne lui paraît pas exempt d'une part de *« mise en scène »* qui, au terme d'un *« saupoudrage »* budgétaire, permettrait à chaque composante de la majorité de satisfaire sa propre *« clientèle »*. Au nom du parti d'Alain Madelin, M. Rossi

préconise d'utiliser les nouvelles marges budgétaires pour baisser de manière *« générale et uniforme »* la TVA de 1 point et pour engager *« une réforme de l'impôt sur le revenu qui favorise l'initiative et encourage les familles »*.

Interrogé à son tour, le président du groupe UDF de l'Assemblée nationale, Philippe Douste-Blazy, estime que *« la surabondance de recettes est a priori mal utilisée »* par le gouvernement. Mieux vaudrait, selon lui, *« une réduction drastique des cotisations sociales en faveur des emplois peu qualifiés »* consistant à exonérer de charge les *« trois ou quatre mille premiers francs »* des salaires les plus bas. Il plaide aussi pour que des dispositions fiscales favorisent *« les entreprises innovantes du secteur de la communication, car les emplois de demain sont là »*. Il appelle enfin de ses vœux des mesures permettant *« d'éviter que les jeunes s'expatrient pour des raisons fiscales »* en Grande-Bretagne ou ailleurs.

Cécile Chambraud

Marc Blondel, secrétaire général de Force ouvrière

« Il faut utiliser les rentrées fiscales pour faire une politique ré pondant aux besoins »

« Quel bilan tirez-vous de l'action du gouvernement ?

– La politique du gouvernement subit de plein fouet la mondialisation et la libéralisation. Les feuilletons de l'été sont, à cet égard, éloquentes : mégafusions bancaires ou pétrolières, effondrement de Daewoo... Nous sommes dans une incontestable période de désocialisation. Est-ce par complaisance ou parce qu'on ne peut pas faire autrement ? Je m'interroge.

– Etes-vous inquiet ?

– Je suis plus qu'inquiet. Tout cela me conduit à être une gêne pour ceux qui devraient être mes propres amis.

– Vous parlez des socialistes ?

– Oui.

– Concrètement, que reprochez-vous au gouvernement ?

– Je lui reproche, par exemple, de se désaisir complètement de l'industrie dans ce pays, de tout sacrifier pour que la compétition et la concurrence se fassent au niveau mondial sans son intervention. Je crois que les socialistes ont le complexe du rôle de l'Etat. Ils sont plus libéraux dans leur comportement qu'ils ne le prétendent. Le patronat français fait la même erreur : en dénonçant le tout-Etat, M. Seillière [président du Medef] fragilise au maximum l'industrie.

– Estimez-vous que le gouver-

nement a trop privatisé ?

– Je pense qu'il a désocialisé la vie publique.

– Dans l'immédiat, le débat est ouvert sur l'utilisation des bonnes rentrées fiscales. Quelle doit être l'utilisation de ces excédents ?

– Il faut faire du keynésianisme, c'est-à-dire soutenir la consommation en augmentant les salaires ou en baissant la TVA. Mais il faut aussi utiliser cette relative aisance en matière de rentrées fiscales pour essayer de mener une politique qui corresponde aux besoins. C'est la base même de la conception du social ; je ne parle même pas de socialisme. Quand j'entends des gens affirmer qu'il faut désengager l'Etat de l'économie, je trouve qu'il est déjà drôlement désengagé. Je sais qu'il existe non seulement des secteurs d'activités où il n'y a pas assez de fonctionnaires mais qu'il y en a où l'on ne peut pas appliquer la législation du travail, comme dans l'hospitalisation, la pénitentiaire, sans parler des enseignants et de la police.

– Au risque d'alourdir à nouveau les déficits budgétaires ?

– Ça va être l'heure de vérité. Dans la fonction publique, par exemple, le problème de la réduction du temps de travail ne se pose pas comme dans le privé. Pour les fonctionnaires, qui sont à la disposition des citoyens, la notion de pro-



MARC BLONDEL

ductivité n'est pas du tout la même. En termes clairs, cela aura des conséquences budgétaires, donc un alourdissement, donc l'inverse de l'orientation économique annoncée. Je rappelle que, d'ici 2010, il y aura 700 000 départs dans la fonction publique d'Etat. Or c'est maintenant que l'on peut commencer à mettre en route cette noria de remplacements.

» Les retraites posent un problème comparable. Je l'ai dit à Martine Aubry, fin juillet, quand elle m'a consulté sur ce sujet : quelqu'un qui a travaillé toute sa vie doit avoir une retraite ou une pension suffisante pour être pris en charge ou pour se prendre en charge jusqu'à sa mort, quels que soient les avatars de la vie. Celui qui n'aurait pas travaillé

complètement pour avoir une retraite, il lui faut une allocation complémentaire. Nous allons vers le vieillissement de la société à un rythme soutenu. Il nous faut un programme d'action de dix ans – maisons de retraite, gérontologie, soins à domicile... – pour ne pas écarter les retraités de la vie. Tout cela est contradictoire avec la politique actuelle de restriction des effectifs hospitaliers.

– Vous ne partagez pas la volonté de réduire le déficit de la Sécurité sociale ?

– Je suis contre la gabegie. Le but n'est pas de gérer de manière déficitaire. Mais la Sécurité sociale – par définition – sera toujours plus ou moins déficitaire. Le seul moyen d'éviter le déficit, ce serait de développer à outrance la médecine préventive, ce qui coûterait très cher, au moins dans un premier temps. Le problème est surtout de savoir quel objectif on fixe à la Sécurité sociale. S'il s'agit de satisfaire les besoins, alors on comble les déficits quand il y en a. En l'an 2000, par exemple, une ville, quelle qu'elle soit, doit avoir un hôpital. C'est comme le stade, comme la caserne de pompiers, comme l'école. Le problème n'est pas d'avoir de la chirurgie fine dans tous les établissements, mais d'assurer aux gens que quand un gosse va jouer au foot le mercredi, il y a tou-

jours un hôpital à proximité s'il lui arrive quelque chose. L'hôpital va être l'un des grands sujets de la rentrée.

– Vous ne créditez pas le gouvernement de la création de 100 000 emplois grâce à l'application de la loi sur les 35 heures ?

– Je ne suis pas d'accord avec les chiffres annoncés par le ministère. Le côté propagande du gouvernement m'irrite de plus en plus sur ce point. Quand je vois que M^{me} Aubry cite l'exemple de deux embauches au Grand orchestre du Nord, à Lille, financées par la modération salariale... Moi, je veux bien, mais c'est la souris qui se prend pour un éléphant. Deux emplois, ce n'est pas négligeable, mais il y a quand même trois millions de chômeurs. Je crois qu'il y a de très grandes difficultés techniques à faire la part des emplois dus à la croissance, à l'effet d'aubaine avec les crédits et ceux créés par la réduction de la durée du travail. Si on ajoute en plus la distinction entre les emplois créés et les emplois préservés, on ne peut pas affirmer qu'il y a eu 100 000 emplois créés sans risquer d'être contesté. C'est ce que j'ai fait, tout simplement parce que je me rappelle que les adeptes de ces statistiques annonçaient la création éventuelle de 700 000 à 800 000 emplois. Ça, c'est de l'idéologie.

– La seconde loi devra trancher sur le SMIC, le travail des cadres,

les heures supplémentaires... Qu'est-ce qui, selon vous, doit rester dans le cadre de la négociation collective ou dépendre de la loi ?

– Tout le problème de la deuxième loi, c'est qu'elle est générale. Alors qu'il faudrait amorcer une différenciation selon les secteurs d'activités, parce que les besoins d'une entreprise de production ne sont pas les mêmes que ceux d'une entreprise de commerce, qui a des obligations d'ouverture pour sa clientèle. Ce travail de nuance, c'est la convention collective qui permet de le faire, parce qu'elle est négociée par des gens qui connaissent le terrain. Ce qui m'ennuie, c'est que M^{me} Aubry ferme les possibilités de différences selon les secteurs d'activité. Si le fait de déroger à la norme, en meilleur ou en pire, doit conduire automatiquement à la consultation du personnel, il n'y a pas beaucoup d'organisations qui vont prendre le risque de signer un texte. D'une manière globale, la loi sur la réduction de la durée du travail est une occasion manquée. Ce qui devait être la satisfaction d'une revendication apparaît maintenant comme un risque. »

Propos recueillis par Alexandre Garcia et Caroline Momot

Nicolas Sarkozy est considéré au RPR comme le principal candidat à la présidence

Les assises prévues en octobre, pour définir un programme, seraient reportées à 2000

L'« université d'été » des jeunes du RPR, du 27 au 29 août à Lyon, permettra aux différents candidats, déclarés ou non, à la présidence du mouve-

ment de tester leur popularité. Face à la candidature attendue de Nicolas Sarkozy, les autres « présidents » – Michèle Alliot-Marie, Jean-

Paul Delevoye, François Fillon, Hervé Gaymard, Renaud Muselier et Dominique Perben – cherchent surtout à se placer dans la future direction.

L'ÉVÉNEMENT risque de bloquer toute recombinaison de la droite, au moins jusqu'au début de l'an 2000. L'événement, c'est la compétition ouverte devant les militants, pour la première fois sous la V^e République, pour la présidence du mouvement gaulliste. Le 13 décembre 1998, l'élection de Philippe Séguin à la tête du RPR – qui, déjà, n'était pas une mince affaire – avait eu une moindre portée dans la mesure où l'heureux élu avait été, finalement, candidat unique. Cette fois, il sont une demi-douzaine, déclarés ou non, sur la ligne de départ, et cette perspective en a inquiété plus d'un, mercredi 25 août, lors de la première réunion de la nouvelle commission exécutive du RPR, nommée début août par Nicolas Sarkozy.

« Pas d'agression, pas d'attaque, nous espérons un débat d'idées afin d'ouvrir un débat intellectuel qui a besoin d'être largement renouvelé », a recommandé le porte-parole du RPR, Patrick Devedjian, après avoir indiqué que « tous les candidats qui se sont déclarés participeront à l'université d'été » prévue du 27 au 29 août à Lyon. Il reviendra en fait au bureau politique, début septembre, d'arrêter avec précision le calendrier et les modalités de la campagne interne dans les fédérations départementales. La date-butoir pour le dépôt des candidatures, qui doivent être accompagnées de quelque 2 500 signatures de militants, devrait être fixée au 4 octobre, ce qui permettrait d'avancer la date d'un éventuel deuxième tour de scrutin, initialement prévu pour le 19 décembre.

Du même coup, le bureau politique pourrait être amené à décider le report en 2000 des assises, prévues en octobre, qui devaient arrêter un programme de gouvernement. Le chevauchement du débat de fond et de la course à la présidence, qui a toujours suscité beaucoup d'hostilité chez une partie des



membres du bureau politique, seraient ainsi évités. De nouveaux arguments, d'ordre financier, ont été avancés lors de la réunion de mercredi pour plaider en faveur d'un tel report : l'organisation des assises coûterait de 8 à 10 millions de francs, l'élection du président 3 millions. Or, compte tenu de la double campagne menée dans un premier temps par M. Séguin puis par M. Sarkozy, les européennes ont coûté plus cher que prévu (43,4 millions de francs). Du coup, l'exercice 1999 devrait se solder pour le RPR par un déficit de l'ordre de 13 millions de francs. En 2000 en revanche, aucune élection n'est prévue ; le mouvement serait donc un peu plus à l'aise sur le plan financier.

Dans ce contexte, les journées parlementaires de la fin septembre et, dans un premier temps, l'« université d'été » de Lyon serviront donc de banc d'essai au débat démocratique. L'unique candidat déclaré, Renaud Muselier, député des

Bouches-du-Rhône, et tous ceux qui ont laissé filtrer dans la presse leur intérêt pour la présidence du mouvement, Michèle Alliot-Marie, Jean-Paul Delevoye, Hervé Gaymard, Dominique Perben (*lire ci-dessous*), animeront l'un ou l'autre des forums de discussion. Le plus prisé sera sans nul doute, samedi 28 août, celui qui sera consacré à la modernisation de la vie politique et à la reconstruction du RPR. Toutefois, après la trêve estivale, respectée comme jamais, le début de la compétition ressemble à une course de lenteur. Après l'initiative jugée malheureuse de M. Muselier, le 26 juin, il s'agit pour chacun des candidats potentiels de ne pas se découvrir trop vite.

Très habilement, M. Sarkozy les a tous intégrés à la commission exécutive. M^{me} Alliot-Marie a reçu en charge la préparation des élections, M. Delevoye la décentralisation et la solidarité, M. Gaymard le projet social, et M. Perben la réforme de l'Etat, la fonction publique et l'or-

ganisation territoriale. Dans l'espoir de préserver l'alliance passée avec les séguinistes en 1997, après l'échec des législatives et le retrait forcé d'Alain Juppé, le secrétaire général du RPR a par ailleurs maintenu François Fillon, député de la Sarthe, dans ses fonctions de conseiller politique. Pour autant, M. Sarkozy n'entend pas rompre de sitôt le jeûne médiatique qu'il s'impose depuis la fin juin.

S'il a accepté l'invitation de TF 1 au journal de 20 heures de jeudi, c'est à la condition de ne parler que du projet de loi de finances. Il n'a pas davantage dévoilé ses intentions lors de la réunion de la commission exécutive du RPR. Tout juste, son porte-parole, M. Devedjian, a-t-il laissé tomber au terme de cette réunion que « M. Sarkozy pourrait faire un bon candidat » pour la présidence du mouvement. Le même jour, un autre député a appelé M. Sarkozy à revenir sur l'engagement qu'il avait pris le 14 juin de ne pas être candidat à la présidence du RPR. Il s'agit de Jean-Michel Ferrand, député du Vaucluse, proche de Charles Pasqua, mais qui a fait le choix jusqu'à ce jour de rester au RPR. Jeudi matin, Pierre-André Périssol et Eric Raoult ont pris le relais. D'autres appels de ce type sont attendus dans les prochains jours. Ainsi, avant même de déclarer formellement sa candidature – pas avant la mi-septembre –, M. Sarkozy se pose en garant de l'unité du mouvement.

Les autres prétendants, qui ne doutent pas des ambitions de M. Sarkozy, se préparent déjà à cette offensive. Certains d'entre eux peuvent espérer négocier le poste de secrétaire général pour prix de leur retrait. M. Gaymard souhaite ouvertement qu'il n'y ait qu'« une seule candidature de renouveau, moins professionnelle, plus spontanée » face à M. Sarkozy.

Jean-Louis Saux

Les autres prétendants jouent les modestes

CHUT ! Personne n'est en campagne pour la présidence du RPR. Mis à part le député Renaud Muselier (Bouches-du-Rhône), qui a officialisé sa candidature au début de l'été, les autres prétendants – Jean-Paul Delevoye, Dominique Perben, Hervé Gaymard, Michèle Alliot-Marie et François Fillon – sont aujourd'hui fort discrets sur leurs intentions. Qu'importe si la presse a donné l'impression, en juillet et en août, que la « guerre de succession » à la tête du RPR était ouverte, après la démission de Nicolas Sarkozy, au lendemain de son échec aux européennes. Ainsi, pour *Valeurs actuelles* (du 31 juillet), MM. Perben, Gaymard et Delevoye incarnaient-ils le « tiércel du renouveau » ; le 18 août, sur RTL, M. Delevoye, président de la puissante Association des maires de France, dessine le portrait-robot du « futur président du RPR » ; *Le Figaro* du 16 juillet brosse le portrait de « Muselier la cigale », et *Marianne*, quelques jours plus tard (27 juillet), consacre l'adjoint au maire de Marseille « schpountz du RPR », en référence au héros provençal de Marcel Pagnol. Etc.

Aujourd'hui, les candidats potentiels adoptent un profil bas. M. Delevoye n'est « pas attentif à tout ça ». Seul compte, aux yeux du sénateur du Pas-de-Calais, président de l'Association des maires de France, l'avenir du RPR, dont il a parlé en tête à tête avec Jacques Chirac, au début de l'été. « L'université d'été du RPR ne permettra pas d'y voir plus clair. En aucun cas ces journées ne sauraient être une tribune pour la présidence du parti », affirme M. Delevoye, qui ira à Lyon, à la fin de la semaine, « se fonder parmi les jeunes ». Tout juste ajoute-t-il qu'« il y a une forte attente de la part de l'électorat ». « En militant, cadre – ou président si je suis candidat –, je me ferai un devoir d'y répondre », dit-il. M. Gaymard, qui, au retour des vacances, a trouvé « beaucoup de messages de soutien » dans son courrier électronique, prendra sa décision définitive aux alentours du « 10-15 septembre ».

Au RPR, plus personne ne sait vraiment qui ira jusqu'au bout de la bataille. Sachant que, pour être investi, chaque candidat doit réunir près de 2 500 signatures d'adhérents dans vingt départements. Pour M. Muselier, qui

annonce déjà « 2 500 signatures dans trente départements », le compte est bon. « A ma connaissance, personne n'est en campagne, mis à part Nicolas Sarkozy, qui est en train d'installer ses batteries rue de Lille », observe Rosleyne Bachelot (Maine-et-Loire). « Il ne veut pas le dire, mais il ira », confirme un dirigeant gaulliste, à propos du maire de Neuilly, avant d'ajouter : « Si Perben y va, Gaymard n'ira pas », comme si les candidats allaient négocier un désistement contre une autre responsabilité au sein du parti (*lire ci-dessus*).

La candidature de François Fillon ? Le député de la Sarthe pourrait y renoncer à la faveur d'un gentlemen's agreement entre Nicolas Sarkozy et Philippe Séguin, au terme duquel ce dernier apporterait son soutien au premier. Quant à M. Muselier, « il a surtout voulu secouer le cocotier », juge un député balladurien. Enfin, M^{me} Alliot-Marie est une « bonne candidate », mais il lui sera difficile de percer dans ce parti pas vraiment féministe.

Clarisse Fabre

La « rentrée » des Verts : contradictions et mises au point

LORIENT (Morbihan)

de notre envoyée spéciale

Depuis le mardi 24 août, les « journées d'été » des Verts, à Lorient, ressemblent à une sorte de festival d'Avignon où les spectacles les plus passionnants et les plus prisés ne seraient pas forcément ceux qui se jouent dans le cadre officiel, celui du Palais des congrès. Autour de la « cour d'honneur », où les troupes répertoriées se succèdent à la tribune, c'est à la brasserie Key Largo ou à la crêperie Les Salines, à la plage et, surtout, dans la presse, qui fait et défait les réputations, que la parole « verte », foisonnante et luxuriante, volontiers contradictoire, fait sa rentrée politique.

Ultimatum sur le nucléaire pour les amis de Dominique Voynet, ultimatum sur la proportionnelle pour Noël Mamère : depuis que, profitant des vacances du secrétaire national des Verts, Jean-Luc Bennaïm, Denis Baupin a expliqué à *Libération* (daté du 19 août)

qu'une décision favorable à la commande d'une nouvelle génération de réacteurs nucléaires entraînerait la rupture de la majorité « plurielle », les responsables écologistes n'ont cessé de s'exprimer. Encore tout gonflés de leur résultat aux européennes (9,72 %), ils se sont dit que jusqu'au discours de Lionel Jospin, dimanche, à la fin de l'« université d'été du PS », à La Rochelle, le temps médiatique était à eux. Résultat : « C'est simple, confie l'économiste et nouveau député européen Alain Lipietz, je débarque de Sardaigne et je ne comprends rien. »

Dominique Voynet a tenté, mardi, de reprendre la main (*Le Monde* du 26 août). Elle a appelé ses troupes au calme et, d'une certaine manière, au silence, les mettant en garde contre ceux qui « espèrent que les Verts finiront bien par faire, à leur tour, leur congrès de Rennes et que, comme cela s'est passé avec le PSU, Lalonde et Waechter, ils finiront

par exploser ». Dès son arrivée, mercredi, Daniel Cohn-Bendit a expliqué, à son tour, que les « menaces » ne servent à rien, renvoyant ainsi dos à dos les amis de la ministre et M. Mamère. Soulignant que contrairement à ce qu'affirmait un sous-titre du *Monde* du 26 août, il n'a, lui, jamais lancé d'« ultimatum » à M. Jospin, le chef de file des Verts aux européennes a expliqué : « Quand on menace de sortir, il faut savoir comment on va rentrer. Il faut dire si on est content ou pas. On ne menace pas de sortir, on sort. Et je ne vois pas pourquoi les Verts sortiraient aujourd'hui. »

Un peu plus tard, M^{me} Voynet donnait une conférence de presse pour expliquer qu'en demandant, la veille, un référendum sur le nucléaire, elle ne réclamait pas une consultation formelle des Français. « En utilisant ce mot, alors que je sais très bien que le référendum est réservé, en France, aux questions institutionnelles, je ne demandais pas

qu'il en soit organisé un. Je voulais faire comprendre que nous souhaitons un large débat public sur le nucléaire. »

« C'est vrai, reconnaît M. Bennaïm, il y a une bonne douzaine de paroles autorisées chez les Verts, mais tout le monde sait que c'est moi qui dirige le parti. » Pas évident, en réalité : en faisant de M^{me} Voynet son interlocutrice unique, alors qu'elle a renoncé dès son arrivée avenue de Ségur à son poste de porte-parole des Verts, M. Jospin sait bien qu'il a, d'une certaine manière, piégé la ministre, reléguant dans l'ombre la direction du parti. Certains, comme M. Hascoët, vont réclamer de nouveau une réforme des statuts, avec un porte-parole unique et une direction politique resserrée. Chez les Verts, une réforme de ce genre doit être adoptée avec 75 % des voix. Autant dire que c'est perdu d'avance.

Ariane Chemin

Cinq cents millions de francs de travaux supplémentaires sur le « Charles-de-Gaulle »

Jacques Chirac visitera le navire le 28 août

SELON un document confidentiel dont fait état *Le Parisien* jeudi 26 août – il s'agit d'un planning des travaux établi le 29 juin par la direction des constructions navales (DCN) de Brest –, une série d'interventions sur le porte-avions nucléaire *Charles-de-Gaulle* vont commencer, fin septembre, pour une remise à niveau technique après les premiers essais du Rafale, du Super-Etendard amélioré (SEM) et de l'avion de guet aérien Hawkeye, qui viennent d'avoir lieu à son bord. Jacques Chirac visitera, samedi, le porte-avions, qui a été mis en chantier en novembre 1987 et qui devrait, en principe, être déclaré opérationnel à l'été 2000 après de nouveaux essais à la mer.

Au total, les réparations à venir devraient, en plusieurs périodes, prendre vingt-sept semaines. Elles sont estimées à quelque 500 millions de francs, une somme qui doit s'ajouter aux 19,5 milliards de francs (2,97 milliards d'euros) représentant le coût du *Charles-de-Gaulle* sans ses armes embarquées (avions, hélicoptères et missiles antiaériens). Ce coût actuel de 19,5 milliards est déjà supérieur de 15 % au devis.

Pour l'essentiel, les travaux supplémentaires devraient porter sur des modifications de la piste d'envol, sur les moteurs électriques qui activent les pompes de la chaudière nucléaire et sur la radio-protection des deux réacteurs de propulsion afin de satisfaire à de nouvelles normes de sécurité en Europe applicables à partir de mai 2000. Ces aléas techniques ont été identifiés lors des premiers essais, au début de l'année. Cette remise

à niveau technique après essais, qui commencera fin septembre, est une investigation globale qui vient compléter les 6 000 observations ou réserves déjà enregistrées au cours des essais précédents. A ce jour, 5 000 d'entre elles ont été « traitées », c'est-à-dire qu'une solution a été apportée aux défaillances constatées.

Comme ce fut déjà le cas pour le porte-avions *Clemenceau*, dont le pont d'envol doit être modifié, à la fin des années 50, pour pouvoir accueillir des avions Crusader achetés par la France aux Etats-Unis, le pont d'envol et d'appontage du *Charles-de-Gaulle* sera, lui aussi, remanié. Cette réfection concerne deux opérations : un agrandissement de la piste – de 4,40 mètres, au total, pour un pont initial de 261,5 mètres de long et 64,4 mètres de large – destinée aux manœuvres, dans des conditions extrêmes, de l'avion de guet aérien américain Hawkeye en bout de course ; une protection spéciale de ce pont dont la peinture est abrasée par les catapultages et les gaz des tuyères rejetés par les avions à l'envol.

A la DCN de Brest, on considère que ces interventions font partie de l'exécution normale du programme des essais du *Charles-de-Gaulle*, qui est en quelque sorte un prototype puisque la France, si elle a construit des sous-marins nucléaires, n'avait jamais conçu de porte-avions nucléaire et n'a bénéficié d'aucune aide extérieure, sauf pour ce qui est du système de catapultage à vapeur, acquis auprès de la marine américaine.

Jacques Isnard

L'ONU approuve l'évolution de la Nouvelle-Calédonie

CHEF de la mission d'observation de l'ONU en Nouvelle-Calédonie, Peter Donigi a déclaré, mardi 24 août à Nouméa, que le processus de décolonisation engagé par l'accord du 5 mai 1998 « satisfait pleinement » aux attentes des Nations unies. « La Nouvelle-Calédonie a choisi un processus qui, sur une période de quinze ou vingt ans, mènera à un référendum d'autodétermination et, de ce point de vue, elle satisfait pleinement aux attentes du Comité des vingt-quatre sur la décolonisation », a affirmé M. Donigi, ambassadeur et représentant permanent de la Papouasie-Nouvelle-Guinée à l'ONU, au terme d'un entretien avec le haut-commissaire de la République en Nouvelle-Calédonie, Thierry Lataste. La mission de l'ONU a aussi rencontré le président du RPCR, le député (RPR) Jacques Laflour, et celui du FLNKS, Roch Wamytan, et invité le nouveau gouvernement local, présidé par Jean Lèques (RPCR), à venir s'exprimer devant le comité de décolonisation de l'ONU.

DÉPÊCHES

■ **DROITE** : Charles Millon, président de La Droite, qui s'adressait aux quelque 170 responsables de son mouvement réunis à Reims (Marne), mardi 24 et mercredi 25 août, pour un « forum d'été », a déclaré qu'il était prêt à rejoindre le « premier parti de droite qui prendrait l'initiative de créer une force de gouvernement et d'alternance ouverte aux courants ». Philippe Mathot, ancien député DL aujourd'hui délégué général de La Droite, ne dissimulait pas vouloir faire « affaire avec Charles Pasqua » et son Rassemblement pour la France. Le député RPR Jacques Myard, le secrétaire général adjoint du groupe Union pour l'Europe des nations à Strasbourg, Pierre Monzani, et le député UDF Renaud Dutreil ont assisté à ce forum.

■ **MÉDICAMENTS** : les remboursements de médicaments, hors hospitalisation, ont augmenté de 8,1 % en 1998 pour le régime général, notamment à la suite du développement des prescriptions des médecins non libéraux, indique une étude publiée, mercredi 25 août, par la Caisse nationale d'assurance-maladie (CNAM). Si l'on prend également en compte les deux autres principaux régimes couvrant le secteur agricole (MSA) et les indépendants (Canam), la hausse des dépenses de remboursements a été limitée à 7,4 %, compte tenu d'une faible évolution (+ 1,9 %) pour le régime agricole.

■ **COMMÉMORATION** : Lionel Jospin a célébré le cinquante-cinquième anniversaire de la libération de Paris en recevant, mercredi 25 août, à l'hôtel Matignon, Henri Rol-Tanguy, âgé de quatre-vingt-onze ans, figure communiste de la Résistance, qui commandait les FFI de la région parisienne. Ce dernier s'est ensuite rendu à la cérémonie organisée par le maire de la capitale, Jean Tiberi, devant l'ancienne gare Montparnasse, place du 18-Juin-1940.

VOUS

cherchez un livre ?

sur

alapage.com

www.

SOCIÉTÉ

LE MONDE / VENDREDI 27 AOÛT 1999

SANTÉ Selon l'Institut national de la consommation (INC), les taux de nicotine et de goudrons indiqués depuis 1991 sur les paquets de cigarettes ne correspondent pas à

ce qu'inhalent véritablement les fumeurs. ● L'INC CONTESTE les paramètres retenus pour les mesures par la norme internationale, qui postule que chaque fumeur tire

une bouffée de 35 ml toutes les minutes. S'appuyant sur des études, l'INC estime qu'il faut prendre en compte des bouffées de 45 ml toutes les 30 secondes. Dans ce cas,

les taux de goudrons sont multipliés par deux, voire par sept pour certaines cigarettes ultra-légères. ● DANS UN ENTRETIEN AU MONDE, la secrétaire d'Etat à la

santé, Dominique Gillot, estime que « si ces résultats s'avèrent exacts, ils seraient de nature à remettre en cause la norme actuellement en vigueur. »

Controverse sur les taux de nicotine et de goudrons des cigarettes

Une étude de l'Institut national de la consommation (INC) indique que les fumeurs inhalent deux à sept fois plus de goudrons et de nicotine que ce qui est imprimé sur le paquet. L'INC, qui conteste la norme internationale, a défini pour ces analyses de nouveaux paramètres

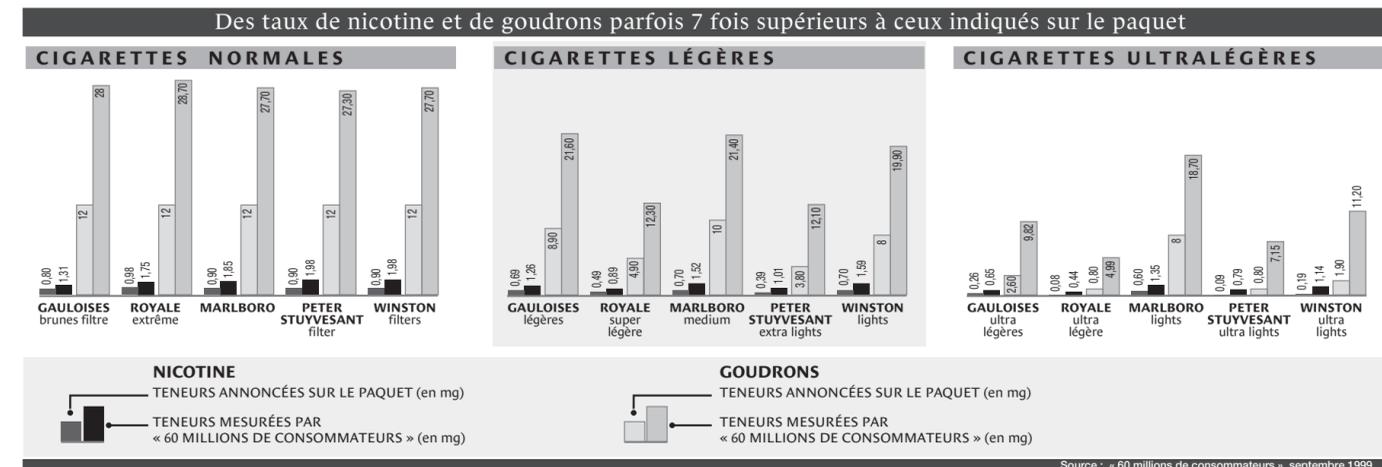
PLACÉS depuis plusieurs années à côté du message « Fumer nuit gravement à la santé », les chiffres qui, sur chaque paquet de cigarettes, indiquent les taux de goudron et de nicotine – deux des substances les plus toxiques – ne correspondent pas à ce qu'inhalent réellement les fumeurs : telle est la conclusion d'une étude conduite par l'Institut national de la consommation (INC) et publiée dans le numéro de septembre du mensuel 60 millions de consommateurs.

Depuis un arrêté de 1991, pris en application de la loi Evin de lutte contre le tabagisme et l'alcoolisme et signé par Bruno Durieux, alors ministre délégué à la santé, la mesure des taux en nicotine et de goudron, deux substances résultant de la consommation des cigarettes et absorbées par l'organisme des fumeurs, sont « imprimées sur la tranche latérale des paquets de cigarettes, en caractères parfaite-

Les fabricants dénoncent l'« arbitraire »

S'exprimant au nom de l'ensemble des industries du tabac, le Centre de documentation et d'information sur le tabac (CDIT) a souligné, jeudi 26 août, que les fabricants de tabac « appliquaient la réglementation en vigueur ». Le CDIT rappelle que les teneurs en goudrons et en nicotine sont « vérifiées au moins deux fois par an par un laboratoire officiel français, le Laboratoire national d'essais, un organisme public, donc indépendant de l'industrie du tabac », qui met en œuvre la norme ISO, « la seule internationalement reconnue ».

« Il reste que les fumeurs ne fument pas tous de façon identique. Il en va de même des conducteurs de voiture, qui ne conduisent pas tous de la même façon et qui font ainsi varier la consommation de carburant de leur véhicule par rapport aux tests. La méthode en vigueur permet bien au consommateur de faire un choix en mettant à sa disposition les résultats des tests d'un organisme public, selon une procédure normalisée, officielle et constante. Elle est donc préférable au recours à des moyens de contrôle non certifiés, voire arbitraires. »



Source : « 60 millions de consommateurs », septembre 1999

ment lisibles sur fond contrastant, de façon à couvrir au moins 4 % de la surface correspondante ». Le texte précise que ces dosages doivent être effectués par le Laboratoire national d'essais et qu'en cas de contestation par le producteur, le commerçant ou « une association reconnue d'utilité publique ayant pour objet la lutte contre le tabagisme », de nouveaux dosages doivent être réalisés.

Aujourd'hui, l'Institut national de la consommation ne conteste pas les résultats des dosages effectués par le Laboratoire national mais la méthodologie qu'il met en œuvre. Contrairement à une idée répandue, y compris chez les médecins spécialistes de la lutte contre le tabac, les indications imprimées sur les paquets de cigarettes ne corres-

pondent pas aux concentrations de goudron et de nicotine présentes dans le tabac mais à celles qui seront inhalées par le consommateur lorsqu'il fumera. La mesure des taux dépend donc du comportement des fumeurs, l'exposition aux substances toxiques étant directement liée au nombre et au volume des bouffées. Or, l'Institut national de la consommation conteste les paramètres de la norme internationale ISO 3308 à laquelle on a aujourd'hui recours pour évaluer, a priori, l'exposition des fumeurs aux deux toxiques contenus dans la fumée du tabac.

Selon 60 millions de consommateurs, cette norme qui est « fortement inspirée par les fabricants de tabac » « se révèle bien éloignée des habitudes réelles et actuelles des fumeurs ». Elle postule que le

fumeur prend une bouffée de cigarette de 35 ml toutes les minutes. Or, l'INC affirme que dix-huit études montrent que le volume de la bouffée de cigarette se situe entre 21 et 66 ml, soit une moyenne de 43 ml, ce qui représente 8 ml de plus que la norme

de 28 secondes, ce qui représente quasiment le double de la norme ISO.

D'autres études auraient démontré, selon l'INC, que les cigarettes légères inciteraient le fumeur à prendre des bouffées plus nombreuses afin de maintenir sa

raité 15,5 bouffées et avalerait 868 ml de fumée, soit 37 % de plus qu'une cigarette normale.

Forts de ces éléments, les responsables de l'Institut national de la consommation ont, pour la première fois, fait analyser par un laboratoire spécialisé étranger quinze marques de cigarettes appartenant aux quatre principaux fabricants. Reprenant des données établies par une étude de l'université du Massachusetts, les analystes ont porté sur cent cigarettes de chaque marque. Ils ont retenu, pour cette étude, des paramètres comportementaux « beaucoup plus proches, selon eux, de la réalité ». L'intervalle entre deux bouffées a finalement été fixé à trente secondes (au lieu des 60 secondes de la norme internationale ISO) et le volume d'une bouffée a été établi à 45 ml (au lieu de 35 ml pour la norme ISO). Enfin, la moitié du papier qui entoure le filtre des cigarettes a été obtenu avec du scotch afin de tenir compte du fait qu'avec leurs doigts, leur salive et leurs lèvres, les fumeurs colmatent une bonne partie de la porosité du papier-filtre, empêchant de la sorte l'évacuation d'une part non négligeable de composés toxiques.

Les résultats sont homogènes autant qu'éclatants. Ils mettent en lumière une situation paradoxale et inquiétante d'un point de vue sanitaire : pour les cigarettes légères, voire ultra légères, les distorsions entre les résultats officiels obtenus par le Laboratoire national d'essais avec la norme ISO 3308 et ceux qui ont été obtenus, avec les nouveaux paramètres, par le laboratoire mandaté par l'INC sont les plus forts. La démonstration est particulièrement claire dans les gammes Gauloises, Winston, Peter Stuyvesant et Royale ; dans ce dernier cas, le consommateur d'« ultra légères » absorberait onze fois plus de goudron et 4,9 fois plus de nicotine que ce que laissent supposer les indications officielles.

« Il nous faut dès maintenant tirer les leçons de ce travail original et très bien conduit, souligne le professeur Gérard Dubois (CHU d'Amiens), expert auprès de l'OMS en matière de lutte contre le tabagisme. Il est clair que les mentions légales concernant goudron et nicotine ne correspondent pas à la vérité et que les appellations « légères » ou « ultra-légères » sont des tromperies. Ces appellations devraient être interdites, ne serait-ce que parce qu'elles conduisent des fumeurs souhaitant en finir avec le tabac à consommer des produits qui les exposent à un risque égal ou plus grand que celui des cigarettes « normales ». Non seulement les fabricants trompent ces fumeurs mais en proposant une alternative artificielle ils les maintiennent dans une situation de dépendance. »

« Les appellations "légères" ou "ultra-légères" sont des tromperies. Ces appellations devraient être interdites »

Gérard Dubois, expert auprès de l'OMS

officielle. Selon elle, le temps séparent deux bouffées de cigarettes a en outre été estimé, par vingt-quatre études, entre 18 et 28 secondes, ce qui représente

une moyenne dose de nicotine : le fumeur d'une cigarette normale tirerait 12,5 bouffées et avalerait 546 ml de fumée par cigarette, alors que celui d'une cigarette légère tire-

60 000 décès prématurés par an

● **Mortalité.** Selon les données épidémiologiques, la consommation de tabac est, chaque année en France, responsable d'environ 60 000 décès prématurés, soit, globalement, de plus d'une mort sur dix. C'est dans la population âgée de quarante-cinq à soixante-quatre ans que le poids sanitaire du tabagisme est le plus important : près de 25 % des décès masculins sont situés dans cette tranche d'âge. Les épidémiologistes estiment que

l'augmentation de la mortalité liée à la consommation de tabac durera encore plusieurs décennies, les femmes payant un tribut de plus en plus lourd aux affections dues au tabagisme. Elles concernent, pour l'essentiel, la cancérologie, la pneumologie et la médecine cardio-vasculaire.

● **Goudrons.** Ces substances (benzopyrène) sont responsables de l'action cancérogène du tabac. Aujourd'hui, aucune cigarette ne peut dépasser le taux de 12 milligrammes, alors que, il y a

quelques années, certaines cigarettes – les Boyard mais – pouvaient dépasser 30, voire atteindre 40 mg. L'inhalation de la fumée, dans laquelle le principal agent cancérogène est le benzopyrène, augmente le risque de cancer du larynx, des bronches et de la vessie.

● **Nicotine.** Cette substance, qui se trouve à l'origine du phénomène de dépendance au tabac, est aussi directement responsable des complications vasculaires. L'augmentation de la concentration en nicotine dans le sang du fumeur induit en effet différents

phénomènes (élévation de la pression artérielle, accélération du pouls, augmentation du travail cardiaque et des besoins en oxygène) qui peuvent conduire, de manière chronique ou aiguë, à de graves accidents.

● **Oxyde de carbone.** Cette molécule, présente dans la fumée des cigarettes, est rapidement absorbée dans les alvéoles pulmonaires. Elle se fixe sur l'hémoglobine et réduit le transport de l'oxygène par le sang. C'est là une cause importante de maladie coronarienne.

Dominique Gillot, secrétaire d'Etat à la santé et à l'action sociale

« Notre objectif est de faire reculer la consommation globale de 5 % par an »

« Quelle analyse faites-vous des résultats de l'enquête réalisée par 60 Millions de consommateurs ?

– Cette enquête a déjà le mérite de rappeler les dramatiques conséquences sanitaires de la consommation de tabac. Je ne suis pas persuadée que les fumeurs étudient avec attention la teneur en goudrons et en nicotine indiquée sur le paquet de cigarettes. Ils sont nombreux à ignorer que les teneurs indiquées correspondent aux quantités inhalées et à rester dans l'illusion d'une faible toxicité des cigarettes légères, souvent considérée comme un moindre mal, un alibi pour ne pas arrêter. L'enquête s'appuie sur une méthode nouvelle d'étude du « fumage », qu'il est nécessaire d'évaluer avec rigueur. Les résultats seront analysés avec attention, particulièrement en ce qui concerne la forte distorsion observée avec les cigarettes légères.

Quelle suite donnerez-vous à la demande de l'Institut national de la consommation de réviser la norme internationale et d'imposer une mention obligatoire sur le taux de monoxyde de carbone ?

– Si ces résultats s'avèrent exacts, ils seraient de nature à remettre en cause la norme ISO 3308 actuellement en vigueur dans de nombreux pays et plaideraient en faveur de l'indication de la teneur en monoxyde de carbone sur les paquets de cigarettes. Toute norme est soumise à évolution. Je me félicite de tout ce qui peut informer la population des méfaits du tabagisme, responsabiliser les fabricants d'un produit particulièrement dangereux à l'origine de la mort d'un consommateur régulier sur deux, et surtout prévenir le tabagisme chez les jeunes.

Quelles actions concrètes le gouvernement de Lionel Jospin compte-t-il conduire dans le domaine du tabagisme ?

– La lutte contre le tabagisme, ennemi numéro un de la santé publique, est une priorité nationale. Je vous rappelle que notre pays est particulièrement touché par ce fléau qui fauche 70 000 personnes chaque année. On prévoit près de 150 000 décès par an dans une génération et une multiplication par dix des décès féminins. Cette hécatombe ne sera que partiellement évitée par notre combat actuel pour aider

les fumeurs à arrêter et pour dissuader les jeunes de fumer.

» Le gouvernement a présenté en mai un plan de lutte qui constitue pour moi une priorité.

Son objectif est de faire reculer d'ici trois ans la consommation globale de 5 % par an, de diminuer d'un tiers le nombre de fumeurs chez les adolescents et de moitié le nombre de fumeuses parmi les femmes enceintes, dont les enfants à naître sont particulièrement exposés. Le budget de la lutte contre le tabagisme a été multiplié par cinq en deux ans (26,5 millions de francs en 1997 et 130 millions en 1999). Cet effort

sera poursuivi l'année prochaine. Une campagne nationale d'information est menée par le Comité français d'éducation pour la santé à destination des préadolescents d'une part et des femmes d'autre part. Les méfaits du tabagisme sur le fœtus, le nourrisson, le jeune enfant seront exposés par les médecins et les sages-femmes lors de la nouvelle consultation individuelle de préparation à la naissance. Les médecins favoriseront les démarches de sevrage. Deux cent cinquante emplois-jeunes vont être créés pour renforcer les actions de promotion de la santé en milieu urbain défavorisé. Ces jeunes seront formés et encadrés par les spécialistes du Comité français d'éducation pour la santé.

» Le gouvernement mobilise l'administration et les établissements publics et organismes dont il a la tutelle en faveur de l'application stricte de la loi relative à la lutte contre le tabagisme (loi Evin). Je serai particulièrement attentive aux actions spécifiques qui vont être menées en milieu scolaire et dans les lieux accueillant du public, où l'interdiction de fumer est peu respectée. Afin de faciliter le sevrage tabagique,

des substituts nicotiques seront délivrés gratuitement dans les centres d'examen de santé de la Cnamts. Ces produits seront disponibles dans les établissements de santé et mis en vente libre en pharmacie dès janvier prochain. La prise en charge médicale spécialisée des personnes dont le sevrage s'avère difficile doit être renforcée.

» Enfin, le premier ministre a confié au député Alfred Recours la mission d'examiner les moyens de réduire la consommation des tabacs, en particulier par des mesures relatives à leur prix et à leur fiscalité. Son rapport doit être remis à la fin du mois de septembre. Nous en tirerons toutes les conséquences. Je rappelle que nous avons déjà pris des mesures en ce sens en augmentant les prix des produits du tabac de 5 % en moyenne au 1^{er} janvier dernier. Le plan triennal de lutte contre la toxicomanie et de prévention des dépendances démontre la volonté du gouvernement de lutter contre l'ensemble des dépendances, y compris bien sûr le tabagisme. »

Propos recueillis par Jean-Yves Nau

J.-Y. N.



DOMINIQUE GILLOT

RÉGIONS

LE MONDE / VENDREDI 27 AOÛT 1999

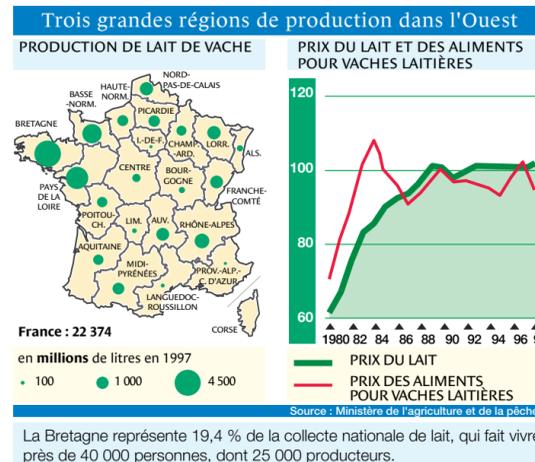
La grogne des producteurs de lait bretons

Les exploitants de Bretagne, première région laitière de France, sont frappés de plein fouet par la baisse des cours. Ils mettent en cause la grande distribution, mais aussi les industriels de la transformation

SAINT-GRÉGOIRE (Ile-et-Vilaine)

de notre correspondante régionale
Depuis 1984, la taille du troupeau d'Alain Lehagre, producteur de lait à Saint-Grégoire, n'a pas varié. Ses trente-cinq vaches laitières partagent une existence routinière. Traite matin et soir. Pâturage le jour et la nuit, si le temps le permet. Les vaches de M. Lehagre doivent produire 254 000 litres de lait par an. Pas un de plus. S'il dépasse ce quota, l'éleveur paie une pénalité de 2,40 francs par litre excédentaire. Un tarif dissuasif : le litre de lait est vendu environ 2 francs aux fabricants de produits laitiers. Les quotas ont été instaurés au début des années 80, afin de résoudre la grave crise de surproduction qui sévissait en Europe à l'époque. Inconvénient du système, selon Alain Lehagre : « Les situations de 1984 ont été figées. Nous ne pouvons pas nous développer. » En contrepartie, les éleveurs ont bénéficié d'un relatif maintien des prix.

Ce n'est plus le cas aujourd'hui. Les négociations interprofessionnelles, destinées à fixer le prix du lait pour le troisième trimestre 1999, ont échoué. La baisse de 5,4 centimes par litre proposée par les transformateurs est « inacceptable » pour les producteurs. Depuis l'entrée en vigueur de l'accord interprofessionnel de 1997, destiné à ajuster le prix du lait à la situation du marché, le cours a connu des hauts et des bas. 1998 a été faste. Depuis le début de 1999, les prix chutent. Une nouvelle baisse de 5,4 centimes reviendrait à priver les producteurs de 10 % de leur revenu, selon Jean-Michel Lemétayer, président de la Fédération nationale des producteurs de lait (FNPL). « Et nous ne gagnons guère plus que l'équivalent du SMIC ! »,



affirme Alain Lehagre. L'inquiétude gagne en Bretagne, première région productrice de lait (19,4 % de la collecte nationale). Pratiquement un éleveur sur deux possède des vaches laitières, parfois en complément d'autres productions. Près de quarante mille personnes, dont vingt-cinq mille producteurs, vivent du lait dans la région. Rentré dans son exploitation près de Rennes, après la réunion extraordinaire de la FNPL à Paris, mardi 24 août, Jean-Michel Lemétayer, également président de la section lait de la Fédération régionale des syndicats d'exploitants agricoles (FRSEA), veut mobiliser ses importantes troupes pour la semaine nationale d'action programmée à partir de lundi (Le Monde du 26 août).

Les premiers à subir la pression des producteurs seront les industriels de la filière, autrement dit les

transformateurs. Les relations sont tendues, ces derniers temps, entre ces derniers et les producteurs de lait. Pourtant, remarque Joseph Lancien, directeur de la production chez Unicopa-lait, l'une des plus importantes coopératives de la région, « seul un centime nous sépare ». La perte des débouchés russes et asiatiques a fait automatiquement plonger le prix du litre de plus de 11 centimes. Le chiffre, indexé sur les indicateurs choisis par les deux camps en 1997, ne peut être remis en question. Cette baisse, qui coûte 5,9 centimes par litre aux producteurs comme aux industriels, n'est d'ailleurs contestée par personne.

Mais ce chiffre doit être corrigé en fonction des prix de vente en France des produits de grande consommation : c'est ici que la bataille commence. La baisse a été ramenée à 5,4 centimes par litre,

grâce à l'augmentation du prix de la brique de lait UHT (longue conservation). « Les transformateurs ne peuvent pas aller au-delà », affirme Joseph Lancien. « Il n'y a pas lieu de corriger davantage », renchérit Bertrand Posté, directeur de l'Union des industries laitières du Grand Ouest (Unilouest). « C'est déjà un bel exploit d'arriver à ce chiffre, compte tenu des contraintes économiques qui pèsent sur la filière. » La perte simultanée de deux marchés importants a pesé lourd. « De plus, l'affaire de la listeria a joué un rôle sur la consommation de fromage en France », affirme M. Posté. Les producteurs, de leur côté, disent détenir des chiffres montrant l'augmentation de la consommation...

Autre cible des producteurs : la grande distribution, accusée de tirer au maximum les prix vers le bas. Les distributeurs ne participent pas directement à la fixation du prix, mais leur poids est colossal. « L'industriel ressemble à un petit garçon face aux centrales d'achat de la distribution », regrette Jean-Michel Lemétayer. La concentration des centrales, qui se comptent sur les doigts d'une main, exacerbe la concurrence à la baisse entre transformateurs. « 90 % des produits laitiers de grande consommation sont vendus dans les grandes surfaces. Nous n'avons pas le choix, il faut être présents, explique Joseph Lancien chez Unicopa. Je comprends la colère des producteurs qui subissent à la fois la contrainte de la production et la baisse des prix. Mais personne ne peut ignorer les difficultés d'exporter, les problèmes de listeria et de dioxine. Quant à nous, nous devons respecter nos engagements vis-à-vis de nos clients. » La Fédération des commerces et de la distribution, en l'absence de son directeur

Jérôme Bédier, ne souhaite pas s'exprimer sur le sujet.

Il ne vient pas à l'esprit des producteurs de remettre en question le système des quotas, qui avait pourtant été très décrié lors de sa mise en place. « Si la production était libre, les prix seraient encore plus bas », reconnaît Jean-Michel Lemétayer.

La perte des débouchés russes et asiatiques a fait automatiquement plonger le prix du litre de plus de 11 centimes

L'accord interprofessionnel de 1997 sur la fixation des prix n'est pas non plus contesté. Les producteurs souhaitent obtenir des industriels qui ils appliquent une sorte de code de bonne conduite en cessant de se livrer bataille sur les prix lorsque les cours sont bas. Ils veulent également obtenir des distributeurs des garanties de transparence, notamment sur les pratiques de « coopération commerciale » - des ristournes consenties par les industriels aux distributeurs lors d'opérations promotionnelles. « Ce qu'on prend aux industriels, on le prend aux éleveurs. C'est là que nous pouvons récupérer les centimes qui nous manquent, espère M. Lemétayer. Si nous y arrivons, nous allons rendre service à beaucoup de filières. »

Gaëlle Dupont

Faut-il « faire le ménage » dans la filière volailles ?

RENNES

de notre correspondante régionale

En dépit de la crise qu'ils subissent depuis un an, la majorité des éleveurs de volailles bretons ne veut pas entendre parler de maîtrise de la production. Le rapport Perrin, commandé par le ministère de l'Agriculture en mars et rendu public fin juillet, conclut à un surdimensionnement de la production française et préconise la suppression - sur la base du volontariat - de 600 à 700 exploitations. Ces recommandations ont été assez mal accueillies, dans une région qui fournit plus de 40 % de la production française.

Interrogé par l'AFP, Francis Ranc, directeur du développement chez Doux, le leader européen de la volaille, estime que la réduction de la production est une solution « très pessimiste » et réclame un accompagnement « par des mesures dynamiques, afin que la filière du Grand Ouest puisse maintenir ses parts de marché ». Même scepticisme chez les représentants des éleveurs. « Nous sommes d'accord pour fermer les élevages obsolètes, mais, dans le même temps, on ne peut pas laisser libre cours au développement des constructions neuves », affirme Denis Boucard, responsable de la section avicole à la Fédération régionale des syndicats d'exploitants agricoles (FRSEA). Or les demandes de création ou d'extension d'élevage continuent d'affluer dans les préfectures bretonnes, au même rythme que les années précédentes. Le responsable syndical préfère réclamer « un véritable soutien à l'agriculture, afin de maintenir les élevages existants ». « Si l'on continue à diminuer la production, dans dix ans, il n'y aura plus d'agriculture en France », soutient-il.

Les 5 000 éleveurs bretons traversent une période particulièrement difficile. Confrontés, comme d'autres secteurs, à la perte du marché russe, mais aussi à celle des marchés allemand et anglais, qui développent leur propre production, ils doivent faire face à la concurrence des Américains et des Brésiliens. « Comment voulez-vous être

compétitif en produisant du poulet à 5 francs le kilo, alors qu'on voit débarquer dans le port de Brest des poulets brésiliens moitié moins chers ? », tempête Denis Boucard, qui réclame des contraintes égales pour tous les producteurs.

A la crise de surproduction s'ajoute une désaffection des consommateurs due à l'affaire de la dioxine. La commercialisation de poulets belges sous la mention « origine France » par la société Pic-Pic, une filiale du groupe Unicopa, implantée à Languidic (Morbihan), a accru la suspicion des consommateurs. Dernier rebondissement en date : une grande chaîne de supermarchés allemande a retiré de ses rayons des volailles françaises qui auraient pu être nourries avec des farines animales mélangées à des boues d'épuration.

LA PRESSION DU MARCHÉ

Intégrés aux grands groupes industriels comme Doux, Bourgoin, Unicopa, les éleveurs, qui ne sont pas propriétaires de leurs animaux, voient les vides sanitaires (la période durant laquelle l'abattoir est vide) s'allonger et leurs revenus baisser. C'est d'ailleurs vers les « intégrateurs », qui fixent la quantité de volailles dont ils ont besoin pour satisfaire leurs clients, que les éleveurs s'étaient tournés au début de l'année, sans résultats. « Ils subissent la pression du marché », reconnaît Denis Boucard.

Les professionnels de la filière affirment que la crise est passagère et trouvera sa solution dans le marché. Daniel Perrin conclut en revanche que la crise est structurelle. « Pour refroidir une machine de production, on en passe toujours par des restructurations », constate Gilles Laudren, directeur de la chambre régionale d'agriculture. On élimine les plus faibles, les moins modernisés, les plus fatigués, ceux qui n'ont pas de successeurs. On fait le ménage. C'est ce qu'on a fait dans la sidérurgie et les chantiers navals. »

G. D.

Les chasseurs de l'Ardèche rachètent le col de l'Escrinet

LYON

de notre correspondant régional

La fédération départementale des chasseurs de l'Ardèche a remporté, mercredi 25 août, à Privas, la victoire décisive qu'elle attendait depuis une vingtaine d'années sur les écologistes et les adversaires des tireurs de pigeons ramiers. Elle a en effet acquis, pour 646 000 francs, deux lots de terrains d'une superficie de 53 hectares, situés au col de l'Escrinet, sur la route nationale 104, qui relie Privas à Aubenas. Ce site, hautement symbolique pour les chasseurs, l'est aussi pour les ornithologues, qui se battent depuis des années pour en faire un terrain d'observation des grandes migrations d'oiseaux entre l'Europe du Nord et l'Afrique. Au début du printemps et de l'hiver, d'innombrables martins, éperviers, hironnelles, busards, faucons et naturellement pigeons ramiers franchissent ce col, devenu l'un des enjeux majeurs du différend entre chasseurs et écologistes de Rhône-Alpes.

La Société d'aménagement foncier et d'établissement rural (Safer) Alpes-Cévennes a tranché en acceptant la proposition des 15 000 chasseurs ardéchois, qui s'étaient cotisés. Elle a repoussé l'offre de la Fédération Rhône-Alpes de protection de la nature (Frapna) de l'Ardèche. Dans l'incapacité de mobiliser la somme réclamée pour l'achat des terrains du col de l'Escrinet, la Frapna avait finalement reçu, en juillet, le soutien financier de la fondation Franz-Weber, installée à Montreux (Suisse). Cette dernière s'était engagée auprès de la Safer à participer au financement d'un projet agricole local et à créer une « maison de l'oiseau et des migrations », dans l'un des bâtiments de l'exploitation mise en vente.

Mais le combat des écologistes était, semble-t-il, perdu d'avance. D'une part, la Safer a considéré que leur proposition lui était parvenue hors des délais légaux. D'autre part, la pression exercée par les chasseurs a été très vive pour obtenir ce terrain, devenu « stratégique » dans leur lutte contre leurs adversaires. Courant juillet, les écologistes ont tenté de convaincre l'Etat d'exercer son droit de préemption sur la vente afin de « protéger cet important couloir migratoire ». En vain.

COMBAT PERDU D'AVANCE

La puissante fédération a annoncé, aussitôt après la vente, qu'elle allait transférer ses services, jusqu'alors situés à Privas, au col de l'Escrinet. Sur ce lieu, la fédération compte valoriser l'image de la chasse et, affirme un de ses membres, « reconquérir, par le droit de propriété, notre droit à chasser le pigeon ramier, comme nous le pratiquons depuis 1848 ». Toutefois, en principe, les chasseurs devront respecter la directive européenne dite « Oiseaux », qui arrête la saison de chasse fin janvier.

Désormais propriétaires d'une grande partie des terrains du col, les chasseurs ardéchois devraient se montrer encore plus « vigilants » envers les écologistes. Depuis plusieurs années, les premiers occupent le col, notamment en mars, lors des grandes migrations d'oiseaux, afin d'empêcher les seconds de sortir leurs lunettes d'observation. Leur face-à-face se transformait parfois en affrontements violents.

Claude Francillon

RÉVISEZ VOS CLASSIQUES

Réviser cet été avec Le Monde, France Inter et Universal 45 chefs-d'œuvre de la musique classique.



Bartoli. live in Italy.

Les écrans d'une mezzo-soprano. Accompagnée par le pianiste Jean-Yves Thibaudet, la mezzo-soprano Cecilia Bartoli nous offre un merveilleux récital. La chaleur du timbre, les frémissements des moindres intonations, sont un véritable régal dans un programme qui comporte des œuvres célèbres, mais également des partitions plus rares qu'il faut absolument découvrir : Caccini, Viardot, Giordani, Montsalvatge côtoient Bellini, Donizetti, Haendel, Schubert... Quand la voix est à ce point aussi libre et envoûtante et que l'humour, en public, surgit au détour d'une phrase... il ne faut pas hésiter.

Vous découvrirez des extraits de cet album sur France Inter, à 16h45, dans l'émission de Sophie Loubière "Musical Ecran"





COLLECTION PARTICULIÈRE

Michaux

« Commencement sans fin de ma vie obscure »

A Namur, la maison natale du poète a été rasée. Tout un symbole pour cet être trop épris d'absolu pour rechercher la reconnaissance des autres



COLLECTION SI JAN BERCHSMAN COLLEGE/PHOTO: PATRICK LORETTTE

DANS un TGV crevant des murailles de pluie successives dressées au-dessus d'un pays de collines qui devait être le Beaujolais, ou le Mâconnais, enfin par-là, une jeune femme assise en face de moi ne tarda pas – circonstance très rare, hélas ! – à m'adresser la parole, et ce fut pour me poser une question extrêmement inattendue : est-ce que je m'intéressais à la littérature ? Ça alors... Ce qui lui faisait imaginer ça, c'étaient les livres de et sur Michaux étalés sur la tablette qui nous séparait. Sa curiosité était d'autant plus audacieuse qu'elle n'avait jamais entendu parler de cet écrivain, à supposer que c'en fût un, et pourtant elle fréquentait avec constance la librairie de son quartier, à Paris. Je lui confirmai que c'en était bien un, et pas des moindres, et tellement même qu'il n'eût pas voulu de ce nom-là, « *écrivain* », et qu'au demeurant je m'intéressais un peu, dans la mesure de mes moyens, à cette fameuse et ancienne affaire des lettres. En ce qui la concernait, m'apprit-elle, elle travaillait pour une entreprise belge (c'est ainsi) qui louait toute chose louable, « *du mammographe au semi-remorque* », ce fut son expression. Comme elle me priaît de lui montrer de quoi il retournait, je lui tendis « *La Pléiade* » ouverte à la page de *La Nuit des Bulgares*, après tout ça se passait dans un train, aussi. Cadavres passés par la fenêtre, têtes battant contre la tôle du wagon, etc. Elle lut avec attention. Ce n'est pas gai, me dit-elle. Eh bien non, mais la littérature, ou l'art en général, essayai-je (non sans lourdeur) de lui expliquer, n'avait pas forcément, toujours, partie liée avec la rigolade. D'ailleurs, ce Michaux dont elle n'avait pas entendu parler était aussi, je tenais à ce qu'elle le sût, un auteur terriblement drôle. Et pour preuve je lui refeuilletai à toute vitesse « *La Pléiade* » et la lui tendis à la page de

*Mes propriétés où il est question des Trèmes, « êtres mystérieux à tête semblable à celle de la sole, se basculant tout entiers pour manger, mangeurs de fourmis et autres raviots de cette taille ». Alors, les « raviots », qu'est-ce qu'elle en disait ? Elle sourit. Et, sans attendre, je fis encore tourbillonner les pages et lui mis sous les yeux *La Nuit des embarras* : « *Et si aux pauvres on offre des tartes à la compote de boulons, qui ne se vantera d'être riche ?* » Ah ! C'était un peu plus corsé que du Le Clézio, non ? (Ça, j'étais sûr qu'elle connaissait.) Elle sourit assez franchement, et eut ce mot qui me récompensa de mes efforts de camelot littéraire : « *Il sait ce qu'il veut. Il a l'air de tâtonner, et puis une phrase, soudain, comme une flèche...* » Cette fille savait lire. C'était ça (entre autres), pour moi, Michaux : des mots qui ont l'air de rien, l'air modeste et même presque balourd, et vous exécutent à bout portant.*

Je revenais de Lyon où j'étais allé rencontrer Jean-Pierre Martin qui prépare la biographie d'un écrivain réputé n'en pas avoir. Micheline Phankim, amie et ayant droit de Michaux, m'avait prévenu qu'il s'agissait d'un universitaire légèrement non conformiste, qui avait travaillé en usine dans les années 70, et je m'en étais réjoui, ayant nourri dès mon jeune âge un respect plutôt méfiant pour l'Université et les universitaires. Et puis cette histoire des années 70 me faisait penser que nous avions pu nous rencontrer dans des entreprises extrémistes qui n'ont plus très bonne presse aujourd'hui. A L'Etoile d'Orient où j'avais rendez-vous avec le biographe impossible, nous ne tardâmes pas à constater que nous avions bien fait partie de la même rude et poétique bande. « *Dans le secret de ma petite chambre, je pète à la figure de mon Roi* » : c'était une phrase qui, à l'époque, avait un sens (relativement) différent de ceux qu'on pourrait lui prêter par la suite, mais... peut-être pas si faux, dans sa simplicité. La simplicité qui manquait à nos vies à présent, alors nous en avions à profusion. Je



COLLECTION PARTICULIÈRE, PHOTO PATRICK LORETTTE

n'évoque ces choses que parce qu'il ne me semble nullement indifférent que Michaux, tout « *apolitique* » qu'il fût, soit l'écrivain dont la fréquentation s'était imposée, à la fin de l'aventure gauchiste, à des « *enfants en loques* » qui s'étaient crus, eux aussi, « *destinés à la sainteté* ». Dans ces années-là, plus d'un se sentait « *né troué* », et aurait pu dire « *dans le trou il y a haine (aujourd'hui, effroi aussi et impuissance* ».

R IEN ne montre avec plus d'éclat, me semble-t-il, que la littérature est une pensée, la plus vaste qui soit, puisqu'il lui arrive même d'être pensée de ce qu'elle ne prétend pas penser. Et rien ne fait mieux sentir, non plus, la place très singulière de Michaux dans la littérature – place qui n'en est pas une, naturellement, place introuvable, lieu qui est un non-lieu : passant pour un auteur « *difficile* », il ne l'est pas plus que Lautréamont, ses étranges paraboles ne sont pas faites pour les doctes, elles s'adressent à celles qui aiment lire, dans les trains, comme au jeune homme « *qui s'élançait et n'a de tête que contre les murs* ».

Si je voulais parler avec Jean-Pierre Martin, ce n'était pas pour lui dérober quelque anecdote sur les

jeunes années de Michaux (j'en aurais eu honte), mais pour discuter avec lui de la question, dans son cas, de la biographie. Il semble qu'il y ait comme une sorte d'interdit à attribuer, à Michaux, une biographie. Il l'a lui-même implicitement signifié en ne consentant à livrer, avec réticence, que ses *Quelques renseignements sur cinquante-neuf années d'existence* télégraphiquement rédigés pour le livre que Robert Bréchon lui consacra en 1959. « *Je crache sur ma vie. Je m'en désolidarise. Qui ne fait mieux que sa vie ?* », écrit-il au tout début de *La Vie dans les plis*. Et je me souvenais de l'admirable réponse à Claude Gallimard qui lui proposait, fin 1983, l'édition de ses œuvres dans « *La Pléiade* » (Jean-Pierre Verheggen m'en avait montré une copie, à Bruxelles) : « *L'année dernière déjà (...), je vous répondis que cela n'était pas pour moi (...). La raison majeure est qu'il s'agit dans les volumes de cette prestigieuse collection d'un véritable dossier où l'on se trouve enfermé, une des impressions les plus odieuses que je puisse avoir contre laquelle j'ai lutté ma vie durant.* » Tout ça était intimidant, certes, mais d'un autre côté Michaux lui-même avait laissé, en plus des *Quelques renseignements...*

Henri Michaux enfant (photo de gauche) et élève du collège Saint-Michel de Bruxelles, 1910 (ci-dessus), debout, bras croisés, à l'extrémité droite de l'avant-dernier rang). Ci-contre : « Emportez-moi », aquarelle peinte par Henri Michaux en 1943. Cette aquarelle sera exposée dans le cadre de la rétrospective consacrée par la BNF à Henri Michaux « Peindre, composer, écrire : me parcourir », du 5 octobre au 31 décembre 1999, Galerie Mazarine, site Richelieu.

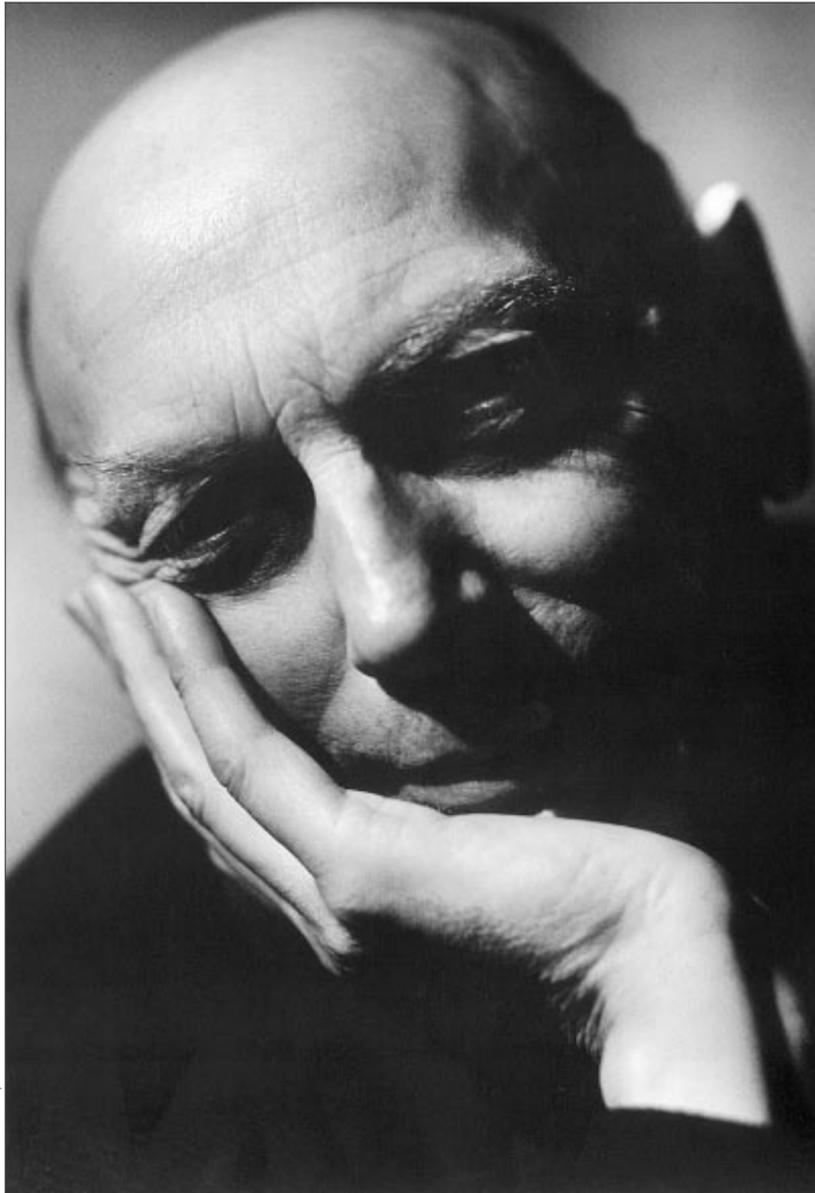
bien quelque chose à voir avec l'enfance « *en loques* ». (Je m'aperçois que toute cette discussion *pro domo* pourrait s'écrire à la manière de *Plume* : « *Alors comme ça vous vous préparez à gâcher deux pages de journal avec de frauduleuses reconstitutions ?* »

– Oh, moi, vous savez, je passais... on m'a demandé... j'ai cru... d'ailleurs, je n'ai rien inventé... »

« *Cependant parut sur terre une vie chétive et près du sol, comme celle d'un rat dont à peine on a su un grignotement, et pas bien certain, et ses poils et sa fuite ; et de nouveau le silence* » : ainsi débute *Le Portrait de A*. Le jour : 24 mai 1899. Le lieu : 36, rue de l'Ange, dans la vieille ville de Namur, à deux pas du confluent de la Sambre et de la Meuse. Une plaque sur ce qui fut une banque (mais c'était trop beau, elle est en train de déménager) annonce : « *Ici est né le poète Henri Michaux* ». Il a fallu attendre sa mort, bien sûr, pour oser ; lui, on s'en doute, avait nettement dissuadé, par une lettre que cite Victor Martin-Schmets, dans la revue *Sources* : « *Je voudrais qu'on n'en fasse rien. Ceux qui m'ont lu et un peu suivi devraient bien savoir que je suis opposé à toutes les marques de ce genre.* » Comble, la plaque (comme celle de Borges, rue Tucumán) est mensongère : ce n'est pas là. « *Là* » n'existe plus.

C'EST encore Victor Martin-Schmets qui l'explique. Petit homme bien droit, bien net, précis, un peu pète-sec, très obligeant aussi puisqu'il s'est déplacé depuis le faubourg curieusement nommé Jambes pour me rencontrer sous les hauts plafonds ombreux de la brasserie Henry, place Saint-Aubain. Il forme avec le poète Jean-Pierre Verheggen, vaste, barbu, soufflant, prodigieusement chaleureux, un amusant contraste.

L'îlot où se trouvait l'appartement des Michaux a été rasé, et l'actuelle place de l'Ange aménagée sur l'élargissement de l'ancienne rue. Le père, Octave, qui était alors chapelier, n'avait pas à beaucoup se déplacer pour aller travailler du cha-



PAUL FACCHETTI, 1950

peau : son commerce se trouvait « au numéro 77 (actuellement 87) » de la même rue, « à l'emplacement de la partie droite du magasin Rubica, à côté du magasin Inn » ; j'extraits ces méticulosités de l'article précité de Victor Martin-Schmets, je tiens à le souligner puisqu'il affirme les offrir volontiers « aux biographes et aux exégètes d'aujourd'hui et de demain, dusent-ils me piller sans même me citer, ce ne serait pas la première fois ». J'ajoute que le magasin Inn, qui vend des vêtements comme Rubica, porte au-dessus de sa moderne vitrine un vieux fronton surmontant un bandeau où il est écrit « Charcuterie parisienne », ce qui suscite (de ma part, cette fois), les deux remarques suivantes : la passion de la « sape » semble avoir remplacé, chez l'homme occidental, celle du saucisson ; le magasin d'Octave Michaux était flanqué d'un comptoir de cochonnailles qui évoque inévitablement, pour l'amateur de belgitude fin de siècle, les fameux « *charcutiers dangereux* » du peintre James Ensor. Non loin de là, rue de la Croix, la magnifique église Saint-Loup, où Michaux fut baptisé, et sous la nef rose, noir et ivoire de laquelle Baudelaire, qui la comparait à « un terrible et délicieux catafalque », fit en mars 1866 une chute qui marqua le début de son interminable agonie.

Baudelaire et les notes souvent assez basses, il faut bien le dire, de sa *Pauvre Belgique*, ont créé une tradition dans laquelle je me garderais bien de m'inscrire, ayant toujours trouvé (au moins) autant de gens spirituels là-bas que chez nous. Il faut remarquer cependant que certaines de ses observations semblent du pur Michaux, ainsi : « *Les Belges ne savent pas marcher. Ils remplissent toute une rue avec leurs pieds et leurs bras. N'ayant aucune souplesse, ils ne savent pas se garer, s'effacer ; ils heurtent l'obstacle, lourdement* » ; il y a la drôlerie incongrue de l'image, ces membres jetés comme tentacules de poulpes urbains, et aussi l'idée, si obsédante chez Michaux, d'un espace encombré par « *les puissances environnantes du monde hostile* » qui ne cessent de vous blesser, voire de vous traverser. D'ailleurs Michaux lui-même n'a guère été plus bienveillant avec « *ce pays triste et surpeuplé où il a vécu* » : « *N'importe où l'on plonge la main on en tire une betterave, ou des pommes de terre, ou un navet ou un rutabaga ; de la bourre d'estomac ;*

pour le bétail et pour toute cette race mangeuse de farineux, autant qu'il se peut et de lourdeurs. » « *Race au nez luisant !* », continue-t-il dans cette pure, étincelante, vacherie qu'est *En Belgique* : « *Race infecte qui pend, qui traîne, qui coule, voilà la race au milieu de laquelle il est né.* » On ne s'aventure pas trop en disant que la violence froide qui habite l'écriture de Michaux doit avoir trouvé un premier stimulant dans le mépris pour le pays de ses origines. Pourtant, le côté « *bon enfant par-dessus tout, pas vedette pour un sou* » dont il se moque dans ce fulgurant pamphlet, il en parle avec nettement moins de cruauté dans sa *Lettre de Belgique* – texte de jeunesse, il est vrai : cette « *phobie de la prétention, et surtout de la prétention des mots dits ou écrits* », fait selon lui des poètes belges « *des virtuoses de la simplicité* » : serait-il alors, éminemment, un poète belge ? Oh...

DÈS 1900, ses parents quittent Namur pour Bruxelles. De chapelier qu'il était, le père devient rentier, un destin. Les parents, on n'en sait pas grand-chose, mais enfin lorsqu'ils apparaissent fugitivement dans l'œuvre (et c'est assez souvent), on ne peut pas dire qu'ils fassent très bonne figure. Dans *Le Portrait de A.* : « *Son père avait ceci pour idéal : se retirer. Jamais il n'eut rien d'offrant. Il était prudent, très prudent, d'humeur égale et triste. Il s'effaçait parfois comme une tache.* » Dans *Poteaux d'angle*, Michaux relate un rêve : N. gravit une cime et sa mère, « *réveillée d'entre les morts pour au dernier moment lui barrer la route* », se jette sur lui, « *possédée d'une rage, une rage faite de cent colères et dégoûts accumulés dans une vie entière* ». Ici, c'est la mère qui se réveille, et de quel profond sommeil, mais d'habitude elle apparaît dans le rôle odieux de celle qui secoue, reprochant, le paresseux qui dort et que l'école attend : la violence répétée de cet arrachement à la paix, au repli en soi, est évoquée à plusieurs reprises, par exemple dans *Mes Propriétés* : « *Les gens s'acharnent sur les paresseux. Tandis qu'ils sont couchés, on les frappe, on leur jette de l'eau fraîche sur la tête, ils doivent vivement ramener leur âme. Ils vous regardent alors avec ce regard de haine que l'on connaît bien, et qui se voit surtout chez les enfants* » (Que de lits chez Michaux ! Lit qu'on emmène avec soi dans la rue, « *et quand une femme me plaît, je la prends et*

couche avec aussitôt » ; lit où l'on patine et plonge avec ardeur, lit où le malade effaré voit un scarabée s'avancer vers son œil, lit où on se forme à la « *technique de la mort au lit* », il serait possible de faire une étude de son œuvre à partir de ce thème multiple et obsessionnel). Bref : « *J'ai été la honte de mes parents.* » « *On n'avait rien à se dire. On n'a jamais rien eu à se dire.* » Quant au frère aîné, Marcel, il n'apparaît guère en tant que tel : mais le géant Barabo et son frère Poumapi qui s'arrachent oreilles, mâchoires et fesses (pour commenter), ne laissent rien présager de bon, non plus que le combat à mort de deux autres frères dans la boue des marais de la Grande Garabagne : « *La vieille haine, venue de l'enfance, remontait en eux petit à petit, tandis qu'ils passaient l'un sur l'autre la lèpre gluante de la terre...* » Non, cela ne dit rien de bon.

Le cadre de ces aménités familiales existe toujours, au 69, rue Defacqz. Quartier bourgeois, maison bourgeoise, à deux étages et balcons, jouxtant une maison art nouveau due à l'architecte Paul Hankar (Bruxelles était au début du siècle une des capitales de l'art nou-

jusqu'à ce qu'ils aient obtenu des réactions certaines et fixes ». Les fournis ne quitteront pas Michaux, elles grouilleront dans ses écrits et ses dessins. « *Nous sommes plus que jamais entourées de fournis* », écrit la jeune femme *D'un pays lointain*. Je fus d'abord déçu de ne pouvoir fouler l'herbe de ce lieu qui devait être le seul où l'enfant muré, sombre, refusant la parole et la nourriture, se trouvait chez lui dans la compagnie muette des insectes. Puis je songeai que c'était peut-être mieux ainsi : la seule vision que j'aurais du temps où il rêvait « *d'être agrée comme plante* », ce serait cette lumière verte tremblant à travers des vitres sales.

Dans *Le Portrait de A.*, Michaux décrit en des termes méticuleusement admirables ce qu'il appelle ailleurs « *sa nature de gréviste* » : « *Jusqu'au seuil de l'adolescence, il formait une boule hermétique et suffisante, un univers dense et personnel et trouble où n'entraît rien (...). Il était sans doute destiné à la sainteté. Son état était des plus rares, déjà. Il se soutenait comme on dit avec rien, sans jamais faiblir, s'en tenant à son minimum mince mais ferme, et sentant passer en lui de grands trains d'une matière mystérieuse.* » Pour vaincre sa résistance, on l'envoie « *au loin, dans la foule étrangère de petits gredins de paysans puants* ». Ce fut le pensionnat Van der Borgh, à Putte-Grasheide, en Flandres, où il fut élève de 1906 à 1910. Putte-Grasheide se trouve près de Mechelen, que nous appelons Malines, ville située entre Bruxelles et Anvers et fameuse par ses cloches et ses dentelles (je n'irai pas jusqu'à soutenir, bien que cela me tente, qu'un lointain écho en résonne dans le vers « *Je suis gong et ouate et chant neigeux* »). Outre beaucoup de vaches blanches et de grosses églises de brique, la région possède un parc particulièrement fourni de nains de jardin, ainsi que de ces extravagantes boîtes aux lettres d'un mètre de haut représentant des angelots ou des sonneurs de trompe à cheval sur un tonneau (où l'on glisse le courrier, je le précise à l'intention de ceux qui n'ont jamais vu la chose). Lorsque j'arrivai dans le gros bourg de Putte, on célébrait la victoire, dans le dernier concours de cocoricos, du coq de Kris Dierckx qui s'était fendu de cent cinquante-six coups de clairon d'affilée. L'ancien pensionnat à présent *Feestzaal* (salle des fêtes) est une grosse maison de brique, à tourelle d'angle, striée de bandes blanches, évoquant assez un pigeonier géant. Sur des carreaux de mosaïque au-dessus des fenêtres très fleuries de géraniums, il est écrit « *Arbeid adelt, Deugd verheft* » : « *Le Travail anoblit, la Vertu élève.* » Derrière, en lisière du parc, l'ombre capiteuse des grands tilleuls, vrombissant d'abeilles.

Jan Veyns est le petit-fils de Jan Baptist Van der Borgh, le fondateur et directeur de l'école du temps de Michaux, dont le buste et le portrait trônent au salon (il ressemble un peu à Lénine, en plus affable tout de même). Je dois reconnaître qu'il ne m'aurait pas déçu de trouver en Jan Veyns le type du calotin flamand légèrement fascinant, mais apparemment il n'en est rien. C'est un petit homme chauve aux beaux yeux bleus, très cordial et presque rieur, comme sa considérable femme. Et même, le français, qu'il parle difficilement, n'a pas l'air de lui écorcher trop la gueule. Ses grands-parents, me dit-il, étant instituteurs, voulaient fonder une école ou, si ça ne marchait pas, un magasin. Un magasin de quoi ? De n'importe quoi. Mais ça a marché.

Retour à Bruxelles, en 1911. Michaux constate qu'il s'y trouve mieux qu'à Putte : « *Les préférences pour découvrir les siens, épars dans le monde, ses vrais parents, pas tout à fait parents non plus cependant* ». Et là il fait la rencontre intellectuelle d'un des rares qu'il reconnaîtra pour maître, Ruysbroeck dit « *l'Admirable* », un mystique flamand du XIV^e siècle (bien plus tard, dans un poème de *La Nuit remue*, il évoquera « *les copains de génie/que j'ai tant aimés, Ruysbroeck et toi Lautrémont* »). La lecture de Ruysbroeck avait pareillement frappé de stupeur Maurice Maeterlinck, qui régnait sur les lettres belges à l'époque de la jeunesse de Michaux (et fut alors un des écrivains « *appréciés* » par lui). « *Jamais, écrira-t-il à un ami, je n'ai éprouvé une joie ni un étonnement pareils, c'est l'homme de génie absolu* » : et l'auteur de *Serres chaudes* et de *Pelléas et Mélisande* traduira en Français les *Noces spirituelles*, l'un des traités du prieur de Groenendaël. La recherche intérieure de « *l'obscur silence en quoi les amants sont perdus* », du « *tourbillon sans fin de la simplicité* », il n'est pas trop difficile d'entreapercevoir en quoi ces notions qui se rapportent à l'union avec Dieu pouvaient fasciner un jeune homme violemment porté à l'absolu, et qui dira plus tard avoir été « *trop impressionné par les Saints pour prendre les autres hommes et leurs écrits au sérieux* ». Je peux le deviner, mais le penser vraiment et le dire, non, et se payer de mots serait se montrer bien indigne de Michaux. Déjà plus facile à comprendre est son attirance pour ce que Ruysbroeck nomme « *l'état infime* » : il y était de lui-même parvenu, ayant « *pris d'un coup pour toujours* », dit *Le Portrait de A.*, « *l'idée implacable de son insuffisance* ». L'intransigeante religiosité qu'il dit avoir vécue dans ces années-là, Michaux s'en séparera vite. Mais pas, jamais de cette aspiration à l'anéantissement. Et Jean-Pierre Martin a raison je crois de noter à quel point la langue des mystiques, détournée et minée

mieux ». A la poétesse et dramaturge Lilliane Wouters, il ira jusqu'à dire qu'il a songé à écrire en flamand, mais que « *Gezelle était le grand bonhomme. J'ai tout de suite senti que je ne pourrais jamais l'égalier. Au plan de la langue, bien sûr* ». Que Michaux, tout jeune qu'il fut alors, se soit senti écrasé par la stature du curé poète Guido Gezelle, voilà tout de même qui aujourd'hui fait sourire.

Jan Veyns a dû se résoudre à fermer le pensionnat, il y a seize ans. Cela revenait trop cher, et les parents ne pouvaient plus payer. Il l'a transformé en salle des fêtes, et à présent les affaires marchent bien. « *Michaux ne s'est pas beaucoup plu ici, je crois* », dit-il en riant. C'est le moins qu'on puisse dire. Souvenir, dans *Qui je fus*, de réveils horribles (encore !), au son des cloches, et une partie de l'âme reste à errer dans les dortoirs pendant que le corps va, et « *ces enfants se morcelant ainsi chaque nuit se trouvent à la fin du premier trimestre réduits à une portion d'âme tellement petite que bientôt il n'y en aura même plus assez pour faire un imbécile* » : une des premières expériences de la dispersion de soi, du soi en pièces détachées, éparpillé dans le monde, qui tiennent une telle place dans l'écriture de Michaux.

AUTOUR, monotonie des Flandres, « *paysages pour abolir les cris, paysages comme on se tire un drap sur la tête* ». « *Il y avait aussi le froid et le vent du nord, qui est dur et souverain dans ce pays parfaitement plat où il passe comme un rasoir.* » Et comment savoir si la description d'une lutte à mort, dans le *Voyage...*, ne se souvient pas de raclées infligées par les rudes petits paysans : « *Et ce qui arrive toujours arriva : un sabot dur et bête frappant une tête* » ? Jan Veyns me montre des cartes postales de l'époque illustrant les activités de plein air qui faisaient la réputation de l'établissement : gamins à vélo par les routes sableuses, portant la casquette aux initiales VDB (mais l'uniforme se limitait à cela), gamins bêchant leurs « *jardinets individuels* » (la photo évoque plutôt une colonie pénitentiaire), gamins à demi immergés, immobiles, dans l'eau plate et quadrangulaire d'un bassin (on dirait des pièces posées sur un échiquier). Je lui demande, à tout hasard, s'il y a dans la région des gens qui lisent Michaux. Il part d'un bon rire : « *Non, ici, personne ne le connaît.* » Voilà qui, sûrement, lui aurait plu.

Retour à Bruxelles, en 1911. Michaux constate qu'il s'y trouve mieux qu'à Putte : « *Les préférences pour découvrir les siens, épars dans le monde, ses vrais parents, pas tout à fait parents non plus cependant* ». Et là il fait la rencontre intellectuelle d'un des rares qu'il reconnaîtra pour maître, Ruysbroeck dit « *l'Admirable* », un mystique flamand du XIV^e siècle (bien plus tard, dans un poème de *La Nuit remue*, il évoquera « *les copains de génie/que j'ai tant aimés, Ruysbroeck et toi Lautrémont* »). La lecture de Ruysbroeck avait pareillement frappé de stupeur Maurice Maeterlinck, qui régnait sur les lettres belges à l'époque de la jeunesse de Michaux (et fut alors un des écrivains « *appréciés* » par lui). « *Jamais, écrira-t-il à un ami, je n'ai éprouvé une joie ni un étonnement pareils, c'est l'homme de génie absolu* » : et l'auteur de *Serres chaudes* et de *Pelléas et Mélisande* traduira en Français les *Noces spirituelles*, l'un des traités du prieur de Groenendaël. La recherche intérieure de « *l'obscur silence en quoi les amants sont perdus* », du « *tourbillon sans fin de la simplicité* », il n'est pas trop difficile d'entreapercevoir en quoi ces notions qui se rapportent à l'union avec Dieu pouvaient fasciner un jeune homme violemment porté à l'absolu, et qui dira plus tard avoir été « *trop impressionné par les Saints pour prendre les autres hommes et leurs écrits au sérieux* ». Je peux le deviner, mais le penser vraiment et le dire, non, et se payer de mots serait se montrer bien indigne de Michaux. Déjà plus facile à comprendre est son attirance pour ce que Ruysbroeck nomme « *l'état infime* » : il y était de lui-même parvenu, ayant « *pris d'un coup pour toujours* », dit *Le Portrait de A.*, « *l'idée implacable de son insuffisance* ». L'intransigeante religiosité qu'il dit avoir vécue dans ces années-là, Michaux s'en séparera vite. Mais pas, jamais de cette aspiration à l'anéantissement. Et Jean-Pierre Martin a raison je crois de noter à quel point la langue des mystiques, détournée et minée

(notamment sous l'influence de Lautrémont), donne à nombre de ses textes l'apparence sarcastique d'une « *prophétie déchue* » (« *Là je vis les véritables yeux des créatures, tous, d'un coup ; enfin !* » : cela commence comme une Apocalypse. Et puis : « *Tout ça est bon pour la marmite, dit une voix...* »)

Il ne sera donc pas un saint. Mais il lui faut tout de même être « *ailleurs* », loin de tout ce qui pèse et contraint, betteraves, parents, rentiers, « *sottes rues satisfaites* ». Loin des livres, il ne faut pas croire qu'ils vaillent mieux, ceux-là : « *Les livres sont ennuyeux. Pas de libre circulation.* » Très bien, il sera marin. « *Un jour, à vingt ans, lui vint une brusque illumination. Il se rendit compte, enfin, de son anti-vie, et qu'il fallait essayer l'autre bout. Aller trouver la terre à domicile et prendre son départ du modeste. Il partit.* » Il embarque à Boulogne, « *comme matelot, sur un cinq-mâts schooner* ». La fin de la jeunesse de Michaux, je voulais aller la saluer à Boulogne, mais Boulogne n'est plus aujourd'hui un port d'où l'on part pour les sept mers, juste une gare à ferries. Je me rendis donc à Dunkerque, une des rares villes des côtes françaises à avoir gardé quelque poésie maritime, qu'accroche encore son délabrement grandiose. Ce qu'il me fallait, c'était un lieu fait pour les départs, les révoltes. Dunkerque, port des désastres, est de cette trempe-là. Paysage élémentaire, verticales des grues, cheminées, torchères, pylônes, portiques, clochers et beffrois, fumées, horizontales des pipelines, lignes électriques, quais, digues, sous les nuages feuilletés, les rayonnements laiteux, nacrés, fuligineux. Des méduses azurées palpaient dans l'eau sombre des bassins. Je savais (pour la première fois) que j'étais en plein dans le vrai, dans le départ du matelot Michaux.

« *Pour moi, je retourne à l'eau de l'océan. Adieu/j'ai entendu le claquierin des paquebots, j'embarque.* » Toujours dans ses livres, la mer, revenant incessante, menaçante rarement, plutôt ouverte comme un espace sans fourbi blessant. « *La grande fenêtre...* » « *J'avais la mer en moi, la mer éternellement autour de moi.* » Une étendue calme et douce comme le sommeil, peut-être, où l'on pourrait égarer le malheur. « *et puis parfois cette grosse eau se fait si calme et comme agonisante, on se sent profondément heureux.* » Fumées industrielles montant dans le ciel gris, évanescentes, rosées un peu d'abord, puis saumonées, vite perdues, d'autres plus drues et pommelées, d'un blanc de marbre. « *L'air est devenu tout vide, larellou/Mes mains, quelle fumée !* » Un cargo appareillait, coque bleu cobalt, port d'attache Singapour. Glissait lentement sur l'eau laquée, vert bronze. « *Oh ! glissement dans l'eau ! Oh ! l'admirable glissement !* » Les ponts se levaient à son passage, comme dans la Pétrograd d'Eisenstein. Hommes immobiles sur les ailerons et les coursvies, défilant le long de l'écluse, qu'on eût aimé saluer mais on ne le faisait pas, et eux qui s'en allaient avaient peut-être aussi ce désir retenu : cette envie presque toujours réprimée qu'ont les êtres humains de se reconnaître et se saluer (ou bien c'est moi seulement ?). Ce qui devait lui plaire, aussi, au matelot Michaux, c'est la belle lenteur de ces mouvements portuaires : glissement méticuleux des coques, douce rotation des grandes roues dentées. Graves, longs appels de sirène. Aux antipodes de l'agitation. On n'est pas des Mobyette. Des tourbillons de fumée noire jaillissent de la cheminée, les remorqueurs larguent les aussières, l'eau retournée par les hélices gonfle comme du lait qui bout, « *déjà l'océan aux voix confuses s'écarte avec souplesse, déjà l'océan dans sa grande modestie s'écarte avec bonté, refoulant sur lui-même ses longues lèvres bleues...* » De gros patageurs, sur la plage infinie qui se confond avec l'eau qui se perd dans le ciel, regardent le cargo. De leurs deux mains ils tiennent remonté, sur leurs grosses cuisses, leur short : s'aventurant prudemment vers ce qui s'en va. Cravatés de lourds fanons, et les yeux couleur d'asperge cuite, sûrement : mais on ne les voit pas, les yeux, tournés vers ce qui s'éloigne, se dérobe sur la mer, vers la sérénité. Derrière la digue du Braeck, il y a le grondement des usines, les tas de minéral couleur de cendre et de rouille. Devant, le pays silencieux des pâleurs, des sillages. Symbolique naïve d'un Jugement Dernier. « *L'âme adore nager.* »

Olivier Rolin

PROCHAIN ARTICLE : Kawabata

« Un homme complètement tordu »

14 / LE MONDE / VENDREDI 27 AOÛT 1999

Le Monde

21 bis, RUE CLAUDE-BERNARD - 75242 PARIS CEDEX 05
Tél. : 01-42-17-20-00. Télécopieur : 01-42-17-21-21. Téléc : 206 806 F
Tél. relations clientèle abonnés : 01-42-17-32-90
Internet : http : //www.lemonde.fr

ÉDITORIAL

Questions au FMI

DÉBUT août, *Le Monde*, comme aujour d’hui le *New York Times* et le *Wall Street Journal*, a publié plusieurs articles sur les relations entre la Russie et le Fonds monétaire international (FMI). Nous affirmons qu’une partie des fonds – des milliards de dollars – prêts par le FMI à la Russie avait pu être détournée au profit de quelques oligarques russes organiquement liés au Kremlin. Nous critiquons le laxisme du Fonds dans l’affectation à la Russie eltsinienne de sommes énormes prélevées sur la bourse des contribuables occidentaux. Dans ce travail journalistique, difficile compte tenu de l’opacité du système politico-financier russe, nous avons pu commettre des erreurs. Dans nos éditions du 19 août, Michel Camdessus, le directeur général du Fonds, condamnait notre démarche ; il disait son désaccord avec nos conclusions et corrigéait certaines de nos informations.

Depuis, le *New York Times* a révéle qu’une des plus importantes banques des Etats-Unis, la Bank of New York, a pu être utilisée pour blanchir des milliards de dollars du crime organisé russe. Le *Wall Street Journal* et la presse britannique ont repris certaines hypothèses de travail des enquêteurs, notamment que la Bank of New York a pu servir à détourner 200 millions de dollars sur des prêts du FMI à la Russie. Enfin, la justice suisse enquête sur des affaires de corruption, pouvant remonter jusqu’à Boris Elstine, liées aux activités du financier Boris Berezovski dans la Confédération.

On dira que ces affaires sont distinctes les unes et des autres,

qu’il faut se défier des amalgames et éviter, en mêlant tout, du blanchiment de l’argent par la mafia russe à la corruption des élites postsoviétiques, de jeter un opprobre général sur le travail du FMI en Russie. L’argument ne nous paraît pas recevable, précisément parce qu’il s’agit de la Russie de Boris Eltsine où tout est lié, politique, finance et mafia. Les passerelles sont établies entre la « famille » Eltsine, qui tient le Kremlin, et certains oligarques financiers, comme M. Berezovski, et des ponts existent aussi entre ces derniers et d’éminents représentants du crime organisé russe ou ukrainien, comme Semion Mogulovitch.

Et c’est précisément parce que le pouvoir russe est corrompu, constitué de ce triptyque de forces mêlées, que nos questions à l’adresse du FMI étaient et sont légitimes. Nous les réitérons : le « cas » russe ne mérite-t-il pas un traitement particulier, plus soupçonneux que partout ailleurs ? Comment expliquer aux bailleurs de fonds, les contribuables occidentaux, que ce pays auquel il faut prêter, tous les six mois, des sommes astronomiques, est, année après année, exportateur net de capitaux ? Comment expliquer aux mêmes bailleurs que cet Etat russe doit être sans cesse renfloré parce qu’il se refuse à collecter l’impôt auprès d’oligarques liés au pouvoir politique, qui préfèrent placer leurs milliards à l’étranger ?

A ces questions, le conseil d’administration du FMI, où les gouvernements occidentaux ont la part belle et qui est comptable de l’argent des contribuables, n’a pas répondu. D’où nos soupçons, et leur légitimité.

Le Monde est édité par la SA LE MONDE <p>Président du directoire, directeur de la publication : Jean-Marie Colombani Directoire : Jean-Marie Colombani ; Dominique Alduy, directeur général ; Noël-Jean Bergeroux, directeur général adjoint</p> Directeur de la rédaction : Edwy Plenel Directeurs adjoints de la rédaction : Thomas Ferenczi, Pierre Georges, Jean-Yves Lhometau Directeur artistique : Dominique Roynette Secrétaire général de la rédaction : Alain Fourment Rédacteurs en chef : <p>Alain Frachon, Erik Izraelewicz (<i>Editoriaux et analyses</i>); Laurent Grelisamer (<i>Suppléments et cahiers spéciaux</i>); Michel Kajman (<i>Débats</i>); Eric Le Boucher (<i>International</i>); Patrick Jarreau (<i>France</i>); Frank Nouchi (<i>Société</i>); Claire Blandin (<i>Entreprises</i>); Jacques Buob (<i>Aujourd’hui</i>); Josyane Savigneau (<i>Culture</i>); Christian Massol (<i>Secrétariat de rédaction</i>) Rédacteur en chef technique : Eric Azan</p> Médiateur : Robert Solé
Directeur exécutif : Eric Pialoux; directeur délégué : Anne Chaussebourg Conseiller de la direction : Alain Rollat; directeur des relations internationales : Daniel Vernet; partenariats audiovisuels : Bertrand Le Gendre
Conseil de surveillance : Alain Minc, président ; Michel Noblecourt, vice-président
Anciens directeurs : Hubert Beuve-Méry (1944-1969), Jacques Fauvet (1969-1982), André Laurens (1982-1985), André Fontaine (1985-1991), Jacques Lesourne (1991-1994)
<p><i>Le Monde</i> est édité par la SA Le Monde Durée de la société : cinquante ans à compter du 10 décembre 1994. Capital social : 1 003 500 F. Actionnaires : Société civile Les Rédacteurs du Monde, Fonds commun de placement des personnels du Monde, Association Hubert-Beuve-Méry, Société anonyme des lecteurs du Monde, Le Monde Entreprises, Le Monde Investisseurs, Le Monde Presse, Iéna Presse, Le Monde Prévoyance, Claude Bernard Participations.</p>

IL Y A 50 ANS, DANS *Le Monde*

Les maisons préfabriquées de Noisy-le-Sec

QU’ADVIENT-IL de l’expérience de Noisy-le-Sec, dont le ministère de la reconstruction avait jeté les plans dès 1946 et qui devait être à la fois une exposition permanente et un laboratoire d’épreuve de la maison familiale préfabriquée ?

Nous sommes allés visiter ce vaste quartier naguère consacré aux cultures maraîchères et où s’est édiflée une cité sans doute unique au monde : cinquante-six pavillons, cinquante-six modèles de pavillons plutôt, cinquante-six prototypes, présentant chacun sur un même thème – l’habitation d’une famille de Français moyens – une variation originale à la fois sur le plan des matériaux, de la conception, de l’équipement.

On quitte le quartier ravagé de la gare, on suit quelques rues semblables, hélas ! à trop de rues des banlieues parisiennes, faites de cet affreux désordre de terrains vagues,

de palissades croulantes, de plâtres moisis, de maisonnettes étroites cernées de grilles, et l’on arrive tout à coup devant une sorte de maquette grandeur nature d’un village de la campagne anglaise ou bernoise, où les arbres sont verts, les rues nettes, les maisons riantes, et où, oh ! miracle, il n’y a pas de clôtures, où l’on peut voir chez les voisins comme ils voient chez vous ; mais où, à perte de vue, on jouit de l’espace de jardins mi-pelouses mi-potagers, entrecoupés seulement de haies basses de troènes et de petites barrières blanches comme des jouets d’enfant.

On se croit subitement transporté sous un autre climat, presque dans un autre monde, tant l’aspect de l’habitation influe sur l’humeur des hommes.

A. C.

(27 août 1949.)

Le Monde SUR TOUS LES SUPPORTS

Télématique : 3615 code LEMONDE
Documentation sur Minitel : 3617 code LMDOC
ou 08-36-29-04-56

Le Monde sur CD-ROM : 01-44-88-46-60
Index et microfilms du Monde : 01-42-17-29-33

Le Monde sur CompuServe : GO LEMONDE
Adresse Internet : http : //www.lemonde.fr

Films à Paris et en province : 08-36-68-03-78

HORIZONS - ANALYSES ET DÉBATS

Essai sur la concentration et ses divers inconvénients

C’EST EN GÉNÉRAL au moment où la pollution atmosphérique (due en partie au gaz d’échappement des voitures) atteint des pics inquiétants que les constructeurs automobiles annoncent avec fierté des résultats exceptionnels. En quelque sorte, le désagrément des uns s’analyse à l’aune des cris de victoire des autres. Sans qu’on puisse formellement établir un parallèle quantitatif entre le niveau des immatriculations et les teneurs en oxyde d’azote ou en ozone, la concomitance des phénomènes conduit à s’interroger sur une caractéristique majeure des sociétés de cette fin de siècle : la concentration.

C’est la concentration des grands départs et des grands retours, depuis ou vers les métropoles et leurs banlieues, rassemblant toujours plus d’habitants ou d’actifs, qui provoque embouteillages et émission de vapeurs nauséabondes et dangereuses. C’est l’insuffisant étalement des déplacements – parce que le temps de travail et son corollaire, le temps libre et celui des congés, sont gérés de manière trop rigide – qui entraîne la densification des transports sur des créneaux horaires étroits et l’irritante congestion des moyens et des axes de circulation.

La sempiternelle question du « creux du mois d’août », comme celle des « ponts » de mai, que

Résolument à gauche

Suite de la première page

Plus grave encore, la social-démocratie européenne donne parfois le sentiment de vivre dans l’instant et de naviguer à vue. Sans mémoire ni vision du futur, elle tend à rompre avec ses racines historiques et à ignorer les utopies concrètes. Aux oubliettes les luttes héroïques d’antan ou les personnaes phares qui ont marqué son histoire : pas un mot, par exemple, sur le travillisme d’Harold Wilson ou le SPD de Willy Brandt dans le document Blair-Schröder.

Seul paraît compter le présent immédiat ou, au mieux, le prochain horizon électoral qui tient lieu de frontière intellectuelle. Rarement, ces documents sociaux-démocrates se projettent hardiment vers l’avenir dont ils chercheraient à déchiffrer les linéaments : les filles et les garçons d’aujourd’hui ne sauront rien du type de société que la gauche européenne leur prépare pour la décennie à venir. Faute d’une grille de lecture de notre civilisation en bouleversement, nous continuerons à avancer à l’aveugle, à tâtons, sans anticipation et subirons, sans l’avoir voulu, la suzeraineté intellectuelle de l’ordre mercantile mondial.

Trop souvent, certains de nos partis sont devenus des machines électorales coupées de la vie réelle et notamment des aspirations de la jeunesse. Puissent-ils retrouver leur vocation première de laboratoire d’idées, de ruches bourdonnantes d’analyses et de propositions. Le Parti socialiste français s’y emploie depuis 1995 avec Lionel Jospin, puis avec François Hollande.

Avec patience, obstination et rigueur, nous avons le devoir de travailler jour après jour à la réinvention d’un projet de transformation profonde de la société. Ouvrons ici quelques pistes d’un défrichage de longue haleine.

D’abord, finissons-en avec le parler faux. Ainsi de cette schizophrénie typiquement française qui censure de nos programmes le vocable de « privatisation » tandis que, dans la pratique et avec raison, les cessions d’actif se multiplient pour le plus grand bien de notre tissu industriel. Ayons le courage d’appeler un chat un chat. C’est une exigence de probité et de clarté. Réjouissons-nous plutôt de la libération des forces de création économique engendrée par l’impulsion modernisatrice de nos gouvernements.

Ensuite et surtout, recentrons-nous plus que jamais sur la reconquête de l’identité de la gauche diluée dans l’inévitable pragmatisme de l’action quotidienne. L’heureuse formule de Lionel Jospin – « *Oui à une économie du marché, non à une société du marché* », reprise par le texte Blair-Schröder – peut offrir l’ossature de cette

tous les gouvernements, chefs d’entreprise et sociologues tentent régulièrement d’affronter, est une fois encore posée sans qu’aucun début de réponse concrète n’apparaisse. Et c’est parce que ces concentrations de voyageurs et de clients représentent pour certains salariés en conflit avec leur patron une occasion rêvée, à un moment stratégique, pour faire basculer un rapport de forces, que des grèves comme celle d’AOM sont déclenchées.

Concentration des hommes, des activités, des richesses, des territoires et de ce que les aménageurs appellent maintenant les bassins de vie… Les règles de l’économie capitaliste nous ont appris que l’approche accumulative des moyens financiers, techniques et humains de production était une source d’économie d’échelle, comme disent les experts, la masse critique une fois atteinte permettant de réduire les frais généraux et les coûts de fabrication et de valoriser au mieux les profits. Intensification, productivisme et regroupement allant parfois jusqu’au gigantisme – les pétroliers géants de 300 000 tonnes et plus ! – sont des mots différents pour exprimer la même réalité et le même but : la recherche de la profitabilité maximum.

Mais l’économie moderne nous apprend aussi que les coûts indi-

réflexion. Une société qui tournerait le dos aux valeurs de marché sans en entraver le fonctionnement devrait faire retour à l’idéal parfois oublié de la gauche de toujours : boussuler l’ordre injuste des choses par le recul des inégalités, mettre le pays en mouvement.

Sur le front des inégalités, le gouvernement français a ouvert la voie d’un réel changement : loi sur l’exclusion, couverture maladie universelle, réforme des cotisations sociales. Mais telle une crue indomptable, le flot des inégalités continue à enfler, à grossir et à infiltrer, à miner le terreau social. Le fossé se creuse entre, d’un côté, une classe privilégiée de plus en plus riche et, de l’autre, les exclus, les exploités, les humiliés. Fléau insupportable au riche pays de France !

Au Parti socialiste français de se porter à l’avant-garde d’un changement radical de cap là où les injustices sont les plus criantes : le chômage de longue durée, la formation, la fiscalité. Et en urgence, ce chantier dans l’impasse : la politique des banlieues au bord de l’explosion.

Tout est ici à revoir : l’organisation, les conceptions, les finances. Le ministère de la ville, à présent dirigé par un homme de talent et de courage, est à ériger au plus vite en ministère de premier

Pour les socialistes, il y a toujours une place en politique pour la « liberté libre » et la fulgurance des élans du cœur

rang doté de pleins pouvoirs interministériels et d’un commandement direct sur l’urbanisme, le logement (dont la politique est à refonder sur des bases nouvelles), les discriminations éducatives, sociales et humaines.

A situation exceptionnelle, moyens exceptionnels : triplement de la dotation de solidarité urbaine, affectation d’une fraction des milliards donnés au patronat pour de prétendues créations d’emplois. C’est à ce prix et par une croisade de chaque instant que sera vaincue la malédiction des ghettos.

Tout aussi grave que la persistance des inégalités sociales est l’abandon par une partie de la gauche européenne de l’autre dimension de son combat : la mise en mouvement de la société, de ses imaginations, de ses intelligences, de ses élans de générosité et de ses énergies inventives.

« *L’économicisme* » paraît avoir tout dévoré. Comme si cette gauche « sérieuse » ne s’assignait plus qu’une ambition première : figurer en bonne place au tableau d’honneur des bons gestionnaires.

Vive alors le marxisme d’antan qui, lui au moins, savait distinguer entre les infrastructures – le sous-bassement économique – et les superstructures – les croyances, les mentalités, les mythes et les rêves ! Oublierait-elle, cette gauche en quête de respectabilité, que notre

rects ou les « déséconomies » externes engendrées par le mouvement centrifuge, qui concernent l’ensemble de la société et échappent à la stricte comptabilité d’entreprise, sont souvent très lourds : usines qui tourment au ralenti, désorganisant la production, dossiers administratifs « en rade », reports d’échéances, transferts massifs de population sur certains sites mal préparés à accueillir des hordes de touristes, dégradation des paysages, pollutions de toute sorte, comme celles, agricoles, imputables à une agriculture qui épuise les sols, accidents de la route… Ici, le trop-plein pendant trop longtemps ; là, le vide économique, démographique ou territorial qui tourne parfois à l’hivernage forcé dix mois de l’année ou à la désertification irréversible.

GESTION BIEN TEMPÉRÉE

La concentration dans le temps et l’espace provoque ainsi des grincements et des ruptures. On débat souvent de la « *fracture sociale* », de la société à deux vitesses, des ghettos de population d’origine étrangère qui contrarient l’intégration, comme on a pu opposer dans les années 70 les pays développés accaparant les richesses et le savoir et la masse du tiers-monde se débattant dans les affres de la spirale de la dette et du

sous-développement. Là où l’équibre est rompu, là où le mélange n’est plus possible, là où la proportion raisonnable est dépassée, les inconvénients collectifs dépassent les avantages immédiats escomptés.

Il serait absurde de prôner une politique systématique d’émiettement des activités sur le territoire, d’idéaliiser des campagnes vertueuses face à des villes tueuses, de nier le phénomène naturel de regroupement ethnique entre communautés, de décider réglementairement que tous les Français ne doivent pas partir en vacances à la même période.

Pourtant, la plupart des expériences fondées sur l’alternance, l’écêtement des pointes, le redéploiement, la décentralisation, la subsidiarité, les usines à la campagne, le « non » aux tours et barres HLM, les loisirs de contre-saison ont, en général, été couronnées de succès et bien accueillies par l’opinion. L’amélioration considérable des transports depuis vingt ans permet maintenant une bonne « irrigation » de la France et une beaucoup plus grande fluidité des déplacements en Europe et dans le monde. La gestion bien tempérée du temps, des affaires et de l’espace mérite d’être réinventée.

François Grosrichard

mal sanctionnés. La réforme de la procédure pénale ne mettra pas un terme aux abus de la détention provisoire ni aux atteintes à la dignité des personnes, encore moins à cette situation scandaleuse, unique en Europe : le justiciable à l’audience, seul, face à trois accusateurs, le parquet, le président du tribunal, la partie civile.

L’administré ne doit plus rester démuné face à l’Etat. Plus que jamais se fait jour la nécessité de créer la fonction de supermédiauteur, un *ombudsman* à la française, instance de dernier recours qui offrirait aux victimes des abus de droit une chance de réparation et de sanction contre les fonctionnaires fautifs.

Les droits des citoyens sont eux aussi trop chichement mesurés. Accélérons la mise en application de nos projets sur la rénovation de la démocratie. Finissons-en immédiatement avec l’anomalie des longs mandats et ramenons à cinq ans, dès l’automne prochain, la durée des fonctions des conseils municipaux et des conseils généraux. Plus largement, transformons nos concitoyens en coauteurs de leur destin et sollicitons leurs sentiments à travers des débats nationaux sur les sujets de société les plus brûlants ; les drogues, l’euthanasie, la bioéthique. Ces problèmes contemporains ont besoin d’une parole nouvelle, elle ne peut venir que du cœur même de la société.

L’écoute des aspirations parfois contradictoires du peuple n’interdit pas aux dirigeants des partis d’indiquer avec hardiesse leurs convictions plutôt que de se conformer à la *doxa* des anciens Grecs : l’opinion moyenne sans saveur ni couleur. Il leur appartient par la pédagogie et la maieutique collective de contribuer aux progrès de la conscience civique. Ainsi que le confirme une récente enquête d’opinion, le courage intellectuel finit par porter ses fruits. Aujourd’hui, une majorité de Français approuve la suppression de la peine de mort ou la lutte contre la xénophobie ou encore la décision du gouvernement Jospin sur le PACS. Crions-le haut et fort : pour les socialistes, il y a toujours une place en politique pour la « *liberté libre* » et la fulgurance des élans du cœur.

On aimerait enfin que les partis de la gauche européenne fassent retentir plus fortement leur voix chaque fois que la démocratie est bafouée dans le monde. On comprendrait mal qu’ils aient conduit avec succès une guerre du droit au Kosovo et qu’ils demeurent silencieux sur le sort infligé aux Kurdes, aux Tibétains ou à de nombreux peuples africains. Ici encore, foin des prudences et des complaisances.

Aux socialistes européens de maintenir vivante la flamme de l’espérance, de retrouver « *l’état d’esprit du soleil levant* » cher à René Char et de construire une philosophie de l’avenir. Résolument moderne. Résolument de gauche.

Jack Lang

DISPARITIONS

Yann Goulet

Un autonomiste breton, ancien collaborateur, exilé en Irlande

YANN GOULET, figure de l'autonomisme breton, surtout pendant les années d'Occupation, est mort, près de Dublin, dimanche 22 août, à l'âge de quatre-vingt-cinq ans. Il avait été condamné à mort par contumace en 1947 par la justice française.

Né le 20 août 1914 à Saint-Nazaire (Loire-Atlantique), Yann Goulet avait fait l'École nationale des beaux-arts à Paris d'où il était sorti avec le premier prix de sculpture et le deuxième prix de peinture. Partisan résolu d'un renouveau de l'art celtique, il fait partie d'un groupe d'artistes - le jeu du biniou - envoyé aux Jeux olympiques de Berlin, en 1936, pour y représenter la Bretagne parmi d'autres provinces françaises. Mobilisé en 1939, fait prisonnier, il est rapatrié en France, fin 1940, en sa qualité revendiquée d'autonomiste. Dès janvier 1941, il s'engage dans le séparatisme intransi-

geant comme Raymond Delaporte, Célestin Lainé ou Olivier Mordrel qui s'illustreront dans la collaboration.

Yann Goulet est alors aux commandes de Bagadou Stourm (les groupes de combats) du Parti national breton (PNB) et rêve d'en faire une milice armée. Si les nazis encouragent les séparatismes, ils se méfient de la propension de leurs auteurs à se lancer dans une militarisation de ces mouvements. Pour autant, Yann Goulet sera l'un des dessinateurs des insignes, des uniformes - chemises noires et bottes de cuir - et du drapeau blanc à croix noire centrée d'un triskell de ces formations. Les SS breton, comme ils seront appelés, ne rassembleront jamais plus de 300 à 400 éléments qui iront jusqu'à affronter la police vichyssoise en 1943.

Précédant la défaite, Yann Goulet part se réfugier au pays de Galles, puis s'exile en Irlande,

pays dont il prendra la nationalité. Pour avoir cru, comme d'autres nationalistes bretons, que l'Allemagne nazie les « délivrerait » de la France, il est condamné à mort par contumace, en 1947, par la cour de justice de Rennes pour collaboration.

AUTORITÉ CONTESTÉE

Une seconde vie commence alors pour lui qui ne reniera jamais ses engagements. Renouant avec sa formation aux beaux-arts, il devient un sculpteur renommé dans son pays d'adoption. Jusqu'en 1989, il réalise de nombreuses œuvres, notamment des statues évoquant la lutte des Irlandais contre les Anglais. Il est l'auteur, dans le centre de Dublin, d'un monument à la gloire de ces combattants, le Custom House Memorial. Il sculpte aussi le buste d'une figure de l'autonomisme irlandais, Charles Parnell,

exposé à la Chambre des Communes, à Westminster.

A la fin des années 60 et au début des années 70, Yann Goulet avait donné quelques soucis au gouvernement irlandais en se présentant comme le porte-parole, sinon l'animateur, du Front de libération de la Bretagne (FLB) qui commettait des attentats en France contre des bâtiments administratifs. Dans une lettre de revendication envoyée au général de Gaulle, il se présentait comme le « *secrétaire général en exil du Comité pour la Bretagne libre* ». Il est probable qu'il s'accordait alors une importance politique qu'il n'avait plus et son autorité était contestée jusque dans les rangs des autonomistes bretons qui le surnommaient « Tonton Yann » pour les plus affectueux, et « Général Micro » pour les plus ironiques.

Olivier Biffaud

■ ANNICK GOUTAL, créatrice de parfums, est morte à l'âge de cinquante-quatre ans, vendredi 20 août à Paris. Musicienne de formation, Annick Goutal s'était découvert un talent de nez à la fin des années 70, alors qu'elle travaillait dans une société artisanale de produits de beauté. Elle ouvre une boutique, en 1981, à Paris, pour présenter son premier parfum, Folavril. Signés d'un bouchon en forme de papillon, ses flacons emballés dans des aumônières de gaze s'inspirent de l'ambiance gourmande de la confiserie de son père. Pleines de poésie, ses fragrances délicates puisent dans les odeurs de sa vie, de Sables, imaginé sur les grèves de l'île de Ré, à l'Eau du ciel, aux accents bucoliques. En 1985, la créatrice s'associe à la famille Taittinger, au sein du Groupe du Louvre. A la suite de désaccords, Annick Goutal revend ses parts en 1988 et quitte la société, pour finalement revenir, en 1992, en tant que directrice artistique. Malgré une distribution assez confidentielle en France, ses dix-sept parfums rencontrent d'étonnants succès aux Etats-Unis, où la marque est dans le trio de tête du circuit sélectif. L'Eau d'Hadrien reste son grand classique, rejoint depuis peu par Petite Chérie, composé pour sa fille en 1998. Annick Goutal venait d'achever une nouvelle création, qui doit sortir en septembre.

■ GEORGES BOULOGNE, ancien sélectionneur de l'équipe de France de football, est mort lundi 23 août, à l'âge de quatre-vingt-un ans. Né en 1917 à Haillicourt (Pas-de-Calais), cet ancien instituteur et joueur amateur à Amboise, Saint-Dizier, Gand et Vitry, était entré à la Fédération française de football (FFF) en 1958, en qualité d'instructeur national. Il avait ensuite eu la charge, pendant onze ans, des équipes de France juniors. En mars 1969, Georges Boulogne avait été nommé sélectionneur, en remplacement de Louis Dugauguez, démissionnaire. Sa prise de fonctions s'était soldée par un revers à Wembley contre l'Angleterre (0-5). Il restera en poste jusqu'en mai 1973, avant de quitter ses fonctions au lendemain d'une défaite à Moscou (0-2) contre l'URSS, qui privait la France de la Coupe du monde 1974. Il fut alors remplacé par le Roumain Stefan Kovacs. Resté à la FFF, Georges Boulogne créa la direction technique nationale, qu'il dirigea jusqu'au début des années 80. A ce poste, il participa largement au développement des structures de formation des jeunes. Il fut notamment un des instigateurs de l'Institut national du football. Georges Boulogne était encore secrétaire de l'Union nationale des éducateurs et des cadres techniques du football français (Unecatf).

AU CARNET DU « MONDE »

Anniversaires de naissance

- Bon anniversaire,

Hobby.

Avance en eau profonde.

De la part de
Doudie, Luce, Tomtom et Albinou.

Mariages

Le docteur J.-P. FARINOLÉ, ancien champion de France de ping-pong, et son épouse,
ont la joie de faire part du mariage de leur fille,

Karine avec **Nicolas DÛCHATEL**.

- Ils ont dit oui, oui pour la vie, le 28 août 1999.

Marjorie et **Pierre-Alain HUART**.
49, rue des Saules, 75018 Paris.

Décès

- Olga Rosen Bakchine, Simonne et Daniel Dumont, Michèle et Paul Wagner, ses enfants, William et Anna-Lisa, Olivia et Yves, Ariel, Juliette et Serge, Aude, Julien, ses petits-enfants, Charlotte, Alexandre, Sarah, Samuel, Alice, Joséphine, ses arrière-petits-enfants, ont la douleur de faire part du décès de

M^{me} Rébeka BAKCHINE, née BECHAR,
survenu le 24 août 1999, dans sa quatre-vingt-quinzième année.

Les obsèques auront lieu le vendredi 27 août, à 11 heures, au cimetière de Fontenay-sous-Bois, 114, boulevard Gallieni (Val-de-Marne).

Ni fleurs ni couronnes.

SOUTENANCES DE THÈSE

83F TTC - 12,65 € la ligne
Tarif Etudiants 99

Nos abonnés et nos actionnaires, bénéficiant d'une réduction sur les insertions du « Carnet du Monde », sont priés de bien vouloir nous communiquer leur numéro de référence.

RUBRIQUE IMMOBILIÈRE

Parution lundi daté mardi
TARIF ABONNÉS :
FORFAIT 5 LIGNES
(26 caractères ou espaces par ligne)
2 Parutions : 430 F TTC / 65,55 €
4 Parutions : 600 F TTC / 91,46 €
100 F TTC / 15,24 € la ligne suppl.
- Bouclage vendredi 12 h. -
☎ 01.42.17.39.80
Fax : 01.42.17.21.36

- Marie-Rose Coullaud, son épouse, Yvette Auriac, sa fille, Franck Auriac, Les familles Coullaud, Auriac, Bressand, ont la douleur de faire part du décès de

Gabriel COULLAUD, ancien maire de Portes-lès-Valence, ancien conseiller général de la Drôme, 26 août 1911-23 août 1999.

Les obsèques ont eu lieu à Cavalaire dans l'intimité familiale.

Yvette Auriac, 12, rue Ferdinand-Fabre, 34090 Montpellier.

- Le conseil d'administration, Et toute l'équipe du cabinet SDRH ont la tristesse d'annoncer le décès de

Pascale DELQUEUX, consultante associée,

survenu le 20 août 1999.

- Marie-José Peccatier, Marie-Claire Vart, dite Marion Loran, Thierry Laurent, ses enfants, Ainsi que tous ses petits-enfants et arrière-petits-enfants, ont la grande tristesse de faire part du décès de

M^{me} Renée LAURENT, née DESCARPENTRIES,

survenu le 22 août 1999, dans sa quatre-vingt-dix-huitième année.

La cérémonie des obsèques a eu lieu le 25 août, dans l'intimité familiale en l'église Notre-Dame de Boulogne (Hauts-de-Seine).

Cet avis tient lieu de faire-part.
20, avenue Robert-Schumann, 92000 Boulogne.

- M^{me} Diane Boucher-Ledeht, Annick et Yann Ledebt, Loïc Trabut, Et toute la famille, font part du décès de

Philippe LEDEBT.

La cérémonie religieuse aura lieu le vendredi 27 août 1999, à 15 heures, en l'église de Biviers (Isère).

Condoléances sur registre.

Cet avis tient lieu de faire-part et de remerciements.

576, chemin des Arriots, 38330 Biviers.

- Denise Varenne, son épouse, Olivier et Béatrice Varenne, François Varenne, ses enfants, Nicolas, Sophie et Matthieu Varenne, ses petits-enfants, ont la douleur de faire part du décès de

Max VARENNE,

survenu le 24 août 1999.

Les obsèques auront lieu le vendredi 27 août, à 15 heures, au cimetière intercommunal de Chevilly-Larue.

Cet avis tient lieu de faire-part.

15, rue du Rouergue, 94550 Chevilly-Larue.

Anniversaires de décès

- Le jeudi 27 août 1998,

François BRETEAU

quittait le monde.

Que ceux qui l'ont connu et aimé se souviennent de lui.

Denise FAURE.

Messe à Conflans-Sainte-Honorine, ce 29 août 1999, à 10 h 30.

En souvenir de mon épouse, d'une merveilleuse maman et de la meilleure des mamies.

- Le 27 août 1988, Dieu rappelait à Lui

M^{me} Adrien GOUTEYRON, née Rosie JULIEN.

Une messe sera célébrée pour elle en l'église de Rosières (Haute-Loire), ce 27 août 1999.

- Le 23 août 1997,

Jean POPEREN,

l'homme qui ne lâchait pas, a quitté les siens.

En ce jour d'anniversaire, que tous ses amis et ceux qui l'ont apprécié se souviennent et aient une pensée pour lui.

Stages

ATELIERS D'ECRITURE
Elisabeth Bing
Week-ends de sensibilisation
Programme 1999-2000
sur simple appel :
01-40-51-79-10
www.club-internet.fr/perso/atecbing

Associations communiquez vos Assemblées générales tous les jours dans le Carnet Tarif à la ligne 120 F TTC / 18,29 € ☎ 01.42.17.39.80 Fax : 01.42.17.21.36

RUBRIQUE IMMOBILIÈRE Parution lundi daté mardi
TARIF ABONNÉS :
FORFAIT 5 LIGNES
(26 caractères ou espaces par ligne)
2 Parutions : 430 F TTC / 65,55 €
4 Parutions : 600 F TTC / 91,46 €
100 F TTC / 15,24 € la ligne suppl.
- Bouclage vendredi 12 h. -
☎ 01.42.17.39.80
Fax : 01.42.17.21.36

Le Monde DOSSIERS DOCUMENTS Au sommaire du numéro de septembre

1939-1945 : Le feu et la cendre
La folie d'un homme, la décivilisation d'un peuple, la destruction des juifs d'Europe, la collaboration de l'Etat français...
Ce mois-ci, un seul dossier consacré à la deuxième guerre mondiale.

Plus : **LES CLÉS DE L'INFO**
4 pages pour décoder l'actualité

Chez votre marchand de journaux 12 F - 1,83 €

CARNET DU MONDE - TARIFS 99 - TARIF à la ligne
DÉCÈS, REMERCIEMENTS, AVIS DE MESSE, ANNIVERSAIRES DE DÉCÈS 136 TTC - 20,73 €
TARIF ABONNÉS 118 F TTC - 17,98 €
NAISSANCES, ANNIVERSAIRES, MARIAGES, FIANÇAILLES 520 F TTC - 79,27 €
FORFAIT 10 LIGNES
Toute ligne suppl. : 62 F TTC - 9,45 €
THÈSES - ÉTUDIANTS : 83 F TTC - 12,65 €
COLLOQUES - CONFÉRENCES : Nous consulter
☎ 01.42.17.39.80 + 01.42.17.29.96
Fax : 01.42.17.21.36
Les lignes en capitales grasses sont facturées sur la base de deux lignes. Les lignes en blanc sont obligatoires et facturées.

www.nouvelobs.com
le nouvel Observateur
DURAS MON AMOUR
Le dernier homme de sa vie témoigne

ENTREPRISES

LE MONDE / VENDREDI 27 AOÛT 1999

ÉNERGIE Très morcelé, avec ses 900 producteurs, le secteur de l'électricité en Allemagne subit une transformation profonde sous l'effet d'une libéralisation poussée. ● LA

CONCURRENCE instaurée en avril 1998 avait, jusqu'à présent, bénéficié aux seules entreprises. Certaines d'entre elles ont pu, en renégociant leurs contrats, réduire leurs factures

de 30 %. ● **LES GRANDS OPÉRATEURS** lancent maintenant une vaste offensive commerciale auprès des particuliers, avec des baisses de tarifs allant jusqu'à 20 %. ● **POUR S'ADAP-**

TER à cette nouvelle donne, les producteurs modifient leurs stratégies. Le numéro un, RWE, limite sa diversification dans les télécommunications pour se concentrer sur son métier

d'origine. ● **UNE CONCENTRATION** industrielle se profile, alors que des concurrents étrangers, parmi lesquels les français EDF, cherchent à s'implanter sur le marché allemand.

La guerre des prix de l'électricité profite au consommateur allemand

Depuis seize mois, l'Allemagne a instauré une libéralisation plus poussée que d'autres pays européens, dont la France. Après avoir démarché les entreprises, les grands producteurs lancent une offensive commerciale tarifaire auprès des particuliers

FRANCFORT

de notre correspondant

C'est la dernière mode sur le marché allemand de l'électricité. Les uns après les autres, les grands producteurs lancent des offensives de charme auprès des particuliers, leur promettant de spectaculaires baisses de tarif. Après seize mois de libéralisation, la concurrence pourrait enfin commencer à profiter aux petits consommateurs : les anciens monopoles régionaux, qui se partageaient le marché, se sont décidés à briser un tabou : ils sortent de leurs chasses gardées pour aller chercher les clients dans l'ensemble du pays.

Le numéro un du secteur, RWE Energie, a franchi le pas le premier. Depuis le 1^{er} août, il propose au client qui osera rompre le contrat avec son fournisseur habituel de réduire « d'environ 20 % » ses factures. Le quatrième groupe allemand, Energie Bade Wurtemberg (EnBW), dans le Sud-Ouest, a aussitôt répliqué, mais ne commercialisera son courant hors de sa région d'origine qu'à partir du 1^{er} novembre, via sa filiale Yello Strom : les clients peuvent déjà s'informer via un numéro vert sur les abonnements proposés. Le numéro trois, Bayernwerk, a, à son tour, dévoilé les détails de ses nouveaux tarifs.

« Nous nous attendons à de vives réactions, car certains ont répliqué pour la forme, sans donner de précisions sur leurs offres », indique Erik

Les principaux opérateurs allemands		
VENTES DE COURANT ELECTRIQUE EN 1998		
		en milliards de kWh
1	RWE (Essen)	138
2	VEBA (Hanovre)	106
3	VIAG (Munich)	73
4	EnBW (Karlsruhe)	51
5	VEAG (Berlin)	47
6	VEW (Dortmund)	35
7	HEW (Hambourg)	17
8	NWS (Stuttgart)	14
9	BEWAG (Berlin)	13

Source : VDEW

Walner, de RWE Energie, qui se réjouit d'avoir joué les précurseurs : en plein creux estival, dès la première semaine de vente, 100 000 personnes auraient manifesté leur intérêt pour les tarifs affichés. Le groupe d'Essen espère doubler le nombre de ses abonnés, pour atteindre à terme 4,6 millions de clients, sur un marché estimé à 43 millions de contrats.

« Dans deux ans au plus tard, ce type de démarchage sera tout à fait normal », dit-on chez EnBW, où un chiffre d'affaires de 1,3 milliard de deutschemarks (660 millions d'euros) est attendu à terme. « La ba-

taille risque d'être rude, car les producteurs réalisent plus de la moitié de leurs chiffres d'affaires avec les particuliers, et chacun va vouloir au moins conforter ses positions », prévoit Uwe Kirche, porte-parole de l'Association des producteurs allemands d'électricité.

L'effervescence actuelle marque une nouvelle étape de la libéralisation du marché de l'électricité. Au contraire de la France, où il n'est pas question pour les particuliers de pouvoir faire des infidélités au monopole d'EDF, l'Allemagne s'est jetée à fond dans le grand bain de la concurrence depuis la fin avril

1998. Elle a choisi d'anticiper et d'appliquer sans restriction notable la directive européenne, entrée en vigueur en février, afin de libéraliser le secteur. Mais, jusqu'à présent, « les particuliers n'étaient pas concernés par le mouvement », rappelle le patron d'une toute jeune société d'achat de courant en gros.

Ce sont d'abord les industriels qui ont pu bénéficier de la concurrence. Pour conserver ou pour gagner ces gros clients, sur un marché en très légère progression, les opérateurs ont dû concéder des baisses de tarifs proches de 30 % sur certains contrats. Rares sont aujourd'hui les grands noms de l'industrie allemande à ne pas avoir renégocié leur approvisionnement.

PRATIQUES « SAUVAGES »

« La concurrence s'impose beaucoup plus vite et plus durement que certains ne le craignaient ou ne l'espéraient », conviennent tous les experts. En à peine plus d'un an, les différents opérateurs ont vu leurs chiffres d'affaires et leurs bénéfices reculer du fait de la baisse des prix : Viag, par exemple, a enregistré une baisse de 29 % de ses ventes pour le seul premier semestre ! Les grandes campagnes à destination des particuliers devraient aussi coûter cher.

Une autre inconnue réside dans les conditions d'accès aux lignes électriques, qui vont permettre de

livrer du courant aux quatre coins du pays. Les différents acteurs ont tendance à protéger leur territoire en fixant pour leurs équipements des tarifs de passage (*Durchleitung*) qui renchérisse le prix du kilowattheure. Certains ont même refusé, comme dans la région berlinoise aux dépens de l'américain Enron, de louer leurs réseaux à des nouveaux venus, une attitude qui a incité l'Office allemand des cartels à intervenir.

Ces pratiques « sauvages » pourraient néanmoins se normaliser petit à petit, les producteurs devant se mettre d'accord dès la fin du mois de septembre pour assurer davantage de souplesse et de transparence au réseau. Par ailleurs, une Bourse du courant devrait être opérationnelle au milieu de l'an 2000 à Francfort. Elle permettra aux producteurs et revendeurs de se procurer de l'énergie à moindre coût.

La pression de la concurrence va bouleverser le paysage très morcelé de l'électricité allemande, où plus de 900 producteurs-distributeurs, privés et publics, cohabitent. Tous les acteurs sont en train de s'adapter à la nouvelle donne, et cherchent à réduire leurs coûts. Les géants du secteur, à l'instar de RWE, ont revu leur stratégie (*lire ci-contre*). Les producteurs étrangers s'intéressent de près au principal marché européen, mais aucune implantation d'envergure n'est en-

core survenue. Le français EDF, candidat au rachat d'au moins 25 % d'EnBW, pourrait tirer son épingle du jeu. La décision de son actionnaire, le Land du Bade Wurtemberg, qui vend ses propres parts, devrait être prise avant la fin de l'année.

Les professionnels s'attendent à une vague de concentration sans précédent. Actuellement, différents

Les Français

ne choisiront pas leur fournisseur

Entrée en vigueur le 19 février, la directive européenne sur l'électricité prévoit une mise en concurrence progressive, l'objectif étant que chaque pays ouvre au minimum 33 % de son marché en 2003. D'entrée de jeu, la Grande-Bretagne, l'Allemagne, la Suède et la Finlande ont décidé de libéraliser intégralement leur marché. La France, en revanche, a préféré une ouverture progressive, dans un cadre réglementé, respectant les étapes décidées par les quinze pays de l'Union. Cette ouverture ne vise, au départ, que les grands clients industriels, qui représentent à eux seuls près du quart de la fourniture de courant d'EDF. Dans le futur, elle ne concernera en aucun cas les particuliers. La France n'a toujours pas mis sa législation en conformité avec la nouvelle donne européenne, la loi intégrant cette évolution n'étant toujours pas adoptée. Votée en première lecture à l'Assemblée en février, elle devrait être étudiée par les sénateurs à l'automne.

indices laissent imaginer un rapprochement entre Veba et Viag, respectivement deuxième et troisième producteurs du pays. Les pourparlers semblent être bien avancés. La fusion de leurs deux filiales électriques (PreussenElektra et Bayernwerk) constituerait le premier opérateur national. « De telles hypothèses étaient inimaginables voici encore quelques mois, reconnaît un analyste financier. Il est clair dorénavant que tout le monde discute avec tout le monde et que le développement des uns passera par des fusions. » A l'avenir, quelques dizaines de producteurs significatifs pourraient subsister, dont seulement deux ou trois susceptibles de peser au niveau européen.

P. Ri.

Philippe Ricard

Pour conserver sa première place, RWE abandonne les télécoms

FRANCFORT

de notre correspondant

Au début des années 90, à l'instar de ses principaux concurrents allemands du monde de l'énergie, RWE avait entrepris une diversification coûteuse. Le groupe d'Essen avait cru voir dans les télécommunications le grand marché du futur, celui, du moins, qui allait tirer sa croissance. A la veille de la libéralisation européenne du téléphone, en janvier 1998, le groupe dirigé par Dietmar Kuhnt ambitionnait de devenir l'incorruptible concurrent de l'opérateur historique, Deutsche Telekom. Sur ce marché dynamique, des milliards de deutschemarks ont donc été investis, et beaucoup d'argent perdu.

Depuis l'ouverture du marché de l'électricité, la stratégie de diversification de ce géant centenaire, né au cœur du bassin industriel de la Ruhr, a été promptement révisée : la concurrence dans le domaine électrique semble encore plus âpre que dans les télécommunications, car la

demande de courant augmente faiblement chaque année, alors que les volumes de télécommunications explosent.

RUMEUR DE CESSION

RWE a donc engagé une vaste réorganisation : le réseau fixe de téléphonie, Otelo, exploité en commun avec Veba, le deuxième électricien du pays confronté à des choix similaires, a été vendu au printemps à Mannesmann. La rumeur veut que RWE prépare la cession d'une autre filiale commune aux deux groupes dans les téléphones mobiles, E-plus, le troisième réseau national. Au bout du compte, RWE ne figure pas parmi les concurrents les plus menaçants de Deutsche Telekom, qui a pourtant dû concéder de larges parts de marché depuis un an.

Désormais, le groupe préfère se concentrer sur l'électricité, son métier d'origine, qui représentait un petit tiers de son chiffre d'affaires lors de l'exercice 1997-1998

(72,7 milliards de deutschemarks, 37,2 milliards d'euros, 244 milliards de francs). Son voisin de Düsseldorf, Veba, opère le même retour sur deux de ses pôles traditionnels, l'énergie et la chimie. RWE, confronté à ses homologues nationaux, mais aussi à l'arrivée de prétendants étrangers, entend défendre sa pre-

mière place sur un marché domestique en pleine mutation. Il veut aussi profiter de la libéralisation en cours en Europe pour aller voir au-delà de ses frontières, et regrette que certains pays, comme la France, ne jouent pas le jeu de la libéralisation tel qu'il s'amorce en Allemagne. Son nouvel objectif : détenir entre

10 % et 15 % du marché européen d'ici à 2010.

Pour accélérer son développement, RWE prévoit de consacrer plus de 5 milliards de deutschemarks par an (2,6 milliards d'euros) à la croissance externe dans les prochaines années. De même qu'EDF, il souhaite prendre une participation dans le quatrième électricien du pays en cours de privatisation partielle, EnBW (Bade-Wurtemberg), mais « pas à n'importe quel prix », précise un porte-parole du groupe.

Confronté à la décision du gouvernement allemand de fermer toutes les centrales nucléaires du pays, RWE entend se renforcer dans différentes énergies et les services aux particuliers. Présent dans les produits pétroliers, il extrait de la lignite, commercialise du charbon et du gaz. Afin de multiplier les sources d'approvisionnement à moindre coût, une société de négoce d'électricité a même été créée en mai à Londres.

Comparer les tarifs sur Internet

Si les groupes électriques allemands se préparent à la concurrence sur le marché des particuliers, il existe un outil pratique pour comparer leurs tarifs. Le site Internet « stromtarife.de » propose de calculer la facture de ses visiteurs. Ouvert début août, il aurait déjà connu un grand succès, selon ses promoteurs, une association privée de recherche sur les énergies renouvelables installée à Muenster. Les écarts de prix du courant sont d'ailleurs significatifs.

Une famille de quatre personnes, avec une consommation annuelle de 4 000 kWh, paiera, selon « stromtarife.de », 1 426 deutschemarks à la compagnie Bewag (soit 729 euros, 4 781 francs) si elle est installée dans la capitale allemande. La même consommation lui coûtera près de 470 francs de moins dans le Bade-Wurtemberg, avec EnBW (pour une facture annuelle de 1 286 deutschemarks, 657,5 euros, 4 313 francs), et 840 francs de moins dans une région où RWE Energie contrôle le marché (avec un budget annuel de 1 174 deutschemarks, 600 euros, 3 936 francs).

Conflit social à Marseille dans le ramassage des ordures

MARSEILLE

de notre correspondant régional

Les 48 salariés de l'entreprise Bronzo ont interrompu le ramassage des ordures depuis le 18 août dans les 13^e et 14^e arrondissements de Marseille : ils exigent que toutes les tournées soient organisées avec « un chauffeur et deux rippers », (c'est-à-dire deux chargeurs derrière la benne), comme cela est prévu par le cahier des charges que la mairie avait établi avant les appels d'offres qui ont abouti à la nouvelle répartition des marchés en juin. L'entreprise Bronzo, basée à La Ciotat, appartient depuis cette année à la Société des eaux de Marseille (SEM), elle-même filiale à 50-50 de la Lyonnaise-Suez et de Vivendi.

Après quelques ajustements durant l'été, le conflit a éclaté à propos du nombre de bennes nécessaires dans le secteur, la direction acceptant d'en ajouter une. Mais les salariés sont revenus au mot d'ordre de trois personnes par benne, ce qui signifie recruter cinq salariés pour le secteur. Selon leur intersyndicale (CGT, CFDT, FO),

soutenue par la CGT et la CFDT des personnels communaux, la situation actuelle tient aux concurrences féroces que se livrent les grands opérateurs dans le secteur : « Ils font des rabais insensés pour obtenir les marchés, et ils font ensuite des économies sur le personnel. Les clauses sociales des cahiers des charges, ils s'en foutent », explique un délégué CFDT, qui rappelle que ces cahiers des charges sont « impératifs ».

DÉTAILS

Après huit jours de conflit, l'actionnaire unique a tenu à prendre les choses en main. Jean Boiteau, directeur général de la SEM, fait et refait ses calculs : « Pour qu'il y ait deux rippers par benne en tenant compte des congés ou des maladies, il faut appliquer un coefficient multiplicateur de 1,33 par personne : nos propositions actuelles y correspondent. » Il précise que l'achat de camions nouveaux allège le travail et, à propos du cahier des charges, il ajoute : « Cela, c'est mon problème avec la ville. Avec le personnel, je dois régler le problème so-

cial. » Ces désaccords, qui semblent porter sur des détails, proviennent souvent de la vieille pratique du « parti-fini » : les équipes, solidaires, se débrouillent pour finir au plus tôt chaque jour. Cette tradition permet aux salariés qui commencent à 5 heures du matin de boucler leur journée avant 13 heures. Sur les genoux... A court terme, c'est rentable et permet des semaines de moins de 39 heures aux salariés ; mais sur le long terme, c'est physiquement usant. Les travailleurs tiennent souvent à maintenir cette pratique, ce qui rend les négociations à venir sur les 35 heures très explosives, la contrepartie de ces horaires étant souvent des salaires peu élevés.

Les 136 000 habitants de ces quartiers populaires commencent à souffrir de la grève, d'autant que la chaleur est accablante. Le maire (PS) de secteur, Garo Hovsepian, a demandé à Jean-Claude Gaudin (DL) d'intervenir pour que le conflit cesse et les comités d'intérêt de quartier (CIQ) locaux ont été reçus en mairie centrale et en

préfecture. Outre les odeurs qui deviennent intolérables aux pieds des grands ensembles, les représentants des habitants redoutent les départs d'incendies et les épидémies. Leur représentant, Patrick Rizzitelli, expliquait donc, mercredi 25 août dans l'après-midi, qu'il y avait « urgence à organiser une table ronde avec la mairie, les représentants de la société et l'intersyndicale » - et il s'employait à la monter. A la préfecture, où on venait de recevoir les grévistes, on se déclarait prêt à aider à une médiation, mais on rappelait d'abord la lettre du code général des collectivités locales : c'est au maire « d'organiser le ramassage des ordures », le préfet ne s'en occupant qu'en cas de défaillance avérée.

TOURNANT

Du côté de la mairie, on se déclarait « très préoccupé », mais on restait dans une prudente expectative. Mandaté par le maire Jean-Claude Gaudin (DL), Henri Loisel, secrétaire général adjoint de la ville, expliquait aux grévistes réunis sous ses fenêtres qu'il s'agissait

« d'un conflit localisé, entre une entreprise privée et certains de ses salariés ». En fait la mairie, pour entrer dans la danse, demandait un geste aux grévistes : « Assurer au moins un service minimum », c'est-à-dire le ramassage des ordures des établissements sanitaires et des plus grands ensembles d'immeubles. « Vous nous demandez d'arrêter la grève pour négocier », rétorquait un responsable cégétiste, qui soulignait que les grévistes assuraient déjà la tournée des cliniques et des crèches.

Le conflit arrivait donc, jeudi, à son premier tournant. Les syndicalistes du privé et du public avaient l'intention de faire monter la pression dans d'autres secteurs de ramassage de la ville. Mais une réunion devait se tenir ce même jour entre salariés et direction, à la direction départementale des transports, afin d'examiner le désaccord. Et d'imaginer peut-être une solution à un conflit qui dépasse largement par ses effets l'entreprise concernée.

Michel Samson

La Société générale

saisit la COB

TANDIS QUE le Comité des établissements de crédit et des entreprises d'investissement (Cecei) rendra son verdict vendredi 27 août, dans la bataille qui oppose la BNP à la Société générale (SG), la pression est à son comble. La Société générale a demandé, jeudi 26 août, à la Commission des opérations de Bourse (COB) l'ouverture d'une enquête sur « la nature et la portée » des soutiens de certains actionnaires de SG à la BNP et sur « les conditions dans lesquelles ils auraient été obtenus ». Les salariés restent, de leur côté, très mobilisés. Le syndicat FO a instamment demandé, mercredi 25 août, au Cecei de ne pas ouvrir la voie à « un coup de force », et déplore que les intérêts des salariés aient été « superbement ignorés ». Par ailleurs, l'association des cadres dirigeants de SG, qui revendique 5 600 membres, a adressé une lettre à M. Trichet pour lui rappeler son opposition au projet de la BNP et accuser Michel Pébereau de chercher à influencer le Cecei.

VALEURS EUROPÉENNES

● La valeur Deutsche Telekom a bondi, mercredi 25 août, de 7,28 %, à 41,14 euros. Le géant allemand des télécommunications s'est dit « optimiste » à propos de ses résultats 1999 et prévoit que la croissance de ses ventes de téléphones mobiles l'an prochain va « booster » ses profits : elles ont crû de 20,9 % au premier semestre.

● Selon le quotidien italien La Repubblica, San Paolo-IMI, la première banque italienne, serait en pourparler pour acquérir la compagnie d'assurances INA, numéro trois sur le marché. Le cours de San Paolo-IMI a progressé, mercredi, de 2,6 %, à 13,68 euros, tandis que celui de

INA a gagné 1,9 %, à 2,42 euros. ● L'action Royal Philips Electronics s'est appréciée de 5,1 %, mercredi, à 100,50 euros. Taiwan Semiconductor, dont le géant néerlandais détient une partie du capital, s'apprête à augmenter ses tarifs, la demande progressant plus vite que prévu.

● Le titre Vedior a cédé, mercredi, 0,80 euro, à 16,35 euros, après avoir chuté de plus de 8 % en deux jours. Le numéro trois européen de l'intérim a, certes, annoncé que son profit net avait crû de 5 % au premier semestre, mais il est resté évasif sur sa stratégie d'acquisition. Il dispose pour cela de 1 milliard de dollars.

Table with 4 columns: Code pays, Cours en euros, % Var. veille. Includes sections for AUTOMOBILE and BANQUES.

Table with 4 columns: Code pays, Cours en euros, % Var. veille. Includes sections for CONGLOMÉRATS and TÉLÉCOMMUNICATIONS.

Table with 4 columns: Code pays, Cours en euros, % Var. veille. Includes sections for PHARMACIE and ÉNERGIE.

Table with 4 columns: Code pays, Cours en euros, % Var. veille. Includes sections for BIENS D'ÉQUIPEMENT and BIENS DE CONSOMMATION.

Table with 4 columns: Code pays, Cours en euros, % Var. veille. Includes sections for SERVICES COLLECTIFS and MEDIAS.

Table with 4 columns: Code pays, Cours en euros, % Var. veille. Includes sections for BIENS D'ÉQUIPEMENT and BIENS DE CONSOMMATION.

Table with 4 columns: Code pays, Cours en euros, % Var. veille. Includes sections for CONSTRUCTION and PRODUITS DE BASE.

Table with 4 columns: Code pays, Cours en euros, % Var. veille. Includes sections for SERVICES FINANCIERS and COMMERCE DISTRIBUTION.

Table with 4 columns: Code pays, Cours en euros, % Var. veille. Includes sections for CONSTRUCTION and PRODUITS DE BASE.

Table with 4 columns: Code pays, Cours en euros, % Var. veille. Includes sections for SERVICES FINANCIERS and COMMERCE DISTRIBUTION.

Table with 4 columns: Code pays, Cours en euros, % Var. veille. Includes sections for CONSTRUCTION and PRODUITS DE BASE.

Table with 4 columns: Code pays, Cours en euros, % Var. veille. Includes sections for SERVICES FINANCIERS and COMMERCE DISTRIBUTION.

Table with 4 columns: Code pays, Cours en euros, % Var. veille. Includes sections for CONSTRUCTION and PRODUITS DE BASE.

Table with 4 columns: Code pays, Cours en euros, % Var. veille. Includes sections for SERVICES FINANCIERS and COMMERCE DISTRIBUTION.

Table with 4 columns: Code pays, Cours en euros, % Var. veille. Includes sections for CONSTRUCTION and PRODUITS DE BASE.

Table with 4 columns: Code pays, Cours en euros, % Var. veille. Includes sections for SERVICES FINANCIERS and COMMERCE DISTRIBUTION.

FINANCES ET MARCHÉS



Table of stock prices for various companies including GRANA GROUP, HERMES INTL, HPI, HUNTER DOUGLAS, KLM, etc.

Table of stock prices for various companies including DIAGO, ELAIS OLEAGINOU, ERID.BEGH.SAY, etc.

Table of stock prices for various companies including ABB PARTICIP -A, ABEL PARTICIP -B, ABB PARTI, etc.

Table of stock prices for various companies including AKER MARITIME, AKER SA, ASKO OY, etc.

Table of stock prices for various companies including LASMO, LIND AG, LINDS AG, etc.

Table of stock prices for various companies including ACCIONA, ACESA REG, AKTOR SA, etc.

Table of stock prices for various companies including ALUMINIUM GREEK, ARJO WIGGINS AP, ASSIDOMIEN AB, etc.

Table of stock prices for various companies including ALMANNI, ALPHA FINANCE, AMVESCAP, etc.

Table of stock prices for various companies including ALLIED DOMECOQ, ASSOCIAT BRIT F, BASS, etc.



Table of stock prices for various companies including AXA/RM, CGU, CNP ASSURANCES, etc.

Table of stock prices for various companies including B SKY B GROUP, CANAL PLUS/RM, CARLTON COMMUNI, etc.

Table of stock prices for various companies including BIC/RM, BRIT AMER TOBAC, CASINO GP/RM, etc.

Table of stock prices for various companies including AEROLIA, ALFA ROMEO, ALFA ROMEO, etc.

Table of stock prices for various companies including ALFA ROMEO, ALFA ROMEO, ALFA ROMEO, etc.

Table of stock prices for various companies including ALFA ROMEO, ALFA ROMEO, ALFA ROMEO, etc.

Table of stock prices for various companies including ALFA ROMEO, ALFA ROMEO, ALFA ROMEO, etc.

Table of stock prices for various companies including ALFA ROMEO, ALFA ROMEO, ALFA ROMEO, etc.

Table of stock prices for various companies including ALFA ROMEO, ALFA ROMEO, ALFA ROMEO, etc.

www.lemonde.fr FOOT EN DIRECT

EURO NOUVEAU MARCHÉ

Table of stock prices for various companies including AIRSPRAY NV, ANTONOV, C/AC, etc.

Table of stock prices for various companies including ENIPCO HLD CT, FARDEM BELGIUM B, INTERNOH HLD, etc.

Table of stock prices for various companies including 1 & 1 AG & CO.KGAA, AIXTRON, AUGUSTA TECHNOLOGI, etc.

Table of stock prices for various companies including ALFA ROMEO, ALFA ROMEO, ALFA ROMEO, etc.

Table of stock prices for various companies including ALFA ROMEO, ALFA ROMEO, ALFA ROMEO, etc.

Table of stock prices for various companies including ALFA ROMEO, ALFA ROMEO, ALFA ROMEO, etc.

Table of stock prices for various companies including ALFA ROMEO, ALFA ROMEO, ALFA ROMEO, etc.

★ CODES PAYS ZONE EURO FR : France - DE : Allemagne - ES : Espagne IT : Italie - PT : Portugal - IR : Irlande LU : Luxembourg - NL : Pays-Bas - AT : Autriche FI : Finlande - BE : Belgique.

CODES PAYS HORS ZONE EURO CH : Suisse - NO : Norvège - DK : Danemark GB : Grande-Bretagne - GR : Grèce - SE : Suède.

FINANCES ET MARCHÉS

VALEURS FRANÇAISES

● L'action Canal+ était, jeudi 26 août, lors des premiers échanges, en hausse de 2,34 %, à 69,90 euro. Le titre de la chaîne cryptée s'était apprécié de 10,96 % au cours des deux séances précédentes ! Les marchés spéculent sur l'entrée de partenaires dans son capital ou dans celui d'une de ses filiales. ● La déteinte des taux obligataires et, avec elle, l'appréciation de la valeur des obligations favorisent les compagnies d'assurances, qui détiennent des portefeuilles d'obligations importants. Le titre Axa ouvrait jeudi en hausse de 0,41 %, à 122,90 euros, celui des AGF de 0,26 %, à 49,25 euros, et celui de la CNP de 0,08 %, à 24,97 euros. ● La valeur Carrefour s'appréciait jeudi de 1,41 %, à 136,90 euros lors des premiers échanges. Le distributeur va ouvrir deux nouveaux magasins en Indonésie, l'un dans la capitale, Jakarta, et l'autre dans la ville de Bandung, à l'ouest de Java. Carrefour envisage d'investir 60 millions de dollars. ● Le cours de la BNP progressait de 0,98 %, à 76,95 euros jeudi, tandis que celui de la Société générale gagnait 1,28 %, à 198 euros, atteignant ainsi son plus haut niveau de l'année. L'intermédiaire CLSE a relevé sa recommandation sur BNP-Paribas. Il estime que le titre a un potentiel de hausse de plus de 40 %, quelle que soit l'issue de la bataille, dont les résultats doivent être connus vendredi 27 août, dans la soirée.

RÈGLEMENT MENSUEL

Table with columns: Cours relevés à 10h15, Liquidation : 23 septembre, and various stock symbols like B.N.P., RENAULT, SAINT GOBAIN, etc.

Table with columns: BIC, BIS, B.N.P., BOLLORE, BONGRAIN, BOUYGUES, etc., showing stock prices and changes.

Table with columns: GROUPE PARTOUCHE, GUILBERT, GUYENNE GASCOGNE, HACHETTE FILLIME, etc., showing stock prices and changes.

Table with columns: SODEXHO ALLIANCE, SOGEPAR (FIN), SOMMER-ALLIBERT, SOPHIA, SPIR COMMUNIC, etc., showing stock prices and changes.

Table with columns: AMERICAN EXPRESS, A.T.T., BARRICK GOLD, CROWN CORK ORD, DE BEERS, etc., showing international stock prices and changes.

NOUVEAU MARCHÉ

Table with columns: Cours relevés à 17h35, Valeurs, ADL PARTNER, ALB SOFT, ALPHAMEDIA, etc., showing new market data.

SECOND MARCHÉ

Table with columns: Cours relevés à 10h15, Valeurs, ADA, AIGLE, ALGECO, APRIL S.A., etc., showing second market data.

MANITOU

Table with columns: MANITOU, MANUTAN INTE, MARCORIAN, MARIONNAUD, etc., showing Manitou stock prices and changes.

ABRÉVIATIONS

Table with columns: B = Bordeaux; L = Lille; Ly = Lyon; M = Marseille; Ny = Nancy; Ns = Nantes. Includes symbols and categories.

DERNIÈRE COLONNE R(1)

Table with columns: Lundi daté mardi, Mardi daté mercredi, Mercredi daté jeudi, Jeudi daté vendredi, Vendredi daté samedi.

SICAV FCP

Table with columns: Une sélection, Cours de clôture le 25 août, Émetteurs, AGIPI, BNP, CDC, etc., showing SICAV and FCP data.

Minitel

Table with columns: CDC TRÉSOR, FONSVICAR, MUTUAL DÉPÔTS SIC, CAISSE D'ÉPARGNE, etc., showing Minitel data.

Fonds communs de placements

Table with columns: REVENU-VERT, SÉVÉA, SYNTHÉSIS, UNIVERS ACTIONS, MONÉ ASSOCIATIONS, UNIVAR C, etc., showing fund data.

CIC BANQUES

Table with columns: ACTILION ÉQUILIBRE C, ACTILION ÉQUILIBRE D, ACTILION ÉQUILIBRE E, ACTILION PEA ÉQUILIBRE, etc., showing bank data.

SG ASSET MANAGEMENT

Table with columns: CADENCE 1 D, CADENCE 2 D, CADENCE 3 D, INTERBLOC C, INTERSÉLECTION FR D, etc., showing SG Asset Management data.

AUJOURD'HUI

LE MONDE / VENDREDI 27 AOÛT 1999

SÉVILLE 99 Le Français Stéphane Diagana s'est qualifié, mercredi 25 août, pour la finale du 400 m haies, où il tentera, vendredi 27 août, de conserver son titre.

● **TOMAS DVORAK** s'est imposé facilement pour la deuxième fois au décathlon. Le Français Sébastien Levicq a manqué de 23 points la médaille de bronze. ● **MARION JONES**,



la sprinteuse américaine, qui convoitait quatre médailles d'or, s'est blessée lors de sa demi-finale du 200 m. ● **LE BRITANNIQUE** Colin Jackson s'est imposé au 110 m haies, six ans

après son premier titre mondial. En revanche, son compatriote Jonathan Edwards, favori du triple saut, a été battu par l'Allemand Charles-Michael Friedek.

Le décathlonien Tomas Dvorak a dû vaincre une onzième épreuve : la chaleur

Le recordman du monde tchèque s'est imposé facilement, mais la canicule l'a empêché d'accomplir les performances dont il rêvait. La barrière mythique des 9 000 points reste pour l'instant infranchissable

SÉVILLE

de notre envoyé spécial

Courir, sauter, lancer. Voilà à quoi se sont résumées les deux journées passées par Tomas Dvorak, mardi 24 et mercredi 25 août, dans la cuve étouffante du Stade olympique de Séville. Grand favori, le Tchèque a conservé son titre de champion du monde de décathlon, obtenu en 1997 à Athènes. Pour cela, il dut, le premier jour, courir un 100 m en 10 s 60, sauter 7,98 m en longueur, envoyer le poids à 16,49 m, franchir 2 m à la hauteur et parcourir un 400 m en 48 s 42. Le deuxième jour, on le vit courir un 110 m haies en 13 s 75, propulser le disque à 46,26 m, sauter 4,60 m à la perche, lancer le javelot à 70,11 m et avaler un 1 500 m en 4 min 39 s 87.

Additionnées et passées au filtre des tables de conversion, ces performances lui ont permis de réaliser le score de 8 744 points et de s'imposer très facilement devant le Britannique Dean Macey (8 556 points) et l'Américain Chris Huffins (8 547 points).

C'est peu dire que les 25 candidats au titre de surhomme ont souffert, tout au long de leur parcours en dix exercices. Fondée par Hercule, Séville se croyait sans doute prédestinée pour les épreuves combinées. Las ! La chaleur qui assomme l'Andalousie en cette période de l'année a joué un rôle prépondérant dans la gestion des exercices. Neuf décathloniens, soit un peu moins d'un tiers des inscrits, ont abandonné en cours de route, victimes pour la plupart de blessures bénignes dues à des coups de chaleur ou à une hydratation insuffisante.

CASSE-TÊTE À LA PERCHE

Le paroxysme a été atteint lors du saut à la perche. Les organisateurs s'étaient trouvés face à un casse-tête, au moment d'établir le programme du décathlon du championnat du monde : à quelle heure de la journée placer cette épreuve traditionnellement située au huitième rang du concours, entre le disque et le javelot ? L'horaire finalement trouvé permit de vérifier que l'ombre se fait très rare sur un sautoir de perche dans le sud de l'Espagne au mois d'août en début d'après-midi. Il était 14 heures (soit midi à l'heure solaire), le soleil était à son zénith et le mercure flirtait



avec les 40 degrés à l'ombre. Regroupés sous de paisibles parasols blancs, les décathloniens suivaient à grosses gouttes et attendaient le dernier moment pour se lancer à l'assaut d'une barre qui donnait l'impression de flotter dans les émanations de chaleur. Sitôt leur saut effectué, ils ne s'attardaient guère sur le matelas de réception, rendu bouilliant.

« A plusieurs reprises, j'ai eu la tête qui s'est mise à tourner, tellement cela cognait. Heureusement, je n'ai pas arrêté de boire pendant le concours. Ce décathlon comportait en fait onze épreuves. La onzième était la chaleur », a expliqué Wilfrid Boulineau, excellent 6^e au classement final (8 154 points), et derrière Sébastien Levicq, qui a terminé 4^e (8 524 points), à un souffle du podium.

Tomas Dvorak, lui, avait préféré adopter la politique de l'autruche :

« J'ai ignoré la chaleur. Votre corps sait déjà qu'il fait chaud. Votre tête n'a donc pas besoin de lui répéter. » Il ne se trouvait finalement que l'Américain Chris Huffins pour affirmer qu'il s'était senti comme un poisson dans l'eau : « Je viens de Raleigh, en Caroline du Nord. Là bas, quand il y a des journées très chaudes, nous appelons cela des "90-90", car il fait 90 Fahrenheit (32 Celsius) et 90 % d'humidité. Aujourd'hui, franchement, c'était de la rigolade. »

ÉCONOMIES D'ÉNERGIE

Obsédés par l'économie de leur propre énergie au fil des épreuves, les décathloniens ne pouvaient pas espérer réaliser de grandes performances dans de telles conditions. Seul l'Anglais Dean Macey a amélioré son meilleur total. Tomas Dvorak, lui, a terminé assez loin de son

record du monde (8 994 points), établi le 4 juillet dans sa ville de Prague. A l'époque, le Tchèque avait avancé l'explication suivante

Les illusions perdues de Marion Jones

La sprinteuse française Christine Arron la trouvait « prétentieuse » pour avoir exprimé avant le début des championnats du monde l'ambition d'empoter quatre médailles d'or (100 m, 200 m, relais 4 x 400 m et longueur). En fait, le pari de Marion Jones était plutôt déraisonnable, compte tenu du programme titanesque qui avait précédé son arrivée à Séville. Après avoir gagné le 100 m, dimanche 22 août, l'Américaine avait déjà affiché des signes de lassitude. Le lendemain, elle ne put se classer que troisième dans le concours du saut en longueur. Mercredi 25 août, elle s'est brusquement effondrée dans la ligne droite de sa demi-finale du 200 m avant d'être évacuée sur une civière.

Dans un communiqué officiel, il est question de « spasmes et de crampes dans le bas du dos ». Dans la soirée, elle put finalement regagner son hôtel. « Je ne pense pas que je vais la laisser courir une autre épreuve de ces championnats du monde », a déclaré son entraîneur, Trevor Graham.



Plein de fougue, le Français Sébastien Levicq (ci-contre) entame la seconde journée de son décathlon par le 110 m haies. Il sait qu'elle lui est plus favorable et, de fait, il va remonter de la 14^e place à la 4^e, échouant seulement de 23 points pour la médaille de bronze ! Pour sa part, le Tchèque Tomas Dvorak (ci-dessus) n'a connu que peu de problèmes pour rééditer sa victoire de 1997. Il s'est imposé avec près de 200 points d'avance...

pour justifier sa tonitruante prestation : « Entre les deux journées de compétition, j'ai pu dormir dans mon lit, prendre mon petit déjeuner préfé-

ré à la maison et m'asseoir sur la cuvette de mes toilettes. On ne peut pas faire mieux. »

En dépossédant l'Américain Dan O'Brien de son record du monde (8 891 points, en 1992), Tomas Dvorak avait surtout fait la preuve, ce jour-là, que la barre des 9 000 points était promise à être transgressée dans un avenir proche. Ce score est l'un des derniers grands mythes de l'athlétisme moderne. Ce 4 juillet au stade Strahov de Prague, il avait manqué 6 points à Tomas Dvorak pour conquérir son Annapurna à lui. Six points : soit quelques dixièmes de seconde sur la dernière épreuve qu'est le 1 500 m. L'homme s'était consolé dans les bras de Barbara et Katerina, des sœurs jumelles âgées de deux ans. « Ma richesse, ce sont les filles », avait-il commenté.

« POUR UNE FOIS... »

A une échelle différente, il est arrivé une mésaventure similaire à Sébastien Levicq, mercredi. Le Normand a raté une place sur le podium pour 23 points, soit deux secondes et demie sur un 1 500 m. Inconsolable après la dernière course, il s'est caché pour pleurer derrière un panneau de chronométrage, alors que les autres décathloniens effectuaient ensemble un tour d'honneur, comme le veut la grande tradition des épreuves combinées.

« Je m'étais blessé lors de mes deux dernières grandes compétitions, les championnats du monde d'Athènes, en 1997, et les championnats d'Europe de Budapest, en 1998. Pour une fois que je termine un décathlon, finir à la quatrième place est une énorme déception », s'est ému le Français, que peu de spécialistes voyaient pourtant en si bonne place au début du concours, oubliant que ses points forts se situent lors de la deuxième journée, avec la perche, le javelot et le 1 500 m.

Profondément marqué, Sébastien Levicq ne va pas arrêter pour autant le décathlon. Il participera au Décastar de Talence (Gironde) dans trois semaines. Tomas Dvorak en sera également. Quand on demande à ce dernier s'il pense atteindre bientôt la barre des 9 000 points, le Tchèque répond sans ciller : « Oui. Ce sera la prochaine fois. »

Frédéric Potet

RÉSULTATS

Femmes

● **400 m haies.** La Cubaine Daimi Pernía a soufflé en extremis la victoire à la tenante du titre, la Marocaine Nezha Bidouane. En 52 s 89, la nouvelle championne du monde est devenue la 6^e meilleure performeuse de tous les temps, alors que, à un centième, sa dauphine établissait un nouveau record d'Afrique. La Jamaïcaine Deon Hemmings a pris la troisième place.

● **Poids.** L'Allemande Astrid Kumbernuss a remporté son troisième titre mondial consécutif. Avec cinq lancers à plus de 19 mètres (dont le meilleur à 19,85 m), elle a confirmé sa suprématie sur la spécialité et devancé sa compatriote Nadine Kleinert. La Russe Svetlana Krivelyova a terminé troisième. La Française Laurence Manfredi a battu le record de France, avec un jet à 17,89 m, mais n'est pas parvenue à se qualifier pour la finale.

Hommes

● **110 m haies.** En se jetant sur la ligne d'arrivée, le Gallois Colin Jackson s'est emparé à nouveau du titre mondial, qu'il avait obtenu en 1993 à Stuttgart. En 13 s 04, il a devancé de 3 centièmes le Cubain Anier Garcia et de 8 centièmes l'Américain Duane Ross. Le Français Dan Philibert avait été

éliminé la veille lors des demi-finales.

● **Triple saut.** Grâce à un quatrième saut mesuré à 17,59 m (meilleure performance mondiale de l'année), l'Allemand Charles-Michael Friedek a remporté le concours. Malgré quatre sauts (sur six) non validés, il a devancé de 10 cm le Bulgare Rostislav Dimitrov et de 11 cm le favori et détenteur du record du monde, le Britannique Jonathan Edwards. Le Français Jérôme Romain est septième (17,10 m).

● **Décathlon.** Le Tchèque Tomas Dvorak a conservé son titre mondial. Le recordman du monde a obtenu un total de 8 744 points, devançant de près de 200 points le Britannique Dean Macey. Celui-ci a délogé de la deuxième place l'Américain Chris Huffins lors de l'ultime épreuve, le 1 500 m. Le Français Sébastien Levicq (4^e, avec 8 524 pts) a échoué de 23 points pour la médaille de bronze, Wilfrid Boulineau est 6^e, avec 8 154 pts.

● **50 km marche.** Après un départ donné à 7 h 45, l'épreuve a été remportée 3 h 44 min 23 s plus tard par le Russe German Skurygin. Il a devancé de 3 min 30 l'Italien Ivano Brugnetti et de 4 min son compatriote Nicolaï Matyukhin. Les Français René Piller et Pascal Servanty sont 10^e et 26^e, tandis que Sylvain Caudron a abandonné.

Les Britanniques perdent, gagnent, existent de nouveau

110 m haies, triple saut. Colin Jackson et Jonathan Edwards retrouvent le podium, entre joie et déception

SÉVILLE

de notre envoyé spécial

Il y a des jours où les nuages de chaleur peuvent contrecarrer les volontés des sportifs en action sur les pistes. Depuis longtemps les dieux de l'athlétisme préfèrent la fraîcheur cotonneuse des régions tempérées aux canicules du grand Sud. En Andalousie, les températures élevées sont de rigueur et l'enceinte ovale du Stade olympique de Séville ne s'est pas montrée accueillante pour le triple sauteur anglais Jonathan Edwards. Mercredi 25 août, au terme d'un concours sans grand suspense, il a dû céder le pas à plus fort que lui.

Sans aucune inspiration, le célèbre athlète de Newcastle, qui, lors des championnats du monde de Göteborg en 1995, avait battu par deux fois son propre record du monde en dépassant la marque mythique des 18 m, n'a pu sauter au-delà de 17,48 m. Une performance décevante pour ce fervent baptiste qui a longtemps refusé de concourir le dimanche, jour consacré au Seigneur.

Venu aux championnats du monde pour gagner, Jonathan Edwards est donc reparti avec ce sentiment amer que laissent les travaux inachevés. Sa troisième place conquise sans gloire derrière l'étonnant Allemand Charles-Michael Friedek (17,59 m) et le Bul-

gare Rostislav Dimitrov (17,49 m) a métamorphosé son visage de gosse en masque funèbre. « Ce soir, je n'ai pas réussi à sauter, a-t-il expliqué, après l'épreuve, d'une voix sourde. J'ai eu l'impression de revivre ma déroute des championnats du monde d'Athènes. J'ai été très mauvais, alors que mes adversaires étaient inspirés. » Et il est parti, sans rien ajouter.

Malgré son indicible déception, Jonathan Edwards n'a pas pleuré. Logique, dans les grandes compétitions d'athlétisme, les sanglots appartiennent désormais aux champions intemporels et aux « revenants ». Colin Jackson fait partie de ceux-là. Quelques minutes avant les tentatives infructueuses de son compatriote britannique dans le bac à sable du triple saut, l'ancien champion du monde du 110 m haies (1993, Stuttgart) et recordman du monde de la discipline (12 s 91) a royalement effacé plusieurs années de doutes et de blessures en 13 secondes et 4 centièmes.

La victoire acquise, le Gallois d'origine jamaïcaine n'a pu s'empêcher, pendant son tour d'honneur, de laisser couler quelques larmes sur son visage affûté. Des perles de miel, en vérité. « Revenir à mon niveau d'antan et emporter un second titre de champion du monde est superbe, a-t-il souligné,

épuisé par l'effort. Cette course était vitale pour moi. Je savais qu'un bon départ conditionnerait la suite. Je savais aussi qu'il fallait que je garde le contrôle du début à la fin, même si je n'étais pas sûr de courir sous les 13 secondes. Je suis tellement soulagé. »

Même si Colin Jackson a profité de l'absence de ses ennemis préférés (la plupart des spécialistes américains), sa victoire est belle. Éliminé, à cause d'une crampe, aux sélections américaines, Larry Wade (13 s 01 cette année) a accompagné ses amis du groupe HSI à Séville la mort dans l'âme tandis que Mark Crear (éliminé en qualifications) et Allen Johnson (blessure au mollet droit) ne sont pas parvenus à atteindre le stade de la finale. Il n'empêche. Six ans après son premier titre mondial, Colin Jackson a survolé l'exercice en se jouant des obstacles comme un souverain le ferait de ses sujets.

RENOUVEAU FÉDÉRAL

À Séville, les destins de Jonathan Edwards et de Colin Jackson se sont donc séparés. Deux histoires de trentenaires. Deux destins échappatoires pour deux athlètes hors du commun. D'une certaine manière, ces deux virtuoses aux personnalités opposées, qui ont marqué de leur empreinte les années 90, tournent

une page de l'athlétisme britannique. Aux Mondiaux d'Athènes, en 1997, la Grande-Bretagne avait emporté six médailles dont cinq d'argent, mais pas un seul titre. Cette année, l'erreur est corrigée. Et, mieux encore, à quatre jours de la fin des épreuves, les athlètes britanniques ont déjà raflé cinq médailles. Outre Colin Jackson et Jonathan Edwards, Denise Lewis (heptathlon) et Dean Macey (décathlon) se sont emparés de l'argent, tandis que, à la surprise générale, le sprinteur Dwain Chambers est monté sur la troisième marche du podium du 100 m.

« Jonathan Edwards a raté son concours, mais le titre de Colin Jackson va redorer le blason de notre athlétisme, note un journaliste anglais. Après la faillite de notre ancienne fédération et le contrôle positif de Linford Christie, cette médaille arrive au bon moment. » En 1997, croulant sous les dettes, la British Athletics Federation avait en effet mis les clés sous la porte. Mais, depuis, un nouvel organisme de tutelle de l'athlétisme, baptisé UK Athletics, a été créé. À Séville, Colin Jackson et Jonathan Edwards en ont écrit les premières pages. Pour le meilleur et pour le pire.

Paul Miquel



PREVOSTO LUNDI/TEMPSORT

La dos de Jones en berne

Victime de « spasmes et de crampes dans le dos », Marion Jones s'est écroulée sur la piste en demi-finale du 200 m. L'Américaine rêvait de quatre médailles d'or. La chaleur, la dureté de la piste et l'énormité du pari qu'elle s'était fixé ont eu raison de cette prétention. Incapable de se relever, la blessée a été transportée sur une civière, escortée par C. J. Hunter, son mari, sous les applaudissements désolés des spectateurs. La championne avait espéré une sortie plus glorieuse.

La marche triomphale de Skurygine

A trente-cinq ans, German Skurygine s'est imposé dans le 50 km marche, après quatre heures d'effort dans la chaleur andalouse. Le Russe a expliqué la meilleure façon de gagner : « J'étais venu pour tout donner, car je suis trop vieux pour être prudent. » Le médaillé d'or s'estime au bout de la route. « Je souhaite désormais fonder une famille », a-t-il précisé.



PREVOSTO LUNDI/TEMPSORT



DESMOND BOYLAN/REUTERS

Haie d'honneur pour Pernia

La Cubaine Naimi Pernia a trébuché sur le dernier obstacle du 400 m haies. Mais, au courage, elle est parvenue à battre sur le fil la Marocaine Nezha Bidouane, tenante du titre. On ne sait presque rien de la nouvelle championne du monde, si ce n'est qu'elle est la belle-sœur d'Ana Fidelia Quirot, l'ancienne championne du 800 m et qu'elle porte des cicatrices sur le bras, souvenirs d'une rixe au couteau avec une autre femme. Une vraie combattante !

TECHNIQUE

L'art et la manière de transformer la courbe en ligne droite sur 200 m

SÉVILLE

de notre envoyé spécial

George Williams, l'entraîneur national de l'équipe masculine des Etats-Unis, a formé Trevor Graham, le coach de Marion Jones et d'Antonio Pettigrew. Avant les finales des 200 m hommes et femmes qui se disputent, vendredi 27 août, ce spécialiste du sprint, qui enseigne à l'université de Saint Augustine, en Caroline du Nord, explique qu'un demi-tour de piste se gagne forcément au passage du virage.

« La courbe dans un 200 m est une partie délicate. Il faut savoir trouver la bonne trajectoire, c'est-à-dire la plus rapide, tout en évitant d'empiéter sur le couloir voisin. Et la technique la plus rapide pour aller d'un point à un autre, c'est bien évidemment la ligne droite. Par conséquent, j'apprends à mes athlètes à visualiser un certain nombre de points dans le virage, des repères virtuels en réalité, afin qu'ils puissent transformer leur courbe en succession de petites lignes droites. C'est ce que j'appelle la "stratégie du point". Cette technique permet de coller à la corde.

» Le mouvement des bras est également primordial dans le passage de la courbe : le balancement du bras gauche se doit d'être légèrement moins fouetté que celui du bras droit. Mais le regard ne doit en aucun cas se perdre dans cet amas de lignes imaginaires : il faut que les yeux épousent les formes tourmantes du couloir. C'est essentiel pour la fin de course.

« QUASI SCIENTIFIQUE »

» En réalité, tout se joue sur la recherche d'équilibre. Il ne faut jamais être freiné par la boucle pour entrer dans la ligne droite en utilisant sa propre force centrifuge. Grâce à sa longue expérience, Michael Johnson a développé une approche quasi scientifique du virage sur 200 m. Quand on observe ses courses, on remarque d'ailleurs qu'il peut adapter une technique différente à chaque compétition. Avec son relevé de jambes caractéristique, très bas, et son centre de gravité proche du sol, il griffe la piste à la verticale, ce qui lui permet de ne jamais se retrouver au centre du couloir.

» Parallèlement, j'ai l'impression que Maurice Greene a tendance à vouloir se replacer au centre du couloir à la sortie de ses virages sur 200 m. A mon avis, il perd ainsi 2 dixièmes de secondes. Mais, heureusement pour lui, à Séville, il ne retrouvera pas Michael Johnson sur cette distance. »

P. M.

Stéphane Diagana recherche la parfaite maîtrise de son corps

400 m haies. Le Français semble bien placé pour conserver son titre mondial

SÉVILLE

de notre envoyé spécial

Si les grands champions ont l'art d'être présents dans les grandes occasions, Stéphane Diagana est de ceux-là. En 1997, à Athènes, peu sûr de ses forces, il s'était lancé dans une course folle pour tenter d'emporter son premier titre mondial du 400 m haies. Aucun de ses adversaires ne s'était remis de ce départ fulgurant. Cette année, il a trouvé sur sa route – en plus des dix haies qui constituent des obstacles « naturels » disséminés sur la piste – des embûches non prévues, et, notamment, deux blessures au mollet qui ont freiné sa préparation pendant deux mois et demi.

« J'aime un peu trop l'athlétisme et je me dis toujours que ça va aller, reconnaît-il. Je n'arrive pas à arrêter un entraînement en cours, même quand ce serait plus raisonnable. Sur ma deuxième blessure au mollet, j'ai insisté lors d'une séance que j'aurais mieux fait d'interrompre, et j'en ai pris pour six semaines d'arrêt. » Fin juin, une nouvelle alerte a obligé le champion du monde à se priver de franchissements de haies pendant un mois. « Ce n'est pas le plus grave : les haies, je sais les franchir. Le plus gênant a été de ne pas pouvoir effectuer de séances d'entraînement intenses pendant un certain temps. »

A peine plus d'un mois avant les championnats du monde de Séville, Stéphane Diagana et son entraîneur, Fernand Urtebise, ont dû réviser totalement leurs prévisions et repenser leur programme pour tenter d'amener l'athlète à son meilleur niveau en Espagne. Le pari était

risqué : pour descendre sous les 48 secondes, ce qu'il estime nécessaire pour espérer conserver, vendredi 27 août, son titre mondial, Stéphane Diagana a dû se livrer à des exercices de vitesse qui exposent forcément son corps d'homme de trente ans aux blessures. Mais, pour un temps, celles-ci l'ont oublié, allant plutôt tourmenter ses principaux adversaires, arrivés en bien piètre état à Séville : deux des auteurs des quatre meilleures performances de la saison ont déclaré forfait dès les séries, les deux autres ne parvenant pas à se qualifier pour la finale.

IMPASSE SUR LES MEETINGS

Stéphane Diagana avait l'avantage sur eux de se concentrer sur un seul et unique objectif, faisant une impasse involontaire sur la plupart des grands meetings de l'été. Pendant que ses rivaux laissaient une partie de leurs forces aux quatre coins de l'Europe, le Français s'installait à Vergèze, dans le Gard, où le groupe d'entraînement de Fernand Urtebise a ses habitudes, et appliquait à la lettre son « plan de sauvetage ».

« Il s'agissait d'un travail physiologique à base de séances à haute intensité et faible temps de récupération, à raison d'une tous les deux jours, explique-t-il. Je sais aujourd'hui que j'ai eu raison de faire l'impasse sur les championnats de France à cette époque : une participation m'aurait privé de trois séances de ce type et, il y a quatre semaines, je ne pouvais vraiment pas me le permettre. Nous étions vraiment à un jour près. »

Les séries et les demi-finales des champion-

nats du monde ont totalement rassuré le tenant du titre et son entraîneur, lequel croit fermement aux chances de son protégé. En deux courses, Stéphane Diagana a amélioré de près d'une seconde sa meilleure référence chronométrique de la saison, achevé de se rassurer et pris un ascendant moral incontestable sur les sept adversaires qu'il trouvera sur sa route vendredi à 21 heures.

« Et j'en ai encore sous le pied », assure-t-il mercredi 25 août, au terme d'une demi-finale parfaitement maîtrisée et contrôlée de bout en bout. « Tout cela n'est pas si illogique, car l'expérience compte énormément dans ce genre d'occasions. Je ne suis pas ici le plus affûté, mais j'ai plus de métier que les autres. Quand je disais il y a un mois que – sauf problème de santé – je comptais aller à Séville pour gagner, je le pensais sérieusement. »

Stéphane Diagana n'est ni un fanaron ni un champion imbu de lui-même, mais un homme qui a appris à se connaître dans la douleur et la meurtrissure de son corps. Un corps dont il a appris à se tenir à l'écoute, mais dont il sait qu'il possède aussi des qualités exceptionnelles de puissance, à l'image de ses cuisses, d'un diamètre impressionnant. Un corps qui saurait immédiatement et douloureusement se rappeler à lui si jamais il négligeait un instant de l'écouter. Mais un corps qui – intelligemment maîtrisé – peut lui permettre de devenir à Séville le premier athlète français à conserver un titre mondial.

Gilles van Kote

Guidé par la foi, Obadele Thompson se sent pousser des ailes

Barbade. Le sprinteur antillais espère enfin monter sur le podium

SÉVILLE

de notre envoyé spécial

En Yoruba, un dialecte nigérian, son nom signifie « le roi arrive au palais ». Mais, sur les pistes du circuit international comme sur son île native des Barbades, ses amis l'appellent simplement « Oba ». Un diminutif qui claque au vent. Un « petit nom » affectueux qui, finalement, lui va très bien. Grand, élégant, le visage fin et les muscles saillants, Obadele Thompson a toujours couru dans l'ombre d'un podium. Mais, à vingt-trois ans, il aimerait bien que les choses changent dès ce vendredi 27 août, lors de la finale du 200 m.

Quatrième du 200 m des Jeux olympiques d'Atlanta (1996) – le demi-tour de piste le plus rapide de l'histoire –, il a également laissé filer sa chance, dimanche 22 août, en finale du 100 m, finissant une nouvelle fois en 4^e position, derrière Maurice Greene, Bruny Surin et Dwain Chambers. En privé, « Oba » aime répéter qu'il est plus à l'aise sur 200 m que sur 100 m, mais, sur ces deux distances, il semble parfois abonné à la quatrième place. La plus mauvaise, dit-on.

En revanche, dans son pays, un îlot de 250 000 habitants, son statut de « plus grand sportif du siècle » ne se discute pas. « Obadele Thompson n'est pas seule-

ment le meilleur athlète national, ajoute Victor Houston, un hurdler de la Barbade éliminé des qualifications du 110 m haies. Son discours est empreint d'une morale chrétienne qu'il adore distiller pendant les entretiens. Il veut être un modèle pour les jeunes de la Barbade. En plus, il possède le cœur, la discrétion naturelle et la disponibilité des grands champions. »

A l'occasion de ces championnats du monde, Obadele Thompson est pourtant moins « disponible » que par le passé. Non pas qu'il ait subitement préféré jouer les divas, mais, avec son entraîneur (Dan Pfaff), ce sprinteur au « cœur caraïbe » a choisi de résider dans un autre hôtel que celui de sa délégation, composée de seulement huit athlètes. Un caprice de star ? « Non, répond-il calmement. L'hôtel de ma délégation était beaucoup trop éloigné du stade, la climatisation ne fonctionnait pas. En bref, c'était l'enfer. Pour ne pas rater ces Mondiaux, il fallait que j'en trouve un autre. »

« Oba » croise les vedettes américaines Maurice Greene et Michael Johnson, tous les matins au petit déjeuner, dans les salons de l'Occidental Hotel, un établissement luxueux adapté à la mesure de ses talents. Ses talents ? Une série de chiffres qui font de

lui l'un des tout meilleurs sprinteurs de la planète. Il y a d'abord ses performances personnelles (9 s 87 sur 100 m et 20 s 03 sur 200 m), puis plusieurs titres de champion des Caraïbes ainsi qu'un vieux record du monde juniors du 100 m (10 s 08), aujourd'hui périmé. Il y a aussi ce fameux titre de champion universitaire des Etats-Unis, glané sur 200 m en 1994, dans le temps canon de 20 s 59. A l'époque, cette performance lui permit de battre le record détenu par un jeune étudiant texan, un certain Michael Johnson.

HISTOIRES DE VENT

Dès 1994, « Oba » sort de l'anonymat. La presse et les recruteurs commencent à s'intéresser au cas de ce jeune athlète de la Barbade qui a émigré au Texas, au début des années 90, pour étudier le marketing à l'université d'El Paso. Fils d'un professeur d'histoire guyanais, ancien spécialiste du 100 yards (91,4 m), et d'une infirmière des Bermudes, ce passionné d'informatique a vécu son enfance dans une atmosphère de chaleur chrétienne. « Au début, je respectais les croyances de mes parents sans vraiment y adhérer, se souvient-t-il. Puis, à quinze ans, j'ai eu une révélation. Je me suis dit : "Dieu, j'ai voulu résister à ta grandeur trop longtemps. Le

temps est venu, pour moi, de suivre ton chemin. »

Depuis, il ne cesse de ressasser qu'il est littéralement « guidé par la foi ». Dieu l'aurait-il épaulé en avril 1996 à El Paso, quand il courut un 100 m en 9 s 69, aidé par un vent favorable de 5,1 m/s qui empêcha l'homologation de cette performance extraordinaire ? « Je ne pense pas qu'il prenne cette performance très au sérieux, remarque Jon Drummond, un sprinteur américain. Mais, le 8 mai à Osaka, il a couru un 200 m en 20 s 09 avec un vent de face, et ça, c'est une autre histoire. Comme Ato Boldon, Obadele Thompson a deux qualités : une confiance infinie en soi-même et une technique, disons, très caribéenne, d'enchaîner les foulées. »

Sur 200 m, en l'absence du Trinidéen Ato Boldon et de Michael Johnson, « Oba » commence à rêver d'un podium. D'ailleurs, s'il gagne une médaille, il pourra convertir son succès en musique. Depuis peu, il écrit des chansons lyriques chrétiennes, qu'il adapte sur des rythmes de rap. Rap et christianisme, le mélange ne l'effraie pas. Visiblement, ce garçon dans le vent n'est pas prêt de vendre son âme au diable pour une breloque de plus. Un vrai miracle.

P. M.

Football : les Slovénes de Maribor rappellent Lyon à plus de modestie

L'ÉLIMINATION de Lyon, mercredi 25 août, lors du tour préliminaire de la Ligue des champions, par le club slovène de Maribor, n'aura souffert aucune contestation. Battus sur leur terrain (0-1), mardi 10 août, en match aller, les Lyonnais ont subi une nouvelle défaite, ce mercredi, sur un score (2-0) et d'une manière sans appel. Bernard Lacombe, l'entraîneur, ou Pierre Laigle, le milieu de terrain, pouvaient bien user de toute la rhétorique footballistique en avançant pour l'un : « Nous avons eu plus d'occasions qu'eux » et pour l'autre : « Nous avons eu le monopole du ballon. » Les deux buts d'Ante Simundza (26^e) et Stipe Balajic (44^e) ont concrétisé une évidence que ne tentait pas de voiler Grégory Coupet, le gardien de but : « Ils ont été meilleurs que nous. »

Bien que méconnu et évoluant dans un stade de campagne, le NK Maribor est une solide équipe qui se construit patiemment depuis des années. Dans sa quête de grandeur immédiate, Lyon vient donc de se voir infliger une première leçon de modestie et de patience. Profondément remaniée à l'intersaison avec l'arrivée d'individualités, la formation n'est toujours pas parvenue en ce premier mois de compétition à développer des vertus collectives. Sportivement, l'avertissement de ce mercredi est presque sans frais. Après cette élimination de la Ligue des champions, l'équipe française est reversée en Coupe UEFA, et peut donc encore rêver d'un avenir européen.

Financièrement, la mésaventure est, en revanche, plus douloureuse. Le club a dépensé 220 millions de francs en transferts. Une participation à l'interminable mais lucrative Ligue des champions aurait permis un premier retour sur investissement. Jean-Michel Aulas, le président du club, va devoir ajuster son budget pour tenir compte du manque à gagner. « Nous sommes dans un schéma différent avec des objectifs différents aussi pour le club, admettait l'intéressé au soir de la défaite. Il faut regarder l'avenir avec objectivité et lucidité et se remettre en cause dès dimanche face à Paris-SG, dans le championnat, qui devient notre objectif prioritaire. »

L'année de son cinquantenaire, l'Olympique lyonnais espère bien décrocher pour la première fois le titre national. En s'épargnant le marathon européen de la Ligue des champions, le club renforce ses chances sur ce flanc. Encore lui faudra-t-il assez vite démontrer des qualités supérieures à celles affichées jusque-là.

Le tirage au sort de la Ligue des champions devait se dérouler jeudi 26 août. Huit poules de quatre équipes seront formées, dont les deux premières seront qualifiées pour le tour suivant. Bordeaux et Marseille représenteront la France. Lyon rejoint Lens, Nantes, Monaco et Montpellier en Coupe UEFA, dont le tirage au sort aura lieu vendredi 27 août.

L'autre surprise de ce tour préliminaire de la Ligue des champions est venue de l'élimination de Parme par les Glasgow Rangers. En s'imposant (1-0) sur sa pelouse, l'équipe de Lilian Thuram et d'Alain Boghossian n'a pu combler le retard de deux buts pris au match aller. Les vainqueurs de la Coupe UEFA 1999 défendront donc leur trophée.

■ NATATION : l'équipe d'Australie, composée de Ian Thorpe, William Kirby, Grant Hackett et Michael Klim, a battu son propre record du monde du relais 4 x 200 m nage libre, en 7 min 01 s 79, mercredi 25 août, à Sydney, lors des Jeux panpacifiques de natation. L'ancien record était de 7 min 1 s 86.

LOTTO

Résultats des tirages n° 68 effectués mercredi 25 août.
Premier tirage : 6, 8, 12, 15, 41, 48 ; numéro complémentaire : 11. Rapports pour six numéros : 1 522 825 F (232 153 €) ; 5 numéros et le complémentaire : 45 130 F (6 880 €) ; 5 numéros : 5 430 F (827,79 €) ; 4 numéros et le complémentaire : 230 F (35,06 €) ; 4 numéros : 115 F (17,53 €) ; 3 numéros et le complémentaire : 24 F (3,65 €) ; 3 numéros : 12 F (1,82 €).
Second tirage : 2, 7, 9, 20, 23, 47 ; numéro complémentaire : 24. 6 numéros : 6 508 620 F (992 232 €) ; 5 numéros et le complémentaire : 35 155 F (5 359 €) ; 5 numéros : 3 945 F (601,41 €) ; 4 numéros et le complémentaire : 184 F (28,05 €) ; 4 numéros : 92 F (14,02 €) ; 3 numéros et le complémentaire : 22 F (3,35 €) ; 3 numéros : 11 F (1,67 €).

La fin annoncée de Mir, un monument de la conquête spatiale

Les derniers occupants permanents de la station russe reviennent sur Terre dans la nuit de vendredi à samedi. Faute de crédits pour en poursuivre l'exploitation, Mir, qui a accueilli en treize ans plus de cent astronautes, devrait disparaître, le 5 avril 2000, dans les eaux du Pacifique

Le premier élément de Mir fut lancé le 19 février 1986. Vendredi 27 août, à 20 h 03, son dernier équipage permanent, dans lequel figure le Français Jean-Pierre Haigneré, devait fermer le sas de la station

spatiale russe. En plus de treize ans d'existence, Mir a accueilli 103 passagers, dont 44 Américains et 6 Français. Son exploitation a permis aux Russes de maîtriser les séjours longs dans l'espace : certains cos-

monautes y ont vécu plus d'un an d'affilée. Elle a aussi permis aux Américains et aux Européens d'acquiescer une expérience précieuse de la vie et du travail en orbite. Mais de nombreux incidents – incendie, colli-

sion, pannes d'ordinateurs – ont perturbé son fonctionnement, notamment durant l'année 1997. Une enquête publiée récemment montre les difficultés rencontrées par les Russes et les Américains pour surmon-

ter ensemble ces avaries. Une constatation inquiétante alors que les deux pays sont les deux principaux acteurs de l'assemblage de la future station spatiale internationale, qui accumule déjà les retards.

VENDREDI 27 AOÛT, à 20 h 03 (heure de Paris) en principe, les cosmonautes russes Viktor Afanassiev et Sergueï Avdeïev et leur collègue français Jean-Pierre Haigneré devraient fermer le sas de la station Mir et prendre place à bord du vaisseau Soyouz pour atterrir dans les steppes du Kazakhstan six heures trente plus tard. Un retour qui sort de l'ordinaire puisque, faute de financement pour en poursuivre l'exploitation, Mir sera abandonnée à elle-même, en régime de vol automatique, en attendant son plongeon dans le Pacifique, prévu pour le 5 avril 2000.

Avant de redescendre sur Terre, les trois hommes ont installé à bord un nouvel ordinateur. Pendant six mois, cet appareil contrôlera l'orientation de la station. Il sera aussi capable de gérer l'arrimage automatique des vaisseaux. Ce mode de fonctionnement ne représente pas de risque particulier car, en temps normal, l'engin ne nécessite pas de pilotage. « Sa vitesse initiale et sa trajectoire ont en effet été calculées de façon qu'il tourne indéfiniment autour de la Terre », explique Lionel Suchet, responsable des vols habités sur Mir au Centre national d'études spatiales (CNES). Mir tourne naturellement, à la vitesse de 10 km/s, en suivant une orbite quasi circulaire à environ 370 km au-dessus de la surface terrestre. La seule correction à effectuer – en principe tous les trois mois – est « une petite impulsion de quelques centaines de secondes » destinée à corriger le léger freinage provoqué par les quelques molécules présentes à cette altitude.

UN « MECCANO SPATIAL »

Sauf coup de théâtre, deux cosmonautes russes devraient se rendre dans la station fin février 2000. Ils seront chargés de surveiller l'arrimage d'un dernier vaisseau-cargo Progress chargé d'ergol (carburant), de préparer Mir pour le grand plongeon... et d'y tourner les scènes d'un film. Après leur retour sur Terre, commencera le processus de désorbitation proprement dit, « géré d'en haut de façon automatique, après que les fichiers nécessaires auront été téléchargés dans l'ordinateur de bord », précise Lionel Suchet. Les moteurs seront allumés par petites impulsions, afin de ralentir la station pour lui faire perdre peu à peu de l'altitude et lui faire aborder les hautes couches de l'atmosphère – où elle se désintégrera en partie – avant que ses débris tombent dans le Pacifique, au large de la Nouvelle-Zélande, à un endroit où chutent habituellement les vaisseaux automatiques Progress chargés de déchets.



Sauf à trouver un mécène, Mir cessera bientôt de tourner au-dessus de nos têtes.

Le premier élément de la station Mir avait été lancé le 19 février 1986. Elle s'était ensuite agrandie, module par module. Kvant-1 (1987)

avait été suivi de Kvant-2 (1989), puis de Kristall (1990), Spektr (1995) et, enfin, Priroda (1996). Ces « bidons » successifs, d'une masse

de 11 tonnes à 20 tonnes, avaient fini par en faire un ensemble impressionnant, un gigantesque « Meccano spatial » de 136 tonnes

L'ISS, qui doit assurer la relève, accumule les retards et les avaries

MIR est à l'abandon, mais son héritière, la station spatiale internationale (ISS), fruit de la coopération de seize nations, est encore loin de pouvoir accueillir son premier équipage de scientifiques. L'ISS, qui, à terme, sera quatre fois plus vaste que Mir, n'est, pour l'heure, composée que de deux bidons, les modules Zarya et Unity. Mis en orbite en décembre 1998, ils disposent de 500 jours d'autonomie environ. L'arrivée du troisième élément, le module d'habitation Zvezda, qui doit ensuite contrôler la bonne orientation de l'ensemble, est donc attendue avec impatience.

Mais cet élément crucial sait se faire désirer. Faute de crédits, les Russes ont pris du retard dans son achèvement, ce qui a chamboulé le programme d'assemblage de la station. Un an et demi a déjà été perdu. Le dernier calendrier en date, adopté en juin lors du Salon du Bourget, prévoit un lancement de Zvezda le 20 novembre. Deux navettes américaines apporteront du fret et des éléments de structure supplémentaire avant

l'arrivée, prévue pour mars 2000, à bord d'un vaisseau Soyouz, du premier équipage – deux Russes, Gidzenko et Krikalev, et un Américain, Shepherd.

Une quarantaine de missions supplémentaires seront nécessaires pour achever l'ISS, dont la dernière pierre, le module d'habitation américain, devrait être posée en novembre 2004. La NASA organisait ces derniers jours un séminaire au Texas, où elle avait convié de nombreuses entreprises privées « pour explorer l'intérêt commercial potentiel d'un partenariat entre le gouvernement et l'industrie pour construire le module d'habitation de l'équipage ».

À « DEUX DOIGTS » D'UN CARAMBOLAGE

Mais on n'en est pas encore là. Dans son dernier rapport sur l'avancement des travaux, en date du 19 novembre 1998, la NASA indiquait que les techniciens du centre de lancement de Baïkonour (Kazakhstan) avaient effectué sur Zvezda 86 % des tests électriques précédant le lancement, soit suf-

fisamment pour espérer être prêt à temps.

A moins d'un nouveau contretemps : une fusée Proton, du type de celle qui doit emporter Zvezda dans l'espace, s'est écrasée le 5 juillet au Kazakhstan, à la suite d'une déviation de trajectoire intervenue après l'allumage de son deuxième étage. Les tests concernant la fiabilité de ce lanceur seront-ils terminés à temps ? Les vérifications en cours sur les navettes américaines, à la suite d'un court-circuit intervenu dans la soute de Columbia lors de son lancement le 25 juillet, ne devraient en revanche pas affecter le programme, estiment les experts.

Inhabité, l'embryon d'ISS n'est pas pour autant inactif. Il a déjà reçu la visite de Discovery, qui a livré deux tonnes de matériel. L'équipage avait déjà dû procéder à quelques réparations sur des systèmes d'alimentation électrique et de communication et l'une des six batteries de Zarya reste déconnectée, en raison d'une baisse de ses performances.

Des manœuvres orbitales sont réguliè-

ment effectuées pour préparer les futurs appontages. Elles ne sont pas toujours opérantes, comme l'a montré un récent épisode, qui aurait fort bien pu stopper net l'aventure de l'ISS. Le 13 juin, les contrôleurs de la station n'ont pas réussi une manœuvre destinée à éviter la collision avec un débris spatial identifié par l'Air Force Space Command. Le bolide, un morceau d'un ancien lanceur russe, est, fort heureusement, passé à une distance confortable. La défaillance a été depuis diagnostiquée : l'augmentation de la masse de la station après la livraison de Discovery n'avait pas été prise en compte par l'ordinateur de bord.

Le républicain James Sensenbrenner a pris une nouvelle fois sa plus belle plume pour reprocher à Daniel Goldin, l'administrateur de la NASA, d'avoir laissé entre les mains de contrôleurs russes « un investissement de 20 milliards de dollars ».

H. M.

L'impitoyable chronique d'une dérive orbitale russo-américaine

LE 23 FÉVRIER 1997, un incendie violent éclate à bord de la station orbitale russe Mir. Il sera difficilement maîtrisé par l'équipage, composé notamment des Russes Valeri Korzoun et Alexandre Kaleri et de l'Américain Jerry Linenger. Le 25 juin de la même année, le module Spektr est embouti et perforé par un vaisseau cargo Progress, lors d'un exercice d'appontage. Le commandant Vassili Tsibliev et son second Alexandre Lazoutkine, assistés de l'astronaute Michael Foale, passeront les deux mois suivants dans une station à la dérive, avant que l'électricité soit pleinement rétablie et le module colmaté. Par deux fois au moins, on a frôlé la catastrophe.

Les déboires de Mir, durant cette année 1997, ont été largement relatés par la presse. Mais l'enquête de Bryan Burrough, *Crises à bord de la station Mir*, met en lumière les dysfonctionnements qui ont marqué la collaboration américano-russe à

bord de Mir. Cette « Phase 1 » devait préparer la construction en orbite, puis l'exploitation de la station spatiale internationale (ISS), qui sera peut-être achevée en 2004. Partant des transcriptions des communications entre Mir et le centre de contrôle russe de Moscou (le Tsoup) ainsi que de documents internes de la NASA « notablement coupés » et s'appuyant sur de nombreux entretiens avec les acteurs de ces journées chaotiques, l'auteur en offre un récit ébouriffant.

Mir y apparaît comme une sorte de monstre organique, traversé de multiples veines et artères, suintant et soufflant, dont l'équipage doit constamment éponger les humeurs et sonder les remugles. David Wolf, présenté par la NASA comme l'un des sauveteurs de la station, admet qu'il a passé la moitié de son temps à écoper les fuites d'eau. Lancée en 1986 et prévue pour ne durer que six ans, Mir semblait, onze ans plus tard, au bord de l'échouage permanent. « Paradoxalement, note Burrough, ce n'est pas la station qui est menacée d'effondrement, mais ses occupants », dont l'équilibre men-

tal est durement éprouvé. Ainsi, lorsque Jerry Linenger prend pied à bord, son prédécesseur, John Blaha, le met en garde : « N'attends aucune aide de la Terre, tu es seul ici. »

LE FACTEUR HUMAIN NÉGLIGÉ

Linenger aura tout loisir de mesurer la différence qu'il y a entre une croisière de quinze jours à bord de la navette, où tout est minuté, et un séjour de longue durée dans l'espace chez les Russes. Il lui faut rapidement abandonner l'espoir de suivre à la lettre le « formulaire 24 », le manuel des expériences scientifiques, et apprendre à composer avec l'imprévu. Et aussi avec de rudes cosmonautes. Les Américains, qui ont payé 400 millions de dollars pour occuper la station et y faire de la « bonne science », ont tendance à se comporter comme des passagers exigeants. Les Russes, eux, marchent au « bonus » : un arrimage manuel, effectué en raison d'un « problème » imaginaire, rapporte 1 000 dollars. Mais lorsqu'un véritable incident survient, Moscou s'emploie à le minimiser.

Selon Burrough, l'une des principales erreurs de la NASA aura été de négliger le facteur humain. « Les équipages ne seront contents, explique un vétéran, que lorsque le dernier psychologue aura été étran-glé avec les entrailles du dernier chirurgien de vol », les deux confréries ayant la faculté d'éliminer un candidat de la course à l'espace. En conséquence, « hors d'une psychose généralisée, les psychologues n'intervenaient que très peu dans la sélection » des astronautes, explique Burrough, qui laisse à penser qu'une série de caractéristiques et de quasi-autistes se sont succédé en orbite. Il épingle au passage le directeur du centre de Houston, George Abbey, éminent grise aux desseins impénétrables, qui préside aux destinées des hommes de l'espace. Selon les témoignages qu'il a recueillis, ces derniers ont eux aussi tendance à ne pas faire de vague afin de rester sur la piste aux étoiles.

Sur le plan technique, l'impréparation de la NASA est également patente : pendant la « Phase 1 », elle ne prendra jamais les moyens de contrôler la sécurité des manœuvres préparées par le

Tsoup, et aura le plus grand mal à saisir les points faibles de la station, et les façons de remédier à ses défaillances. Il est vrai que les apparatuschiks du Tsoup ne lui ont pas facilité la tâche.

Quelles leçons tirer de ces mésaventures spatiales ? « L'humilité », répond Franck Culbertson, patron du programme « Phase 1 ». Bryan Burrough met en garde contre toute tentation de « rationalisation a posteriori » : « Un pilote qui sort des débris d'un 747 ne justifie pas son accident en disant qu'il a renforcé ses liens d'amitié avec la tour de contrôle. » Il souligne qu'une version du générateur d'oxygène qui a pris feu sur Mir, pour une raison encore inconnue, sera utilisée sur le module de service de la future station internationale. Et les deux systèmes de guidage et d'amarrage qui se sont montrés défaillants seront eux aussi installés sur l'ISS...

Hervé Morin

★ *Crises à bord de la station Mir*, Bryan Burrough, éd. J.-C. Lattès, 1999, 468 p., 149 F.

Treize ans d'exploits et de malheurs

- **19 février 1986.** Lancement du bloc principal de la station Mir.
- **Du 26 novembre au 21 décembre 1988.** Premier séjour à bord d'un Français, Jean-Loup Chrétien. Cinq autres suivront, jusqu'à Jean-Pierre Haigneré, qui devrait quitter Mir vendredi.
- **Du 27 avril au 8 septembre 1989.** Mir est laissée sans occupant pour raisons technico-économiques
- **22 mars 1995.** Valeri Poliakov établit le record mondial de séjour en orbite : 437 jours et 18 heures.
- **27 juin 1995.** Premier amarrage d'une navette américaine. Huit autres suivront jusqu'au 2 juin 1998.
- **23 février 1997.** Un incendie se déclenche alors que six cosmonautes sont présents à bord.
- **25 juin 1997.** Un vaisseau cargo Progress entre en collision avec le module Spektr dont il perce la paroi.
- **27 juin, 3 et 17 juillet 1997.** Pertes de contrôle de la station dues successivement à des pannes d'ordinateur et à une erreur de manipulation.

Amélioration

VENDREDI. Après l'évacuation du front pluvio-orageux vers l'est et avec la remontée générale des pressions, la France retrouve un temps plus calme, avec une dominante ensoleillée, malgré encore quelques passages nuageux et un risque d'orage en soirée sur les reliefs.

Bretagne, pays de Loire, Basse-Normandie. - De la Bretagne au Cotentin, des nuages résistent par endroits, mais le soleil réussit de belles percées. Ailleurs, après la dissipation des brouillards, le soleil est là. Il fera de 20 à 26 degrés.

Nord-Picardie, Ile-de-France, Centre, Haute-Normandie, Ardennes. - Malgré un ciel temporairement voilé, ce sera une journée agréable avec des températures qui atteindront 22 à 28 degrés.

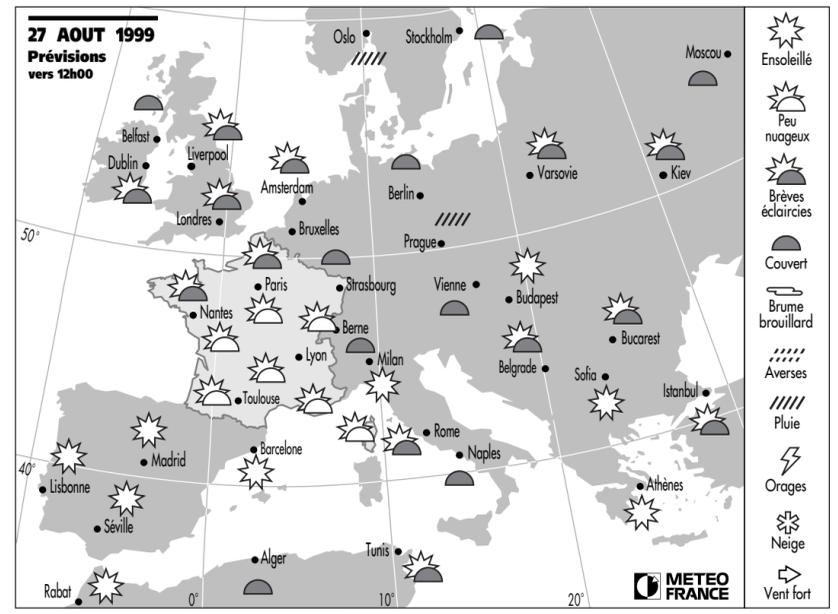
Champagne, Lorraine, Alsace, Bourgogne, Franche-Comté. - Après dissipation des brouillards matinaux, le soleil revient. Les reliefs du Jura resteront localement

sous les nuages et une ondée orageuse est encore possible l'après-midi. Il fera de 24 à 28 degrés.

Poitou-Charentes, Aquitaine, Midi-Pyrénées. - Après dissipation des brouillards matinaux le soleil revient généreusement. Des Pyrénées au Massif Central, quelques nuages bourgeonneront l'après-midi. Ils pourront donner en soirée une petite ondée en plaine. Il fera de 24 à 30 degrés.

Limousin, Auvergne, Rhône-Alpes. - Le soleil fera une belle prestation après la dissipation des brouillards matinaux. L'après-midi, des nuages bourgeonneront et l'on n'exclut pas une averse orageuse en montagne ou une ondée en plaine. Il fera de 27 à 29 degrés.

Languedoc-Roussillon, Provence-Alpes-Côte d'Azur, Corse. - Le soleil revient en force autour de la Méditerranée. Sur les reliefs, quelques nuages bourgeonneront et une ondée orageuse est encore possible en soirée près de la frontière italienne et sur les Pyrénées. Il fera de 30 à 33 degrés.

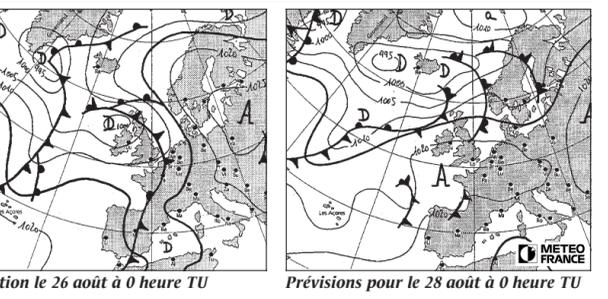


LE CARNET DU VOYAGEUR

FRANCE. Le dernier week-end du mois d'août s'annonce difficile sur les routes avec le début des retours vers les villes de nombreux vacanciers. La Sécurité routière a classé la journée du vendredi 27 août « orange » et du samedi 28 « rouge » en province. Mais le dimanche 29 est annoncé « vert » dans toute la France. Elle recommande donc aux automobilistes, pour leurs retours, à l'est d'éviter les grands axes de transit nord-sud et à l'ouest de rentrer le matin. D'une façon générale, les responsables du trafic demandent de « laisser passer le samedi ».

Table with 3 columns: City, Temperature (min/max), and Weather conditions for various locations.

Table with 3 columns: City, Temperature (min/max), and Weather conditions for various locations.



MOTS CROISÉS

PROBLÈME N° 99203

SOS Jeux de mots : 3615 LEMONDE, tapez SOS (2,23 F/min).

Crossword puzzle grid with numbers 1-12 and letters I-X.

HORIZONTALLEMENT 1. Pleins, ils finissent dans la rue. - II. Au courant des confidences. Attrapés dans un sens, connue dans l'autre. - III. Personnel. Mots d'auteurs. - IV. Prise en considération. Prince arabe. - V. Pratiquer l'ouverture et très vite la fermeture. Vagabonder. - VI. Protégeait le foyer romain. Vient de refaire les comptes de l'Hexagone. - VII. Comme une groseille avant les confitures. Sur la toile. - VIII. Arrivée. Départ. Article retourné. - IX. Gardé en chambre. Triste et

tendre poème. - X. Qui a vraiment beaucoup trop servi. Soutenir au tribunal. VERTICALEMENT 1. Douce après un trop bon repas. - 2. Que du beau monde trié sur le volet. - 3. Démonstratif. Décomposition fertile. - 4. Frappée de stupeur. Personnel masculin. - 5. Qui devrait tenir moins de place. Ses graines et ses racines alimentent le pharmacien africain. - 6. Manifestation au stade. Doit être petit pour compter. - 7. Alimente

l'Oubangui. Neige éternelle. - 8. Communs dans les bois et dans les prés. Manifestation de joie. - 9. Belles des eaux méditerranéennes. - 10. Pour détourner l'attention. Lettres de garantie. - 11. Prise en connaissance. Elle aussi est au courant des confidences. - 12. Attaquer les feuilles.

Philippe Dupuis

SOLUTION DU N° 99202

HORIZONTALLEMENT 1. Rahat-loukoum. - II. Amuseur. Ir. - III. Vers. Ebarbés. - IV. Anéantir. Eté. - V. Li. Sottie. An. - VI. Etes. Eau. GMT. - VII. Menin. LSD. Pe. - VIII. Fn. Ne. Aman. - IX. Nouées. Otait. - X. Tristounette.

VERTICALEMENT 1. - Ravalement. - 2. Aménité. Or. - 3. Hure. Enful. - 4. Assassines. - 5. Tê. Nô. Et. - 6. Lulette. NSO. - 7. Orbitale. - 8. Arius. On. - 9. Kir. Date. - 10. Orbe. Mat. - 11. Etampait. - 12. Mésentente.

L'ART EN QUESTION N° 132

En collaboration avec Réunion des Musées Nationaux

Les Médicis à Blois

LA FAMILLE des Médicis, venue du nord de Florence au XIVe siècle, s'installe dans le quartier de San Giovanni. Comme tous les grands de ce monde, princes ou seigneurs, ils ont la passion de la collection et s'imposent très tôt comme des mécènes hors pair. Riches banquiers, les Médicis vont ajouter à la puissance de l'argent, la puissance du politique. Cosme de Médicis (1389-1464), grand-père de Laurent nommé par ses contemporains « Le Magnifique », est l'initiateur de ce pouvoir. Ambitieux, il gouverne la ville de Florence en affichant un mécénat grandiose. Dans son magnifique palais de la via Larga, Cosme collectionne des antiquités, des bustes et des reliefs de marbres, des coupes en pierres dures, des bijoux, ou des objets venus d'Orient. Il se révèle aussi un mécène important pour les artistes. Sa passion pour l'art et sa fortune imposent la suprématie et la magnificence de la cour des Médicis, que ses descendants entretiendront avec la même intelligence. Cette famille allait donner à la France une de ses reines : Catherine de Médicis. Elle fut la mère de trois rois de France, dont François II et Henri III. Quel est le nom du troisième ? Henri IV



ANTONIO QUATRONE

« Portrait de Cosme l'Ancien » Ecole florentine, XVIe siècle Huile sur toile, 53 x 44 cm. Florence, palais Mozzi-Bardini, au château de Blois pour l'exposition « Les Trésors des Médicis », jusqu'au 24 octobre.

Charles IX François III

Réponse dans Le Monde du 3 septembre

Solution du jeu n°131 publié dans Le Monde 20 août C'est à l'actrice anglaise Ellen Terry que le sculpteur Saint-Gaudens avait offert le bas-relief en bronze représentant le peintre Jules Bastien-Lepage.

Large advertisement for Le Monde magazine featuring a globe wearing sunglasses and subscription information.

CULTURE

LE MONDE / VENDREDI 27 AOÛT 1999

MUSIQUE Chaque été, depuis 1990, le public se presse au Festival de musique de Bard College, à une heure et demie de train de New York. ● CETTE ÉCOLE est dirigée de-

puis vingt-quatre ans par Leon Botstein. Ce chef d'orchestre, écrivain, conférencier, musicologue, n'a eu de cesse de réunir l'argent nécessaire à la construction d'une salle de

concerts et de convaincre les habitants. ● L'ARCHITECTE AMÉRICAIN Frank Gehry, à qui l'on doit le tout récent Musée de Bilbao (Pays basque espagnol), vient de poser la pre-

mière pierre du Performing Arts Center, un bâtiment qui devrait être inauguré en 2001 et sera notamment doté d'une salle de 800 places. ● Arnold Schoenberg était le compo-

teur fêté, cet été, par le Bard College, au cours de trois week-ends aux programmes copieux alternant pièces fréquemment jouées et raretés, conférences et causeries.

A Bard College, Arnold Schoenberg rallie les foules

Arnold Schoenberg a été le compositeur fêté, cet été, par le Bard College, école, à une heure et demie de New York, dirigée par Leon Botstein.

L'architecte américain Frank Gehry vient d'y poser la première pierre du futur Performing Arts Center, qui devrait être inauguré en 2001

ANNANDALE-ON-HUDSON
(New York)

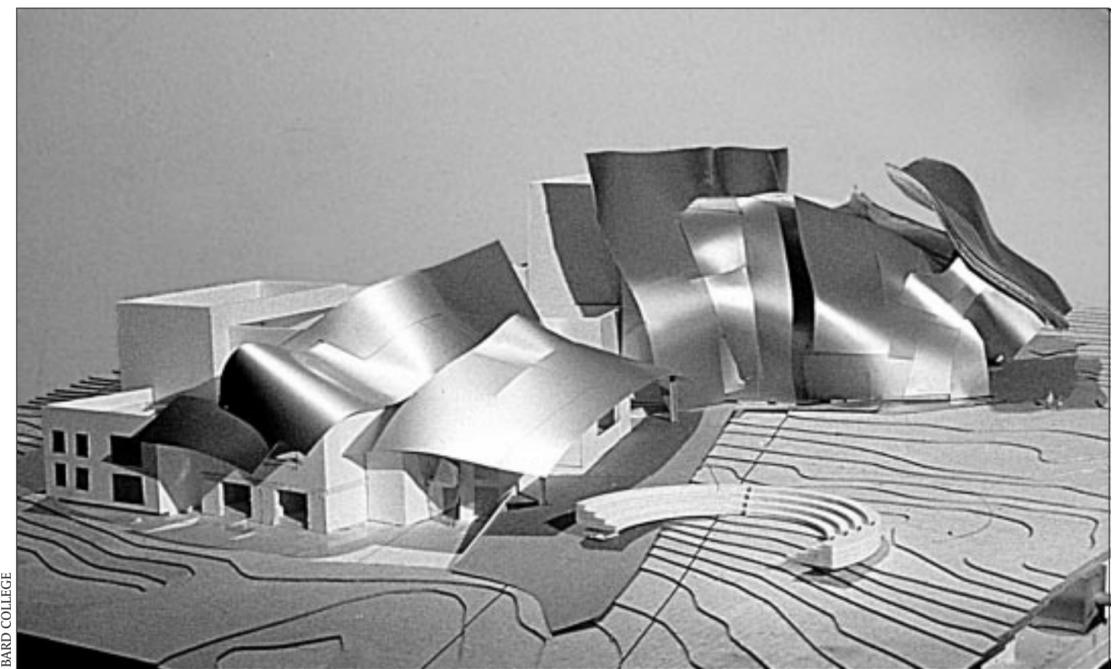
de notre envoyé spécial

Lorsque ayant emprunté la route boisée qui mène à Bard College, dans le haut de l'Etat de New York, on découvre les bâtiments scolaires, le campus posé sur un vrai tapis de gazon, magnifiquement entretenu, la vue sur l'Hudson, on se dit qu'on ne se trouve décidément pas dans un établissement pédagogique ordinaire. La situation retirée de Bard (en pleine campagne, à deux pas de Woodstock, mais à une heure et demie de train de Manhattan) en fait un point de chute très recherché par les étudiants sortant de ce que les américains nomment *high school*, un cursus équivalent à ceux réunis du collège et du lycée en France. Bard College est d'autant plus prisé que l'école, privée et très sélective, est fréquentée par un corps enseignant de haut vol, notamment ceux du département artistique consacré aux *liberal arts*.

Fait assez rare pour être souligné, c'est un musicien (musicologue et chef d'orchestre) qui préside Bard College. Leon Botstein fêtera l'an prochain ses vingt-cinq années à ce poste, une activité qui l'occupe pleinement, on s'en doute, mais qui ne l'empêche pas de continuer de diriger, d'écrire des livres, de signer des articles, et d'être, avec le violoncelliste Robert Martin, également professeur à Bard College, le directeur artistique du festival donné chaque été depuis dix ans dans l'enceinte du collège, dans le petit Olin Hall ou sous une tente de plein air.

UN « CHASSEUR » DE MÉCÈNES

L'homme a la réputation d'être infatigable, bouillonnant d'idées, de projets et d'envies, et passe pour être un remarquable « chasseur » de mécènes, qu'il sait fédérer autour d'activités artistiques exigeantes. Il vient de commander une salle de concert de huit cents places au célèbre architecte américain Frank O. Gehry, financée grâce à des fonds privés, dans la-



Maquette du futur Performing Arts Center dessiné par Frank O. Gehry pour le Bard College.

quelle, à partir de 2001, se donneront les concerts et opéras du Bard Music Festival (*lire ci-dessous*). Voici deux ans, Botstein a monté un festival consacré à Charles Ives (1874-1954) et convaincu les financeurs de miser sur cette figure tutélaire et controversée de la musique américaine du XX^e siècle. Cette année, c'est au tour d'Arnold Schoenberg d'être ausculté sous toutes les coutures.

Pendant la saison d'hiver, Botstein se produit régulièrement à la tête de l'American Symphony Orchestra - fondé en 1962 par Leopold Stokowski -, en compagnie duquel il s'illustre dans des programmes affolants réunissant Florent Schmitt et Rachmaninov

autour de la figure inspiratrice d'Edgar Poe, présentant l'intégralité de l'immense *Troisième symphonie* du compositeur russe Reinhold Glière (1875-1956). L'an passé, le président de Bard College a donné en version en concert l'*Ariane et Barbe-Bleue*, de Paul Dukas, une rareté même en France. Il dirige aussi, avec Valery Gergiev, l'orchestre russo-américain des jeunes, fait de fréquents voyages en Europe pour y enregistrer un oratorio de Max Bruch ou des symphonies de Karl Amadeus Hartmann...

« Je suis passionné par le tournant du XIX^e siècle et le passage au XX^e, mon sujet de doctorat à l'université Harvard. J'adore étudier et

diriger les partitions influencées par Wagner et trouver des chefs-d'œuvre inconnus. Il faut reconnaître que certaines pièces mineures éclairent différemment les créations de leur époque. Pendant la saison 1999-2000 de l'American Symphony Orchestra, nous confronterons par exemple Bruckner à deux musiciens viennois de son temps, Ignaz Brüll et Karl Goldmark. Le fait de prendre le temps de regarder de près et de faire entendre la musique de Florent Schmitt ou l'*Ariane et Barbe-Bleue* de Paul Dukas, que nous avons donnée en première new-yorkaise la saison passée, en version de concert, ne m'empêche pas d'avoir la plus vive passion pour Pelléas et Mélisande, de Claude Debussy, que je considère

comme le chef-d'œuvre d'un génie. Le fait de consacrer l'édition 1999 du festival d'été à Arnold Schoenberg ne nous prive pas de rendre hommage à Beethoven l'an prochain. Je regrette simplement que les chefs d'orchestre en charge des grandes institutions ne consacrent pas davantage de leur temps et de leurs programmes à la musique contemporaine et à ces raretés. Ils ignorent souvent presque tout de ces routes moins fréquentées du répertoire. Je me souviens que Georg Solti, qui me témoignait de l'amitié, ignorait parfaitement que le violoniste Joseph Joachim avait écrit de la musique ! Quant aux solistes, ils acceptent difficilement de mettre un nouveau concerto à leur répertoire lorsqu'il

savent qu'il y a de très fortes chances pour qu'ils ne le rejouent jamais... » Pourquoi consacrer trois week-ends très copieux à Arnold Schoenberg, ce musicien encore controversé à l'aube d'un siècle nouveau ? « Je voulais montrer que Schoenberg n'est pas de la musique d'avant-garde, comme on le croit encore trop souvent, mais un classique de notre siècle. 1999 était la date butoir avant que l'on dise que Schoenberg est du siècle passé ! Il existe de nombreuses pièces qui ne sont jamais données en concert, et il me semble qu'il est important de sortir ce grand compositeur de l'ornière dans laquelle l'a quelque peu plongé un courant historique et interprétatif un peu sec. Le jouer comme un "classique" rend en général sa musique plus abordable et moins intimidante. »

UN PUBLIC MÉLANGÉ

Le rythme de travail semble particulièrement soutenu, et les musiciens de l'orchestre en résidence pendant le festival ont fort à faire. « Beaucoup de chefs d'orchestre prétendent qu'il faut un grand nombre de répétitions pour les Variations op. 31. Certes, c'est une partition difficile. Mais la musique de Beethoven, est-ce si "facile" à jouer ? Du coup, à force de dire que ce genre de pièces est inmontable, on ne les joue jamais. »

Leon Botstein a gagné son pari : un public très mélangé s'est pressé aux conférences, aux concerts de musique de chambre, et ce sont pas moins de six cents personnes qui, par un après-midi de pluie gris et froid, sont venues ovationner, sous une tente, ces Variations op. 31 : de très vieilles personnes studieuses mais aussi de très jeunes auditeurs, probablement des étudiants du collège dont la rentrée s'effectuera dans quelques jours. Alors, Leon Botstein reprendra ses très sérieuses fonctions de président, un œil sur une partition rare, l'autre sur la construction de cette salle prometteuse et méritée.

Renaud Machart

Bard College s'offre une salle signée Frank Gehry

ANNANDALE-ON-HUDSON
(New York)

de notre envoyé spécial

Chaque été, depuis 1990, le Festival de musique de Bard College dresse une tente sur l'un des espaces de gazon du campus. Pas de la toile de campeur, mais une matière lisse, réfléchissante, parfaitement tendue comme une conque en dur. Cet espace accueille sinon idéalement du moins favorablement, la musique et un public de 800 personnes environ.

On y a chaud lorsqu'il fait chaud, ou froid lorsqu'il fait froid - ce qui était le cas pendant cet avant-dernier week-end d'août. On y entend tout assez clairement, même s'il est parfois nécessaire, comme dans l'exécution semi-scénique de *Die Glückliche Hand*, d'Arnold Schoenberg, de soutenir certaines voix par une amplification. C'est acceptable, mais, encore une fois, loin d'être idéal.

Leon Botstein est depuis toujours convaincu qu'une « vraie » salle devait être construite, c'est-à-dire accompagnée d'un dispositif complet propre à la préparation de spectacles internes au collège (musique, théâtre et danse), au festival d'été mais aussi à l'accueil de spectacles pendant l'hiver.

Le président déclarait, à l'issue du dernier concert du festival d'été : « Nous devions nous donner les moyens de recevoir les artistes et de permettre aux étudiants de se confronter à une véritable structure professionnelle parfaitement équipée. En aucun

cas cela ne devait être un bâtiment au rabais. Nous avons tenu à ce qu'il soit pratique, mais beau. »

A cet égard, le président et son comité de *fund raisers*, personnalités chargées de collecter les 41 millions de dollars (environ 41 millions d'euros) nécessaires à la construction du bâtiment et

Le Performing Arts Center sera construit à l'abri des regards des riverains, en dépit de sa structure d'une exquise légèreté, ailée, dynamique, presque transparente

les 5 millions de dollars (environ 5 millions d'euros) constituant le fonds initial de fonctionnement, n'ont pas fait les choses à moitié. L'architecte américain d'origine canadienne Frank Gehry, auteur du célèbre Musée Guggenheim de Bilbao et du grand Disney Hall de Los Angeles, une nouvelle salle de concerts en cours de construction, a été sollicité.

Le budget initialement prévu a été dépassé, mais, avouait Gehry, quelques instants avant de poser la première pierre symbo-

lique, ce 22 août : « C'est un bâtiment que j'espère beau et élégant, mais il est modeste. L'argent n'est pas investi dans le marbre, dans un décorum trop spectaculaire. Nous avons voulu une salle de 800 places qui sonne très bien, flexible, modulable, adaptée au concert, à l'opéra, à la voix parlée. Une seconde salle, de 200 places, sera un espace expérimental nu complètement modulable. »

La réunion des fonds n'a pas été chose aisée, et la campagne de collecte continue, d'ici à l'été 2001, date prévue pour l'inauguration de la salle. Le plus complexe a été le long combat pour faire admettre une architecture tranchant nettement avec les maisons victorienne des bords de l'Hudson. Le Performing Arts Center sera en fait construit à l'abri des regards des riverains, en dépit de sa structure d'une exquise légèreté, ailée, dynamique, presque transparente, grâce à ses toits feuilletés en acier inoxydable.

Agacé par cette polémique et ravi d'en avoir fini avec les tergiversations, Leon Botstein, faussement terre à terre, conclut : « Cette salle sera un enrichissement pour la région, un honneur pour le patrimoine architectural de la vallée de l'Hudson et la source d'une attraction nouvelle. Qui allait à Bilbao avant que Gehry n'y construise son musée ? Tout cela est une chance pour les étudiants, le public et les artistes. »

R. Ma.

Les chemins contrariés de la musique de Schoenberg

FESTIVAL DE MUSIQUE DE BARD COLLEGE, les 20, 21 et 22 août. Prochains concerts : Lincoln Center, New York, le 20 novembre. Tél. : 00-1-914-758-3226. Internet : www.bard.edu

ANNANDALE-ON-HUDSON
(New York)

de notre envoyé spécial

On n'a assisté qu'au deuxième des trois week-ends consacrés à « Arnold Schoenberg et son univers » par le festival du Bard College (le dernier sera donné à l'automne, au Lincoln Center de Manhattan), mais on en sort la tête pleine de musiques rarement entendues, d'informations passionnantes glanées au long de séances colloquiales ou de simples présentations précédant les concerts.

On en sait davantage quant aux élèves les moins connus (le Grec Nikos Skalkottas (1904-1949), le Catalan Roberto Gerhardt (1896-1970), le Viennois Egon Wellesz (1885-1974) ou l'Allemand Erich Iltor Kahn (1905-1956)), on découvre les collègues, les imitateurs (Hanns Eisler singeant *Pierrot lunaire* dans son *Palmström op. 5*, 1924), les rivaux à succès (Erich Wolfgang Korngold, fêté à l'opéra, qui réécrivit Johann Strauss puis compose pour Hollywood), les compositeurs chéris (la connaissance qu'avait Schoenberg du répertoire était énorme), les talents de Schoenberg peintre, de Schoenberg organisateur de concerts... Le tout délivré par des conférenciers et spécialistes pour la plupart au plus haut niveau et pourtant accessibles, des interprètes de musique de chambre

soigneux et précis, un orchestre manquant de raffinement mais d'un constant engagement envers les œuvres difficiles du Viennois. Au terme de ce marathon organisé de main de maître, on a l'impression d'avoir fait le tour d'une œuvre au terrain accidenté, tour à tour aride ou fertile, passionnante ou irritante.

On ne feindra pas d'avoir découvert Schoenberg sur les bords de l'Hudson. Mais où pouvait-on entendre récemment une telle concentration d'événements musicaux et musicologiques, idéalement mêlés, à propos de celui que beaucoup considèrent comme l'élément-clé de la musique du XX^e siècle, tandis que d'autres le tiennent pour l'un de ces compositeurs qui ne s'écoutent qu'avec précaution, en tout cas rarement, dans le cadre des grandes séries de répertoire symphonique affectées du grand public, encore moins chez soi, le soir, sur une platine laser, après une journée de travail ?

BEAUTÉ LOINTAINE ET FORCLOSÉ

Le simple nom du compositeur viennois fait encore fuir l'auditeur, pourtant, le poème symphonique *Pelléas et Mélisande op. 5* (1902-1903), d'après Maeterlinck, vaut bien ceux de Richard Strauss et n'a pas à rougir face à une symphonie de Gustav Mahler. Le public venu à Bard College, assez fourni malgré l'exécrable temps, a chaudement applaudi cette longue pièce, somptueuse et fascinante, une révélation, voire un soulagement pour certains. En était-il de même avec les autres compositions inscrites aux programmes des très copieux

R. Ma.

Jobin dissèque la nudité dans Braindance

L'artiste suisse, nouveau venu sur la scène chorégraphique, confirme son originalité. Une danse physique, crue et cérébrale

BRANDANCE, quintette de Gilles Jobin. Franz Treichler (musique originale) The Young Gods (musique additionnelle). Emma Wilson (lumières). Anne Van Brée (costumes). Londres, ICA, The Mall, jusqu'au 26 août, 19 h 30. Tél. : 0171 930 3647. Prochains spectacles : La Ribot, les 27 et 28 août. Tournée de Braindance : du 30 août au 2 septembre, à Zurich, du 8 au 18 septembre, Théâtre Arsenic, à Lausanne, du 6 au 10, à Genève. Le 4 décembre, à Thonon, les 10 et 11, à Bordeaux.

LONDRES

de notre envoyée spéciale

Londres au mois d'août n'a rien d'une capitale assoupie : on ne s'attendait pas à une telle effervescence. Du monde partout, une rue qui a retrouvé du style. Des expositions vraiment contemporaines telles Abracadabra à la Tate Gallery, les portraits psychédéliques de l'Américain Chuck Close à la Hayward Gallery, les drôles de frigos aménagés du Français Pascal Rome, l'inénarrable foutoir du campement de Tomoko Takahashi. La programmation danse, elle non plus, n'a rien à voir avec le désert parisien : le Royal Ballet est à son poste, le New York City est en visite, et Gilles Jobin, le garçon dans le vent, à l'Institut of Contemporary Arts est attendu par un public épris d'émotions fortes.

Après la réussite d'A + B = X' (Le Monde du 29 juin), considérée comme une première œuvre, le chorégraphe de Lausanne, installé à Londres, signe une nouvelle création Braindance. Une danse physique, crue, qui cependant, comme l'annonce le titre, travaille pas mal du chapeau ; cérébrale, elle reste néanmoins au plus près de son sujet : le corps nu.

Une danse qui s'aventure là où l'obscène croiserait une certaine forme de sacré. Sans certitude aucune. On n'est pas chez Georges Bataille. Ni dans un érotisme qui aurait des relents sadomasochistes. Seuls les états du corps, qui s'approchent de la rigidité (mortelle), occupent le jeune artiste. Avec pour figures préférentielles la croix, l'arc, l'étoile. Un chemin qui renvoie au supplice, au corps face contre terre, inerte, mais aussi au cosmos, peut-être même à la migration des âmes. Tout comme dans A + B = X', des accents brefs de musique indienne induisent cette idée d'une trans-

endance. Danse qui creuse, déterre, surexpose des parcelles de vie exhumée. Si on regarde de plus près le matériau utilisé, on lui trouve une étrange ressemblance avec celui qui fonde la danse classique : déformations, grands écarts, toutes positions visant des angles à 180 degrés, tension extrême des membres... Inversion de codes établis pour glorifier le corps, employés, ici, pour en pointer les vicissitudes ? Pas si simple. Quand on entre dans la salle, on est accueilli par le vrombissement d'une musique déferlante. Guerre, séisme ? Les corps de trois femmes sont à terre. Un homme, qui sera rejoint par un collègue, fait son boulot, glisse sous une épaule, une hanche, en haut des reins, des rouleaux de caoutchouc bleu, tire un corps par les pieds. Ensemble, ils dénudent partiellement les femmes : remontent les tee-shirts, dégagent les soutiengorge, baissent pantalons et slips. Les manutentionnaires numérotent les corps avant de les rhabiller.

OUVRIERS DES TEMPS MODERNES

Chorégraphie de l'inertie. La répétition des scènes, des gestes, sonne juste : on voit aujourd'hui beaucoup de ces images d'hommes occupés à déterrer les morts, soulager les blessés. Ils sont les nouveaux ouvriers de nos temps modernes. Aucun cynisme dans cette monstration de l'ordinaire. La compassion du travail bien fait. Les deux hommes prennent à leur tour place dans la danse, face contre terre. Femmes et hommes tournent sur eux-mêmes. Ou s'amassent les uns sur les autres, tournant encore, se séparent et roulent sur la scène. On hésite : ces girations au sol se veulent-elles reflets du ciel, ou dessins de synapses disjointes du cerveau ?

Les danseurs passent alors à des torsions arrière qui arquent le corps à l'horizontale. L'être humain est une mécanique dont Gilles Jobin est l'horloger. Pas Suisse pour rien, l'artiste. Danse de l'absurde réglée comme du papier à musique. Une fille reste seule en scène. Pas pour longtemps. Ils s'y mettent à quatre pour la débarrasser de ses vêtements ordinaires. Lui remettement ses baskets, son slip blanc. Ainsi mise à l'aise, ils l'étirent, l'écartent jusqu'à l'écartèlement. Ceux qui la manipulent se saisissent d'elle avec douceur, mais résolution. Ils la parent ensuite d'une multitude de pastilles d'un argenté lumi-



ISABELLE MEISTER

Avec Braindance, la danse de Gilles Jobin s'aventure là où l'obscène croiserait une certaine forme de sacré.

nescent. Idole malmenée – qui aime bien châtie bien –, dont chaque mouvement illumine de sa trace de feu follet le noir absolu du plateau.

Le corps réduit à son abstraction maximum : même plus une forme, à peine une couleur. On se demande soudain si les interrogations de Jobin sur le corps nu ne sont pas aussi celles d'un enfant curieux. Voir sous le vêtement comment s'articule le Lego. Une femme monte sur les fesses d'un homme allongé à plat ventre. Il replie ses jambes vers lui. Ses pieds offrent à sa partenaire un fauteuil sur lequel elle s'assied. Lui se met alors à genoux, elle monte sur son dos, progresse jusqu'aux épaules de l'homme, etc. On est fasciné par la manœuvre. Epreuve de varappe où chaque relief musculaire sert de prise. Cette Brain-

dance qui ose le scabreux ne s'autorise aucun effet. Le chorégraphe amorce des images, éparpille des morceaux d'histoires qui annoncent le pire sans le montrer dans sa littéralité, obligeant notre cerveau à achever le puzzle qu'habituellement on se refuse à imaginer. Ce travail envoûtant, sorte de *Dies irae*, diffuse une gêne, souvent insupportable. Bien que parfois on ait envie de rire de ce ton impassible, de cette lenteur bridée à mort, tandis que la musique, à l'inverse, galope.

Mais comment dire ? Gilles Jobin, s'il paie de sa personne – on n'aimerait pas dans ce genre de recherche que le chorégraphe ne danse pas – se montre nettement plus timide sur l'identification du masculin. De son sexe.

Dominique Fréret

La « Saga des homards », une bonne pêche des peintures de Hélon à Vannes

JEAN HÉLION (1904-1987), LA SAGA AUX HOMARDS. LA COHUE, MUSÉE DE VANNES, 9 ET 15, PLACE SAINT-PIERRE, 56000 VANNES. Tél. : 02-97-47-35-86. De 10 à 18 heures. Jusqu'au 10 octobre.

VANNES

de notre envoyée spéciale
Ce n'est pas une grande exposition. Elle est tout au plus faite d'une trentaine d'œuvres. Mais c'est un plaisir que de voir rassemblées autour du homard, ses pinces et ses antennes, de grandes et petites peintures, des pastels et des encres, des notations et notes de carnets au jour le jour, ces dernières s'avérant, comme toujours chez Hélon, des plus instructives. Cette bonne pêche date des années 1975 et 1976, à Belle-Ile où l'artiste possédait une maison depuis une vingtaine d'années, et où il s'était essayé au paysage marin avant de céder, là aussi, au fort besoin de nourrir sa peinture avec ce que lui offrait le spectacle de la rue. En l'occurrence, le port du Palais et ses étals de homards et d'araignées : des forces vives qui devaient lui donner encore du fil à retordre, après l'étude des légumes et des fruits.

À l'époque de la « Saga aux homards », Hélon ne se lasse pas des marchés, partout où il est : à Bigeonnette, sa résidence principale, il s'est repu de fruits et légumes. A Paris, où il gardait un atelier, il fera les bouquinistes et les puces. A Belle-Ile, il prolonge les « Suites maraîchères » dans lesquelles il confrontait les poireaux, les choux et les potirons, en travaillant à ce qui lui paraît essentiel : « le cheminement du légume au vêtement, à travers la foule qui les sépare ».

Cette fois, c'est plutôt du passage de la pince aux fesses qu'il s'agit. Exemple : le *Grand Marché aux Homards* de 1975 et son enchaînement de crustacés en frise festonnée tendue entre la jupe rouge d'une fille de dos et l'étal du

mareyeur. Tout est lié : l'antenne à la carapace, les pinces à la jupe et au tablier du marchand, les queues à l'étal. Tout se tient : tréteaux et marchandises, figures et couleurs. Les marchés d'Hélon, ce n'est pas *Le Ventre de Paris*. Ils ne sont pas naturalistes, et les histoires qui s'y racontent sont avant tout des histoires de formes plastiques et symboliques qu'il s'agit de saisir et de tenir. De tenir en équilibre entre table, balance et cagateos, dans le déséquilibre délibérément provoqué des objets et des images, pour donner aussi l'impression de choses vues en passant, plus graves qu'il n'y paraît. Qui méritent donc qu'on s'y arrête.

HISTOIRES DE SACRIFICES

« Comme on chantonne en travaillant, je me raconte sur les gestes les plus simples, de grandes, de profondes histoires », a écrit le peintre à propos de sa « Saga aux homards ». Celle-ci n'a sûrement pas la profondeur, ni la spiritualité des « Suites puicières » (inspirées des marchés aux puces) qui enchaînent mannequins, crânes, et instruments de musique, et renvoient à l'imagerie des vanités. Mais il y a là pour faire bon poids autour du poissonnier au tablier rouge tenant un homard cuit dans une main et un homard cru dans l'autre, des histoires graves, de vie et de mort, des histoires de sacrifices. Hélon dit que « le thème de la crucifixion hante toute cette saga aux homards », derrière laquelle il y aurait son « incroyance insatisfaite », son « incroyance par foi dans le réel sensible ».

Quelques poignées de harengs, et deux ou trois quartiers de thons complètent et mettent fin à la suite sur une note plus que glanglante : « *Holocauste au marché* » de 1977, petite composition pyramidale avec tête de poisson, bancs, hache et tablier, nous entraîne loin de Belle-Ile.

Geneviève Breerette

SORTIR

PARIS

Manuel Rocheman Trio
Si George Mraz (l'un des plus beaux sons de contrebasse) et Al Foster (bateur de terre et de feu) ont été ses compagnons le temps d'un enregistrement, le pianiste Manuel Rocheman mène un trio tout aussi passionnant avec Riccardo del Fra (l'un des plus beaux sons de contrebasse, *bis*) et Philippe Soirat (précision, idées, swing), après avoir eu pour *sidemen* les frères Louis et François Moutin. Rocheman, toujours jeune homme, toujours doué, au toucher sensible, pianiste de la clarté et de l'articulation, compose des mélodies superbes et redonne le goût des standards les plus joués et rejoués. *Sunset, 60, rue des Lombards, Paris 1^{er}. M^e Châtelet. Les 27 et 28, à 22 heures. Tél. : 01-40-26-46-60. 80 F.*

PONT-À-MOUSSON

La Mousson d'été
Créée en 1995 par le comédien et metteur en scène lorrain Michel Didym, la Mousson d'été réunit dans l'abbaye des Prémontrés des auteurs d'aujourd'hui. A travers des lectures, conversations, mises en espace, spectacles, cabarets, les objectifs de la Mousson d'été sont de mettre l'écri-

ture et l'auteur au centre du processus de création et de permettre à des personnalités diverses (auteurs, éditeurs, acteurs, traducteurs, metteurs en scène, directeurs de structures culturelles, musiciens, journalistes, universitaires, public...) de se rencontrer autour de l'écriture et de la création théâtrale contemporaine.

Cette année, les auteurs d'Amérique du Nord (Etats-Unis et Canada) et francophones sont à l'honneur. Ainsi seront présentées des pièces traduites en français de quatre Américains, Barry Hall, Suzan Lori-Parks, Mac Wellman et Eric Bogosian, d'un Portoricain, Jose Rivera, et de deux Canadiennes anglophones, Marie Clements et Colleen Wagner. Les pièces retenues d'une douzaine de dramaturges francophones sont signées notamment Joël Jouanneau, Jean-Paul Wenzel, Eugène Durif, Xavier Durringer, Catherine Anne, Normand Charette et Jean-Claude Gallotta, le chorégraphe, qui présentera son premier texte, un monologue et un spectacle avec danseurs et acteurs. Montrés à soixante stagiaires (enseignants et acteurs), les spectacles sont ouverts au public. *Abbaye des Prémontrés, rue Saint-Martin, 54 Pont-à-Mousson. Du 27 août au 1^{er} septembre. Tél. : 03-83-81-09-37. Spectacles de 30 F à 50 F.*

GUIDE

REPRISES CINÉMA

Du riffi chez les hommes
de Jules Dassin, avec Jean Servais, Carl Möhner, Robert Manuel. Français, 1954, noir et blanc (1 h 56). Reflet Médicis II, salle Louis-Jouvet, 5^e (01-43-54-42-34).

L'Idiot
d'Akira Kurosawa, avec Toshiro Mifune, Masayuki Mori. Japonais, 1951, noir et blanc, copie neuve (2 h 45). Studio des Ursulines, 5^e (01-43-26-19-09).

Il pleut sur Santiago
de Helvo Soto, avec Jean-Louis Trintignant, Annie Girardot, Marthe Keller. Français, 1975 (1 h 49). Le Quartier Latin, 5^e (01-43-26-84-65).

Le Malin
de John Huston, avec Brad Dourif, Ned Beatty, Harry Dean Stanton. Américain, 1979 (1 h 50). Reflet Médicis III, 5^e (01-43-54-42-34).

Le Procès
d'Orson Welles, avec Anthony Perkins, Jeanne Moreau, Romy Schneider, Orson Welles, Madeleine Robinson, Suzanne Flon. Franco-italo-allemand, 1962, noir et blanc (2 h). Reflet Médicis, salle Louis-Jouvet, 5^e (01-43-54-42-34).

FESTIVALS CINÉMA

Cinéma en plein air
Bronco Billy (Clint Eastwood, 1980) : le 26, à 22 ; *La Poursuite infernale* (John Ford, 1946) : le 27, à 22 h.

Carl Theodor Dreyer
Jour de colère (1943) : le 26, à 18 h 15 ; *Gertrud* (1964) : le 26, à 20 h 10 ; *Pages arrachées du livre de Satan* (1920) : le 27, à 13 h 50 ; *Le Maître du logis* (1925) : le 27, à 18 h 15 ; *Ordet* (1955) : le 27, à 20 h 10.

Espace Saint-Michel, 7, place Saint-Michel, Paris 5^e. M^e Saint-Michel. Tél. : 01-44-07-20-49.
Joseph L. Mankiewicz
Guys and Dolls (1955) : le 26, à 18 h 30, 21 h 15 ; *Cléopâtre* (1963) : le 27, à 19 h.

Grand Action, 5, rue des Ecoles, Paris 5^e. M^e Cardinal-Lemoine. Tél. : 01-43-29-44-40.
Kenji Mizoguchi (les années 50)
Les Contes de la lune vague après la pluie (1953) : le 26, à 18 h, 20 h, 22 h ; *La Rue de la honte* (1956) : le 27, à 18 h, 20 h, 22 h.

Saint-André-des-Arts, 30, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6^e. M^e Saint-Michel. Tél. : 01-43-26-48-18.

CINÉMATHÈQUE

Palais de Chaillot : chefs-d'œuvre du cinéma
Gare centrale (Youssef Chahine, 1958) : le 26, à 19 h ; *L'Esclave libre* (Raoul Walsh, 1957) : le 26, à 21 h. *Cinéma-thèque française, 7, avenue Albert de Mun, Paris 16^e. M^e Trocadéro. Tél. : 01-56-26-01-01.*
Salle des Grands Boulevards : casses en tous genres
Jules de Londres (Cliff Owen, 1962) : le 26, à 19 h ; *Les Criminels* (Joseph Losey, 1960) : le 26, à 21 h 30. *Cinéma-thèque française, 42, boulevard Bonne-Nouvelle, Paris 10^e. M^e Bonne-Nouvelle. Tél. : 01-56-26-01-01.*

TROUVER SON FILM

Tous les films Paris et régions sur le Minitel, 3615-LEMONDE ou tél. : 08-36-68-03-78 (2,23 F/mn)

ENTRÉES IMMÉDIATES

Le Kiosque Théâtre : les places du jour vendues à moitié prix (+ 16 F de commission par place). Place de la Madeleine et Parvis de la gare Montparnasse. De 12 h 30 à 20 heures, du mardi au samedi ; de 12 h 30 à 16 heures, le dimanche.

ChienCrU

de la Compagnie Cahin-Caha, mise en scène de Gulko. *Espace chapiteau du parc de la Villette, Paris 19^e. M^e Porte-de-la-Villette. Du mercredi au samedi, à 20 heures. Tél. : 08-03-07-50-75. 90 F et 110 F. Jusqu'au 4 septembre.*

Et Vian ! En avant la zique !
d'Agathe Mélinand et Laurent Pelly, mise en scène de Laurent Pelly, sur des textes et des chansons de Boris Vian. *Grande Halle de la Villette, 211, avenue Jean-Jaurès, Paris 19^e. M^e Porte-de-Pantin. Du mardi au samedi, à 19 h 30. Tél. : 08-03-07-50-75. De 70 F à 140 F. Jusqu'au 3 octobre.*

La Nuit des rois
de William Shakespeare, mise en scène de Michaël Chemla, par la compagnie du Chateau. *Arènes de Montmartre, rue Chappe, Paris 18^e. M^e Anvers. Jusqu'au 29 août, à 18 h 30. Tél. : 01-48-40-62-49. De 10 F à 70 F.*

Frank Natan (violin)
Adam Borek (accordéon)
Œuvres de Bach, Kreisler et Grieg. *Cathédrale Sainte-Croix des Arméniens, 6, rue Charlot, Paris 3^e. M^e Saint-Paul. Le 26, à 20 h 30. Tél. : 06-10-16-24-02. De 50 F à 70 F.*
Sinfonietta de Paris
Œuvres de Bach, Mozart et Vivaldi. Vinh Pham, Dan Danilescu (violin, direction). *Eglise Saint-Germain-des-Prés, 3, place Saint-Germain-des-Prés, Paris 6^e. M^e Saint-Germain-des-Prés. Le 26, à 21 heures. Tél. : 01-42-64-83-16. De 100 F à 150 F.*

Red Hot Chili Peppers
Zénith, 211, avenue Jean-Jaurès, Paris 19^e. M^e Porte-de-Pantin. Le 26, à 20 heures. Tél. : 01-42-08-60-00. 164 F.

RÉSERVATIONS

Le Révizor
de Gogol, mise en scène Jean-Louis Benoît.

La Cérise
de Tchekhov, mise en scène Luc Bondy. *Comédie-Française, salle Richelieu, Paris 1^{er}. A partir des 7 et 10 septembre. Tél. : 01-44-58-15-15. De 30 F à 190 F.*

A torts et à raisons
de Ronald Harwood, mise en scène Marcel Bluwal, avec Claude Brasseur, Michel Bouquet. *Théâtre Montparnasse, Paris 14^e. A partir du 7 septembre. Tél. : 01-43-22-77-74.*

Tambours sur la digue
Texte d'Hélène Cixous, mise en scène d'Ariane Mnouchkine, avec la troupe du Théâtre du Soleil. *Théâtre du Soleil, La Cartoucherie, Paris 12^e. A partir du 8 septembre. Tél. : 01-43-74-24-08. 150 F.*

En attendant Godot
Odéon-Théâtre de l'Europe, Paris 6^e. Tél. : 01-44-41-36-36. Du 16 septembre au 24 octobre. De 30 F à 170 F.
Premier amour
de Samuel Beckett, mise en scène Jean-Michel Meyer, avec Jean-Quentin Châtelain. *Théâtre de la Bastille, Paris 11^e. A partir du 16 septembre. Tél. : 01-43-57-42-14. 80 F et 100 F.*

DERNIERS JOURS

29 août :
L'Objet désorienté au Maroc
Musée des arts décoratifs, palais du Louvre, 111, rue de Rivoli, Paris 1^{er}. Tél. : 01-44-55-57-50. De 11 heures à 18 heures ; samedi et dimanche de 10 heures à 18 heures ; nocturne mercredi jusqu'à 21 heures. Fermé lundi. 20 F.
Georges Malkine
Pavillon des arts, Les Halles, porte Rambuteau, terrasse Lautréamont, Paris 1^{er}. Tél. : 01-42-33-82-50. De 11 h 30 à 18 h 30. Fermé lundi et fêtes. 30 F.
1^{er} septembre :
Beverly Pepper, Magdalena Abakanowicz
Jardins du Palais-Royal, Paris 1^{er}. Tél. : 01-49-52-08-36. De 7 heures à 23 heures. Entrée libre.

CAHIERS DU CINÉMA

STRAUB-HUILLET : SICILIA I ENTRETIEN

OLIVEIRA - LA PRINCESSE DE CLÈVES, DU ROMAN AU FILM

TECHNIQUE DE LA LUMIÈRE : RENCONTRE AVEC AGNÈS GODARD

538

SEPTEMBRE 99

EYES WIDE SHUT :

LE DERNIER RÊVE

DE STANLEY KUBRICK

NUMÉRO 538 - SEPTEMBRE 99

CAHIERS DU CINÉMA

35 F - Chez votre marchand de journaux

GUIDE TÉLÉVISION

DÉBATS

- 21.20** La Mort des étoiles.
Invités : Agnès Acker ;
Ariane Lançon ; Jacques Paul ;
Nicolas Prantzou. **Forum Planète**
- 23.15** Algérie, touaregs, les seigneurs
aux pieds nus. **Forum Planète**

MAGAZINES

- 20.00** 20h Paris Première.
Francis Cabrel. **Paris Première**
- 20.05** Temps présent. Trois ans
dans la tempête : La Suisse face
à la crise des fonds juifs. **TSR**
20.10 Le Talk Show. **LCI**
- 22.45** Envoyé spécial, les années 90.
Made in Manille. Le prix du bonheur.
Invités : François Godelement ;
Michel Bozon. **Histoire**
- 23.45** Le Magazine de l'Histoire.
L'antisémitisme.
Invités : Michel Foucher ; Bruno
Cabanes ; Jean-Yves Marin ; Pierre
Chuvin ; Guy Lobrichon. **Histoire**

DOCUMENTAIRES

- 20.30** Quand disparaissent
les étoiles. **Forum Planète**
- 20.35** Cinq colonnes à la une. **Planète**
- 20.35** De quoi j'me mêle !
Aventures de vacances. **Arte**
- 20.45** Le Coran
et la Kalachnikov. **Histoire**
- 20.55** Les Nouveaux Mondes.
[8/8] Maroc : terre mosaïque. **France 2**

Le Monde
TELEVISION

ARTE

19.00 Voyages, voyages : Bretagne
Un périple personnel, tissé d'impressions et de regards subjectifs sur divers aspects de la double nature, réelle et imaginaire, de la terre bretonne, signé de Xavier Simon. D'un culte druidique à une visite rendue aux deux gardiens du phare des Sept-Iles, sans oublier le discours de Quimper (1969) du général de Gaulle. De beaux moments.

- 21.25** Des choix pour demain.
[4/4]. Afrique du Sud :
L'esprit tribal. **Planète**
- 21.45** Nestor Makhno,
paysan d'Ukraine. **Odyssee**
- 22.05** Histoire(s) du cinéma.
Les signes parmi nous. **Canal +**
- 22.20** Gilbert et George. [2/2].
RTBF 1
- 22.25** La Vie de Mère Teresa.
France 2
- 22.30** Des trains
pas comme les autres.
L'Inde du Sud. **France 2**
- 22.30** L'île de sable.
Forum Planète
- 22.50** L'Écume des villes.
Vienna. **Paris Première**
- 23.10** Une famille en or.
Planète
- 23.40** Du schnaps
dans la bouilloire.
Planète
- 0.05** Maison d'enfants.
France 2
- 0.25** Notre XX^e siècle.
Du sang, des larmes,
des hommes. **TF 1**

ATHLÉTISME À SÉVILLE

Championnats du monde.
Les épreuves de la soirée :

18.45 Javelot F (qualifs) ; 18.50 Saut en longueur H (qualifs) ; 19.00 800 m F (non voy.) (finale) ; 19.10 Perche H (finale) ; 19.15 1500 m (non voy.) H (finale) ; 19.45 100 m haies F (2^e tour) ; 20.30 400 m F (finale) ; 20.40 Javelot F (qualifs) ; 20.45 400 m H (finale) ; 21.00 10000 m F (finale) ; 21.45 800 m H (2^e tour).
De 18.30 à 23.00 sur **Eurosport** ;
De 19.00 à 19.55 sur **France 2** ;
De 19.55 à 21.40 sur **France 3**.

MUSIQUE

- 21.35** Magdalena Kozená chante Bach.
Airs de cantates et de passions
de Bach. Avec Magdalena Kozená,
mezzo-soprano. **Muzzik**
- 21.50** Sonate pour piano n° 4,
de Beethoven.
Avec Daniel Barenboïm, piano. **Mezzo**
- 0.25** Richard Wagner.
Ouverture des « Maîtres Chanteurs »,
par l'Orchestre philharmonique de
Vienna, dir. Claudio Abbado. **Mezzo**

TÉLÉFILMS

- 23.50** Los Angeles Connection.
Richard T. Heffron. **France 3**
- 23.55** Belphégor.
Claude Barma [2/2]. **Ciné Classics**

COURTS MÉTRAGES

- 23.45** Les Nuits de la pleine lune.
L'art érotique.
23.45 Les Rêves homos de James
Bidgood. Wolfgang Hastert ;
0.15 L'Origine du monde.
0.45 Eroticals. Anja Fasch. **Arte**

SÉRIES

- 20.45** Buffy contre les vampires.
La momie inca. **Série Club**
- 20.50** Julie Lescaut. Rumeurs. **TF 1**
- 21.30** Highlander.
Deux de cœur. **Série Club**
- 22.50** Profiler. [1 et 2/2].
La source de tous les maux. **O. M 6**

FILMS

- 13.40** La Vie des morts ■ ■ ■
Arnaud Desplechin (France, 1990,
50 min) **O. Cinéstar 2**
- 13.55** L'Odeur
de la papaye verte ■ ■ ■
Tran Anh Hung (Fr.-Viet., 1993,
105 min) **O. Ciné Cinéma 1**
- 14.30** Les Arnaqueurs ■ ■ ■
Stephen Frears (Etats-Unis, 1990,
110 min) **O. Cinéstar 2**
- 16.25** Rock ■ ■ ■
Michael Bay (Etats-Unis, 1995,
135 min) **O. Cinéstar 1**
- 17.50** Le Voyageur
de la Toussaint ■ ■ ■
Louis Daquin (France, 1942, N.,
100 min) **O. Cinétoile**



COLLECTION CHRISTOPHE L.

- 18.45** Courrier diplomatique ■ ■ ■
Henry Hathaway.
Avec Tyrone Power,
Patricia Neal (EU, 1952, N., v.o.,
95 min) **O. Ciné Classics**
- 19.30** Plus on est de fous ■ ■ ■
George Stevens (EU, 1943, N., v.o.,
110 min) **O. Cinétoile**
- 20.30** Pension Mimosas ■ ■ ■
Jacques Feyder (France, 1935, N.,
110 min) **O. Ciné Classics**
- 20.55** La vie est belle ■ ■ ■
Frank Capra (Etats-Unis, 1946, N.,
135 min) **O. Téva**

- 21.00** Pièges ■ ■ ■
Robert Siodmak (France, 1939, N.,
110 min) **O. Paris Première**
- 21.00** Ma nuit chez Maud ■ ■ ■
Eric Rohmer (France, 1969, N.,
110 min) **O. Canal Jimmy**
- 22.40** Quelle heure est-il ? ■ ■ ■
Ettore Scola (Italie, 1989,
95 min) **O. Cinéstar 2**
- 22.50** Jimmy Rearidon ■ ■ ■
William Richert (Etats-Unis, 1988, v.o.,
95 min) **O. Canal Jimmy**
- 0.05** L'Ombre blanche ■ ■ ■
John Gray (EU, 1996,
95 min) **O. Ciné Cinéma 2**

VENDREDI 27 AOÛT

GUIDE TÉLÉVISION

DÉBATS

- 19.00** Les Blacks : de l'esclavage
à la liberté. **Odyssee**
- 21.25** Cerdan, le seigneur
du ring. **Forum Planète**
- 23.25** Corruption, le combat
des juges. **Forum Planète**

MAGAZINES

- 13.55** La Cinquième rencontre...
Les forains. **La Cinquième**
- 14.00** 20h Paris Première.
Francis Cabrel. **Paris Première**
- 16.30** C'est l'été. Saint-Cyr. **France 3**
- 16.30** Questions d'histoire.
Les loisirs [3/4]. **Histoire**
- 18.00** Stars en stock. Marilyn Monroe.
Humphrey Bogart. **Paris Première**
- 18.30** Le Magazine de l'Histoire.
L'antisémitisme. **Histoire**

- 19.00** Tracks. Tribal : Last Exit
Jerusalem ; Les enfants de Zion
Square. Dream : R.E.M. ; Backstage :
Kwato - Afrique du Sud ;
Vibrations : « Indésirable ». **Arte**
- 19.30** Envoyé spécial, les années 90.
Made in Manille. Le prix du bonheur. **Histoire**
- 20.00** 20h Paris Première.
Marie Trintignant. **Paris Première**
- 21.10** Thalassa. **France 3**

- 21.10** Jean-Marie Périer,
tous les garçons et les filles.
Entretien avec Jean-Marie Périer.
Les clips : Les publicités ;
Ophélie Winter. **Canal Jimmy**
- 22.15** Ça se discute. Quelle vie de famille
pour les couples homos ? **TV 5**
- 22.25** Faut pas rêver.
Pakistan : La chasse aux hérons.
France : Les copistes du Louvre.
Suisse : Le gardien du jet. **France 3**
- 22.55** Top bab.
Invité : Jacques Higelin. **Canal Jimmy**

DOCUMENTAIRES

- 17.30** JO 1928, les Canadiennes
invincibles. **Planète**
- 17.55** Les Grands Tournants
de l'Histoire. La guerre de Troie
à bien eu lieu. **La Cinquième**
- 18.10** Au cœur des tribus.
Les Mentawai. **Odyssee**
- 18.20** Les Dessous du show-biz.
[4/6]. Les talk-shows. **Planète**
- 19.10** Les Joutes de Sète. **Planète**
- 19.15** Les Blacks.
Briser les chaînes. **Odyssee**
- 19.40** Yvonne Bonvard,
déportée de Sibérie. **Planète**

Le Monde
TELEVISION

ODYSSEE

**19.00 Les Blacks :
de l'esclavage à la liberté**
Quatre heures de documentaires
et de débats sur la marche vers
l'émancipation des Noirs des an-
ciennes colonies françaises et des
Etats-Unis. Des luttes des années
70 aux Black Panthers et au
combat anti-apartheid en Afrique
du Sud, une utile piqûre de rappel
pour ce volet de l'Histoire trop
souvent passé sous silence, avec
un excellent portrait de Nelson
Mandela.

- 20.15** Armistead Maupin.
Les chroniques de San Francisco. **Arte**
- 20.30** Marcel Cerdan,
gentleman boxeur. **Forum Planète**
- 20.35** Anciennes civilisations.
[13/13]. La Chine. **Planète**
- 20.40** Une journée avec le président
Mandela. **Odyssee**
- 20.45** L'Autre monde. **Histoire**
- 21.25** Ecole qui roule. **Planète**
- 22.00** Victor Schoelcher, un homme
contre l'esclavage. **Odyssee**
- 22.20** Grand format.
Vivre parmi les lions. **Arte**
- 22.20** Un siècle de science-fiction.
H.G. Wells. **13^{ème} RUE**
- 22.30** Andreotti
et les parrains. **Forum Planète**
- 23.30** L'Orque,
le loup des mers. **Odyssee**

SPORTS EN DIRECT

- 20.35** Football.
Super coupe d'Europe.
Manchester United - Lazio Rome.
A Monaco. **France 2 - RTBF 1**

ATHLÉTISME À SÉVILLE

Championnats du monde.
Les épreuves de la soirée :

18.45 Javelot H (qualifs) ; 18.50 20km
marche F (début) ; 18.55 Saut en
hauteur F (qualifs) ; 19.10 100 m haies
F (1/2 finale) ; 19.30 800 m H (1/2
finale) ; 19.45 200 m F (finale) ; 20.00
200 m H (finale) ; 20.15 20m marche F
(finale) ; 20.35 1500 m F (1/2 finale) ;
20.40 Javelot H (qualifs) ; 21.00 400m
haies H (finale) ; 21.15 5000 m F (finale)
De 17.30 à 22.00 sur **Eurosport** ;
De 18.55 à 19.55 sur **France 2** ;
De 19.55 à 21.05 sur **France 3**.

DANSE

- 18.25** Roméo et Juliette.
Chorégraphie de N. Kassatkin
et V. Vassiliev. Musique de Prokofiev.
Dir. Hugo Koch. **Muzzik**
- 21.40** Martha Graham au Japon,
Le Sacre du printemps.
Chorégraphie de Martha Graham.
Musique de Stravinsky.
Avec Steve Rooks (le shaman),
Christine Dakin (l'élué). **Mezzo**

MUSIQUE

- 21.00** Jazz à Montreux 90.
Avec Yellowjackets ;
Dee Dee Bridgewater ; Les McCann ;
Andy Summers ; Michel Petruccianni ;
George Benson ; Take Six ;
Miles Davis. **Muzzik**

- 22.15** L'Oiseau de feu, de Stravinsky.
Par le Philadelphia Orchestra,
dir. Eugène Ormandy. **Mezzo**
- 22.30** Avec Starmania.
Avec Daniel Balavoine ;
Fabienne Thibault ; Claude Dubois ;
Diane Dufresne. **Paris Première**
- 23.05** Pena Tio José De Paula.
Mont-de-Marsan 1998.
Avec Antonio Jero, guitare. **Muzzik**
- 23.20** La Traviata.
Covent Garden 1985. Opéra de Verdi.
Mise en scène. Richard Eyre.
Par le Royal Opera House Orchestra
et le Chœur du Royal Opera,
dir. sir Georg Solti. **Paris Première**
- 23.40** Boris Godounov. Salzbourg 1998.
Opéra de Moussorgski. Mise en scène
de Herbert Wernicke. Par l'Orchestre
philharmonique de Berlin,
dir. Claudio Abbado. **France 3**
- 23.40** Roméo et Juliette, de Berlioz.
Avec Philippe Langridge, ténor ;
Hanna Schwarz, mezzo-soprano ;
Peter Meven, basse. Avec l'Orchestre
symphonique et le Chœur de la Radio
bavaroise, dir. sir Colin Davis. **Muzzik**

TÉLÉFILMS

- 20.30** Le Chemin de braises.
Simon Langton. **Festival**
- 20.35** La Foire.
Pierre Viallet [3/3]. **TMC**
- 20.40** Mon fils est innocent.
Susan Rohrer. **RTL 9**
- 20.45** Le Dernier Vol.
Hartmut Schoen [1/2]. **Arte**
- 20.55** Zoya, les chemins du destin.
Richard Colla [1/2]. **Téva**
- 22.35** Manon Lescaut.
Jean Delannoy [2/2]. **Festival**
- 22.50** Darkman 3.
Bradford May. **O. 13^{ème} RUE**
- 23.05** Folle de moi.
Pierre Joassin. **TF 1**

SÉRIES

- 17.30** Highlander.
Le jour du jugement. **M 6**
- 18.05** Hartley, coeurs à vif. **France 2**
- 18.25** The Sentinel. Harcèlement. **M 6**
- 18.30** Seinfeld. En être
ou ne pas en être. **O. Canal +**
- 19.55** Happy Days.
Premier baiser. **Série Club**
- 20.40** Earth 2.
Sacrifice et rédemption. **13^{ème} RUE**
- 20.45** Stargate SG-1. Double. **Série Club**
- 22.50** Millennium.
Un simple brin d'herbe. **O. France 2**
- 22.50** Players, les maîtres du jeu.
Première mission. **M 6**
- 23.40** Total Security.
Un mariage et un enterrement. **M 6**
- 0.35** Chapeau melon et bottes de cuir.
Meurtre par téléphone. **M 6**

CANAL +

- 0.45** Deux hommes
dans Manhattan ■ ■ ■
Un film de Jean-Pierre Melville,
tourné dans New York, avec une
caméra légère et qui est influencé
par plusieurs genres : les films eth-
nographiques de Jean Rouch, le
néoréalisme américain des an-
nées 40 et le film noir américain
classique. Avec de surcroît,
l'accent melvillien mis sur l'amitié
virile et que le cinéaste développa
dans *Le Doulos*, *Le Deuxième
Souffle*, etc. **Canal +**
- 0.45** Deux hommes
dans Manhattan ■ ■ ■
Jean-Pierre Melville (France, 1959,
N., 90 min) **O. Canal +**
- 1.50** L'Honneur perdu
de Katharina Blum ■ ■ ■
Volker Schlöndorff (Allemagne, 1975,
v.o., 105 min) **O. Cinétoile**

PROGRAMMES

TÉLÉVISION

- TF 1**
- 18.05** Sous le soleil. **O.**
- 19.05** Les Dessous de Palm Beach. **O.**
- 20.00** Journal, Météo.
20.50 Julie Lescaut. Rumeurs. **O.**
- 22.40** Made in America.
Jeu dangereux.
Téléfilm. Lawrence Lanoff. **O.**
- 0.25** Notre XX^e siècle.
Du sang, des larmes, des hommes.

FRANCE 2

- 18.10** Hartley, coeurs à vif. **O.**
- 18.55** 1 000 enfants vers l'an 2000.
19.00 Athlétisme.
- 20.00** Journal, Météo, Point route.
20.55 Un jeudi soir sur la Terre.
Les Nouveaux Mondes.
[8/8] Maroc : terre mosaïque.
22.20 Expression directe.
22.30 Des trains pas comme les autres.
L'Inde du Sud.
- 0.05** Maison d'enfants.
1.05 Journal, Météo.

FRANCE 3

- 16.35** C'est l'été.
18.20 Questions pour un champion.
18.50 Météo des plages.
18.55 Le 19-20 de l'information.
19.55 Athlétisme.
21.40 Tout le sport.
21.45 Consomag.
21.50 Golden boy ■ ■ ■
Film. Jean-Pierre Vergne (v.o.). **O.**
- 23.25** Météo, Soir 3.
23.50 Los Angeles Connection.
Téléfilm. Richard T. Heffron. **O.**

CANAL +

- En clair jusqu'à 20.35
- 18.30** Seinfeld. **O.**
- 19.00** Best of N.P.A., Le Zapping.
20.10 Football.
Tirage au sort des coupes d'Europe.
20.35 Parrain malgré lui ■ ■ ■
Film. Mark Malone. **O.**
- 22.05** Histoire(s) du cinéma.
40 Les signes parmi nous.
22.45 Forever ■ ■ ■
Film. Nick Willing (v.o.). **O.**
- 0.24** 10 secondes et des poussières.
Un yuppie. **O.**
- 0.25** Seinfeld. Quel cinéma ! **O.**
- 0.50** Œil pour œil ■ ■ ■
Film. André Cayatte. **O.**

PROGRAMMES

TÉLÉVISION

- TF 1**
- 15.35** Le Rebelle. **O.**
- 16.30** Sunset Beach. **O.**
- 17.15** Melrose Place. **O.**
- 18.05** Sous le soleil. **O.**
- 19.05** Les Dessous de Palm Beach. **O.**
- 20.00** Journal, Météo.
20.50 50 ans de tubes.
23.05 Folle de moi.
Téléfilm. Pierre Joassin. **O.**
- 0.50** TF 1 nuit, Météo.

FRANCE 2

- 15.30** Commissaire Lea Sommer. **O.**
- 16.25** Flic de mon cœur. **O.**
- 17.15** Kung Fu, la légende continue. **O.**
- 18.00** et **22.45** Un livre, des livres.
18.05 Hartley, coeurs à vif. **O.**
- 18.45** 1 000 enfants vers l'an 2000.
18.55 Athlétisme.
20.00 Journal, Point route.
20.45 Football. Super coupe d'Europe.
Manchester United - Lazio Rome.
- 22.50** Millennium.
Un simple brin d'herbe. **O.**
- 23.35** Le Juge de la nuit.
Organes de premier choix. **O.**
- 0.25** Journal, Météo.
0.45 Le Tueur de l'ombre.
Communauté de biens. **O.**

FRANCE 3

- 15.15** Cagney et Lacey. **O.**
- 16.05** Le Feuilletton de la vie. [5/5].
16.30 C'est l'été. Saint-Cyr.
18.20 Questions pour un champion.
18.50 Météo des plages.
18.55 Le 19-20 de l'information.
19.55 Athlétisme.
21.05 Tout le sport.
21.10 Thalassa. Escale au Cap-Vert.
22.25 Faut pas rêver.
23.15 Météo, Soir 3.
23.40 Un été à l'Opéra. Boris Godounov
à Salzbourg. Opéra de Moussorgski.

CANAL +

- 15.15** Curro Romero,
le pharaon de Séville.
16.05 Rien à perdre ■ ■ ■
Film. Steve Oedekerk. **O.**
- 17.40** Spin City. **O.**
- 18.05** Blague à part. **O.**
- En clair jusqu'à 21.00
- 18.30** Seinfeld. **O.**
- 19.00** Best of N.P.A., Le Zapping.
20.05 Les Simpson. **O.**
- 20.30** Best of 10 ans des guignols.
21.00 La Dernière Cavale ■ ■ ■
Film. Kiefer Sutherland. **O.**
- 22.40** Le Mariage
de mon meilleur ami ■ ■ ■
Film. Paul J. Hogan. **O.**
- 0.24** 10 secondes et des poussières.
Une mémé. **O.**
- 0.25** Seinfeld.
En être ou ne pas en être. **O.**
- 0.45** Deux hommes
dans Manhattan ■ ■ ■
Film. Jean-Pierre Melville. **O.**

SIGNIFICATION DES SYMBOLES

- Les codes du CSA**
- Tous publics
 - Accord parental souhaitable
 - Accord parental indispensable
 - Public adulte
 - Interdit aux moins de 16 ans
 - Interdit aux moins de 18 ans

ARTE

- 19.00** Voyages, voyages. Bretagne.
19.45 Météo, Arte info.
20.15 Reportage. Le Lycée Formule 1.
20.35 Thema. De quoi j'me mêle !
Aventures de vacances.
20.40 Berlin plage. Majorque,
la petite Allemagne des Baléares.
21.30 Médina, côté cour.
22.20 Les Chinois à la plage.
22.55 Les « Bronzés » en Amérique.
- 23.44** Les Nuits de la pleine lune.
L'art érotique. **23.45** Courts métrages.
1.15 A Bigger Splash ■ ■ ■
Film. Jack Hazan (v.o.). **O.**

M 6

- 18.25** The Sentinel. **O.**
- 19.20** Dharma & Greg. **O.**
- 19.50** La sécurité sort
de la bouche des enfants.
19.54 Le Six Minutes, Météo.
20.10 Zorro. **O.**
- 20.45** Hors circuits.
20.55 Cul et chemise. Film. I. Zingarelli. **O.**
- 22.45** La Minute internet.
22.50 Profiler. [1 et 2/2] La source
de tous les maux. **O.**
- 0.30** L'Heure du crime.
Mais qui va tuer Harry ? **O.**

RADIO

FRANCE-CULTURE

- 20.30** Une vie, une œuvre.
22.00 Les Chemins de la musique.
Histoire du disque [1/5].
- 22.40** Carnets de voyage. Le Laos.
0.05 Du jour au lendemain.

FRANCE-MUSIQUE

Le coût de la rentrée scolaire en légère baisse

IL s'en faut de peu, mais le coût de la rentrée des classes va décroissant. Selon l'association Familles de France, qui publie jeudi 26 août son traditionnel relevé de prix dans les rayons papeterie, fournitures non papetières et habillement, un enfant entrant en sixième fera en moyenne dépenser en septembre à ses parents 1 089 francs, soit 0,3 % de moins qu'en 1998. La Confédération syndicale des familles (CSF), qui avait divulgué le 20 août une enquête sur le même sujet, aboutissait à un constat identique de légère baisse (-0,6 %) « pour la première fois depuis des années ».

Cette stabilité des prix « s'inscrit dans un contexte de baisse du prix des produits manufacturés, et dans le climat fortement concurrentiel du marché de la rentrée scolaire », constate Familles de France. Les écarts de prix se creusent entre supermarchés et hypermarchés, au profit de ces derniers, et se réduisent entre supermarchés et magasins spécialisés qui poursuivent leur effort sur les prix.

Aux deux extrêmes, l'écart atteint presque 300 francs sur la liste des produits retenus, entre magasins de détail et hypermarchés. La baisse importante des prix des hypermarchés (-2,5 % pour cette même liste d'un enfant de sixième) s'explique notamment par la décade des prix des vêtements de sport, qui avaient connu une augmentation de 12 % en 1998.

Très pédagogiquement, l'enquête rappelle que, « en achetant systématiquement chaque article le moins cher, une famille ne dépenserait que 335 francs pour la liste complète ». Par ailleurs, la rentrée ne se limite pas, pour une famille, aux seuls achats de fournitures. Il faut encore prévoir les frais de scolarité, la coopérative, l'assurance scolaire, les loisirs, la cantine, la coupe de cheveux... « Les différentes dépenses de rentrée multiplient donc presque par trois le coût des fournitures scolaires. »

Ainsi, approuve la Confédération syndicale des familles, « les dépenses de rentrée sont toujours lourdes pour de nombreuses familles : de 37 % à 138 % de leur budget de septembre ». Fournitures, livres et livres annexes, équipements sportifs et frais administratifs conduiront les familles à déboursier 509 francs pour un élève entrant au CP, 939 francs pour le cours moyen, 1 764 francs pour la sixième, 1 865 francs en quatrième, 3 463 francs en seconde générale, 2 906 francs en BEP sanitaire et social, 4 027 francs en BEP industriel et jusqu'à 4 563 francs en seconde technologique.

INÉGALITÉS SOCIALES

La CSF insiste tout particulièrement sur la « prolifération » des livres annexes (dictionnaires, cahiers d'exercice...), réclamés dès le primaire aux élèves, ainsi que sur le coût de l'enseignement professionnel : en plus des manuels, les élèves sont contraints de se doter d'équipements obligatoires qui sont souvent fort dispendieux. « Or l'enseignement professionnel est suivi par un nombre important d'enfants issus de familles populaires ».

La Confédération des familles met également en lumière d'autres occasions de lourdes dépenses pour les familles, comme les concours, dont les prix sont étonnamment variables, selon la CSF. « Les jeunes étant souvent obligés d'en passer plusieurs, cela multiplie les frais », ajoute-t-elle. En ligne de mire, encore, les voyages scolaires et les séjours linguistiques (1 500 francs environ les cinq jours en Angleterre ou en Espagne pour un collégien). « Les coûts générateurs d'inégalités sociales se situent particulièrement au niveau des frais consécutifs aux activités proposées tout au long de l'année », rappelle la CSF.

Pascal Krémer

Selon Jean d'Ormesson, François Mitterrand s'inquiétait de « l'influence du lobby juif »

L'académicien révèle une conversation tenue le 17 mai 1995

LE DERNIER roman de Jean d'Ormesson, *Le Rapport Gabriel* (qui sort dans quelques jours chez Gallimard), est en fait un livre de Mémoires, plus ou moins déguisés. Dans un bref passage, l'académicien fait le récit d'un petit déjeuner avec François Mitterrand à l'Elysée, le jour même de la passation des pouvoirs à Jacques Chirac, le 17 mai 1995. On savait que cette rencontre avait eu lieu, mais Jean d'Ormesson ne l'avait pas commentée. Ici, il rapporte les propos de l'ancien président de la République sur sa famille, le personnel politique, etc. Puis, dans les dix dernières minutes, raconte-t-il, il interroge François Mitterrand sur « les événements du moment », dont le deuxième volume du *Verbatim* de Jacques Attali et, surtout, l'affaire Bousquet. Jean d'Ormesson se livre alors à son propre « verbatim » : « François Mitterrand m'écoute sans irritation apparente. Et il me regarde. "Vous constatez-là, me dit-il, l'influence puissante et nocive du lobby juif en France." Il y a un grand silence. »

Jean d'Ormesson n'avait pas alors rapporté ce propos. D'abord par crainte de ne pas être cru. Ensuite pour un motif d'ordre privé tenant à cette ultime rencontre « dans une atmosphère (...) de cordialité et de confiance ». Enfin parce que « des amis de gauche », auxquels il s'était confié, lui ont affirmé : « Il était plus fort que toi.

Tout ce qu'il a bien pu te raconter, c'était pour que tu le répètes. » L'un de ces amis de gauche était Jean Daniel, le patron du *Nouvel Observateur* - qui publie dans son édition de cette semaine les bonnes feuilles du *Rapport Gabriel*. Jean Daniel, dans son commentaire, se fait à la fois le témoin de moralité de Jean d'Ormesson et celui de François Mitterrand. Oui, il a recueilli la confiance de Jean d'Ormesson une semaine après le fameux petit déjeuner. Oui, François Mitterrand a parlé devant lui d'un « lobby sioniste », mais, ajoute-t-il, « qu'il ne faisait nullement coïncider avec l'ensemble de la communauté juive ». « Si l'épisode Bousquet est pour moi inexcusable, conclut Jean Daniel, il ne fait pas pour autant à mes yeux, de Mitterrand, un ami des collaborateurs des nazis, et moins encore un antisémite. »

Jacques Attali nous a déclaré ne pas douter de la réalité de cette conversation : « Je n'ai pas moi-même entendu de tels propos, nous a-t-il précisé. A l'époque j'avais pris des distances. Mais plusieurs des interlocuteurs de François Mitterrand m'ont rapporté des propos semblables. Cela met en perspective cette distance que j'ai moi-même prise à l'égard de Mitterrand. » Jack Lang, lui aussi, fait « crédit » à Jean d'Ormesson « de sa bonne foi » : « Mais on utilise parfois l'autre pour exprimer ses propres sentiments... Il est libre de faire parler sa mémoire

et sa subjectivité. » Pour sa part, Haïm Musicant, directeur du Conseil représentatif des institutions juives de France (CRIF), estime que « si ces propos sont exacts, ils sont à porter au bilan du personnage qui comporte une zone d'ombre laquelle s'étend sur son propre rapport aux événements de la deuxième guerre mondiale. Ses relations avec René Bousquet restent une tache. »

Quant à la fille de François Mitterrand, Mazarine Pinget, elle se dit « blessée de cet acharnement » : « Mon père a suscité tant de passions contraires que le désir de vengeance était sans doute inévitable, en particulier dans un milieu qu'il méprisait et dont il s'est servi », ajoute-t-elle avant de faire parvenir au *Monde* un texte de réaction qu'on lira ci-dessous.

Interrogé par *Le Monde* sur ces réactions, Jean d'Ormesson nous a répondu : « Je ne cherche à faire de mal à personne, mais j'ai rapporté ce propos parce qu'il me semble intéressant de le verser au dossier. En outre, c'est peut-être vrai qu'il me l'a dit pour que je le répète, et je continue à me demander pourquoi. J'ai tant hésité à le dire que je l'ai mis dans quelque chose que l'on appelle roman et que l'on peut supposer inventé. Mais je ne l'ai pas inventé. »

Patrick Kéchichian et Josyane Savigneau

Mazarine Pinget : « La diffamation et la haine »

FILLE de François Mitterrand, Mazarine Pinget a fait parvenir au *Monde* le texte suivant en réaction au récit de Jean d'Ormesson :

« Ce soir, le degré d'humanité de l'académicien est bien moyen. C'est assise à la table où mon père avait l'habitude de travailler, sous un portrait de Golda Meir qui a accompagné mon enfance, que j'écris cette lettre. Triste archange Gabriel, qui est venu offrir à Abraham le message de Dieu. Le voilà pris à partie par un usurpateur. Son péché ressemble à la lâcheté, mais comme il le dit lui-même, « les hommes sont comme ça », aussi ne puis-je lui en tenir rigueur. Et pourtant... Subirai-je encore longtemps la diffamation et la haine ? Les subirai-je en lieu et place d'un homme mort ? Un homme qui m'a élevée dans la tolérance et la liberté, dont j'ai appris les valeurs humanistes ; et cet enseignement ne fut pas seulement théorique.

» Mais je tiens à répondre aux arguments avancés par le grand homme. Le premier était d'ordre « public », qui prétendait qu'on ne l'eût pas cru, du fait qu'il n'avait aucune preuve. Ce qui était valable il y a quelques années ne l'est-il plus ? Face à pareille atteinte à la dignité d'un homme, on est effectivement en droit d'exiger des

preuves. « Mieux valait ne rien dire », les mots me sont ôtés de la bouche par M. d'Ormesson. Le deuxième argument était d'ordre privé, qui tenait au statut d'écrivain, membre de l'Institut. Mon père ne lui aurait pas demandé le secret, comme il l'aurait fait avec un journaliste d'opposition. Mais s'agit-il ici de droite et de gauche ? Non, il n'est question que d'humanité, et le choix politique n'ajoute rien à l'affaire. Mais un troisième argument s'est glissé, qui serait venu « d'amis de gauche », pour appuyer l'idée que ces propos avaient été tenus pour que l'homme de lettres les répète. Quelle suffisance ! Le nom de d'Ormesson serait ainsi un accès direct à l'éternité... Mais que n'a-t-il osé écrire ces mots du vivant de celui qui aurait su lui répondre...

» Passent encore les attaques dont mon père fut victime dans son honneur, la douleur devient intolérable lorsqu'il est question de sa dignité. J'ai honte de devoir poser la question, mais a-t-il, une fois seulement, trahi ses engagements envers la communauté juive, ou toute autre communauté régulièrement menacée ? Il ne me semble jamais l'avoir vu faillir dans la lutte contre les discriminations et particulièrement le racisme et l'antisémitisme. Il n'y aurait aucun sens à engager pour sa défense des individus, fussent-ils outrés par ces propos ; la douleur vient de l'atteinte aux valeurs universelles qui furent celles de tous les combats de celui qui m'a élevée. »

Intérieur : Jean-Paul Proust nommé directeur du cabinet

Lucien Abenhaïm directeur général de la santé

LE CONSEIL des ministres du jeudi 26 août devait adopter les mesures suivantes :

● **Un nouveau directeur de cabinet pour le ministre de l'intérieur.** Charles Barbeau, directeur de cabinet de Jean-Pierre Chevènement au ministère de l'intérieur, rejoint le Conseil d'Etat. Agé de cinquante-six ans, M. Barbeau avait succédé à Jean-Pierre Dupont à la tête du cabinet du ministre de l'intérieur en juin 1988. Son départ serait lié à « des raisons personnelles », indique-t-on place Beauvau. Il aurait fait connaître à M. Chevènement son intention de quitter ses fonctions avant l'été. Avant de rejoindre la place Beauvau, Charles Barbeau avait été à deux reprises directeur général de la gendarmerie nationale, de 1979 à 1984 et de 1989 à 1991. D'avril 1992 à mars 1993, il avait également occupé les fonctions de directeur de cabinet de Michel Vauzelle, ministre de la justice.

M. Barbeau sera remplacé par Jean-Paul Proust, préfet de la région Provence-Alpes-Côte-d'Azur (PACA). Agé de cinquante-neuf ans, M. Proust a déjà occupé diverses fonctions au sein du ministère de l'intérieur, notamment celles de directeur de la défense et de la sécurité civile en 1986-87.

Après avoir été en poste en Guadeloupe, dans le Limousin et en Haute-Normandie (1992-1996), il avait été nommé à Marseille en janvier 1997. En liaison étroite avec la Direction générale de la police nationale, Jean-Paul Proust avait eu à traiter la question des violences entre supporters de football lors de la Coupe du monde 1998.

● **Un nouveau directeur général de la santé.** Le professeur Lucien Abenhaïm, spécialiste d'épidémiologie et de statistiques biomédicales, a été nommé directeur général de la santé. Il succède à ce poste au professeur Joël Ménard qui, nommé le 8 octobre 1997, avait décidé depuis plusieurs mois de quitter ses fonctions pour des raisons de santé (*Le Monde* du 20 mai).

Né le 23 juillet 1951 Lucien Abenhaïm, après l'obtention, en 1977, de son doctorat en médecine (faculté de médecine, université de Paris XI), avait rejoint l'université McGill de Montréal où il était devenu professeur agrégé puis *Full Professor* de biostatistiques. Il avait créé en 1991 un centre d'épidémiologie clinique et de recherche en santé publique. Parallèlement, il avait été nommé en 1982 chargé de re-

cherche à l'Inserm et, en 1997, professeur associé dans le service de pharmacologie de la faculté de médecine, université Victor Segalen de Bordeaux.

Auteur de nombreuses publications médicales et scientifiques dans les meilleures revues internationales, le professeur Abenhaïm a, ces dernières années, pris position dans plusieurs affaires importantes de santé publique et de pharmacovigilance.

Ses travaux ont notamment été à l'origine du retrait mondial de molécules « coupe-faim » fabriquées par le groupe français (*Le Monde* du 18 mai 1995 et du 14 octobre 1997). A la demande des pouvoirs publics français, il a également travaillé sur la question de l'innocuité du vaccin contre l'hépatite B au regard des affections démyélinisantes.

● **Un mouvement de préfets.** Bernard Lemaire, préfet de Haute-Corse, devient préfet des Alpes-de-Haute-Provence, en remplacement de Jean-Claude Fabry, placé hors cadre en attendant d'être appelé à d'autres fonctions. A Bastia, il est remplacé par Christian Sapède, secrétaire général de la préfecture de l'Hérault. Dominique Vian, représentant adjoint du secrétaire général de l'ONU pour le Kosovo, depuis le mois de juin, est nommé préfet de l'Ardèche, en remplacement de Raphaël Bartolt, qui avait quitté ce poste en juillet.

Visite prochaine de Lionel Jospin en Corse

LE PREMIER MINISTRE, Lionel Jospin, devrait effectuer une visite officielle en Corse, au début du mois de septembre. Les dates de ce déplacement n'ont pas encore été déterminées, mais il pourrait avoir lieu aux alentours des 5 et 6 septembre. Depuis qu'il dirige le gouvernement (juin 1997), M. Jospin s'est rendu sur l'île une seule fois, en février 1998, après l'assassinat du préfet Claude Erignac. A cette occasion, il devrait rencontrer les acteurs politiques, économiques et sociaux.

L'annonce de ce voyage est intervenue alors que treize organisations nationales, rassemblées au sein du comité Fium'Orbu, devaient se réunir, jeudi soir 26 août, à Morta (Haute-Corse), et prendre position sur les activités du groupe clandestin Armata Corsa, qui a récemment revendiqué le meurtre d'un jeune homme, à Belgodère (*Le Monde* daté 22-23 août).

DÉPÊCHES

■ **PRESSE : Le Monde est considéré comme le sixième meilleur journal au monde** selon une enquête réalisée auprès de 1 000 décideurs dans 50 pays. Réalisée en juillet par l'association allemande Internationale Medien-Hilfe (IMH) auprès de 20 décideurs (chefs d'entreprise, hommes politiques, professeurs, journalistes) dans chacun des 50 pays retenus, cette enquête place en tête le quotidien britannique *Financial Times*, devant le *New York Times*, la *Frankfurter Allgemeine Zeitung*, la *Wall Street Journal* et le quotidien suisse *Neue Zürcher Zeitung*. En sixième position, *Le Monde* précède l'*International Herald Tribune*, *El Pais*, le *Washington Post* et le *Times*.

■ **TRANSPORTS : un code des bonnes pratiques** s'appliquant aux compagnies aériennes pour l'admission des personnes handicapées et obèses à bord des avions devrait être mis au point cet automne, a annoncé, mercredi 25 août, Jean-Claude Gayssot, le ministre des transports. Il sera rédigé par l'Inspection générale de l'aviation civile, qui devrait s'inspirer des recommandations émises en 1997 par l'Organisation de l'aviation civile internationale, organisme dépendant des Nations Unies.

L'AGITATION agricole gagne de nouveaux secteurs, alors que le ministre de l'agriculture Jean Glavany devait recevoir, jeudi 26 août, les producteurs de fruits et légumes. Une trentaine de producteurs de lait de l'Orne ont manifesté mercredi à Alençon, pour dénoncer la chute des cours. Il s'agissait de la première action d'une semaine nationale de manifestations (lire également page 11). Dans l'Isère, les producteurs de fruits et légumes ont laissé passer les voitures gratuitement au péage de Vienne-Reventin. Dans la Drôme, les agriculteurs ont mené des « opérations coup de poing » dans la nuit de mercredi à jeudi.

La Fédération syndicale unitaire (FSU), la CGT de l'agro-alimentaire, la Fédération des transports et de l'équipement CFDT (FGTE-CFDT), ont rallié le mouvement de soutien à José Bové (Confédération paysanne), incarcéré après le saccage du chantier d'un McDonald's à Millau. Mardi, le bureau national du PS a souhaité « des mesures d'apaisement (...) notamment à l'égard du syndicaliste agricole (...) emprisonné ». Pour sa part, Jean Glavany a affirmé mercredi sur LCI : « je déplore [qu'un] responsable syndical agricole soit en prison, mais le gou-

vernement n'y est pour rien, ce sont les faits qui ont mené à cette situation ».

Jeudi, M. Glavany devait notamment s'engager à examiner au cas par cas la situation des exploitations mises en difficulté par la chute des cours. Le ministre veut éviter toute faillite. Les exploitants les plus fragilisés devraient donc recevoir une aide, dont le montant sera déterminé au vu d'audits. Enfin, pour faciliter le double étiquetage, un numéro vert (0800800055) vient d'être mis en place. Il indique aux détaillants les moyens de se procurer les prix à la production.

De son côté, la FNSEA a l'intention « d'obliger la grande distribution à appliquer » le double affichage. Elle entend des vérifications *in situ*, dont elle pourrait publier les résultats la semaine prochaine. Enfin Jacques Chirac ne devait pas aborder les questions agricoles au cours du conseil des ministres de jeudi matin, mais devait s'exprimer sur le différend commercial entre l'Europe et les Etats-Unis au cours de la conférence des ambassadeurs, l'après-midi.

Stéphane Legras

Tirage du *Monde* daté jeudi 26 août 1999 : 485 778 exemplaires. 1 3

Une nouvelle inédite de science-fiction

Les Orphelins de l'Hélice
par Dan Simmons

cahier spécial de 64 pages

vendredi 27 août

Le Monde daté 28

Le Monde

DES LIVRES

LITTÉRATURE ● ESSAIS

VENDREDI 27 AOÛT 1999



BOUALEM SANSAL
Le Feuilleton de Pierre Lepape
page II



JACQUES BELLEFROID
page III



MORDECAI RICHLER
page V



LA RENTRÉE
pages VI et VII

JEAN-CLAUDE GUILLEBAUD
La chronique
de Roger-Pol Droit
page VIII



ANTHROPOLOGIE
Du Maroc à la Sibérie,
Bertrand Hell analyse
les cultes de possession
page IX

Lorette Nobécourt, la mémoire à vif

Trois textes avaient fait de Lorette Nobécourt le peintre du corps en transes. *L'Equarrissage*: la vie comme un abattoir, une machine à broyer les viandes humaines, la perpétuelle menace d'un génocide (1). *La Démangeaison*: l'horreur d'être rongée par un eczéma couvrant la peau de hiéroglyphes haineux, la malédiction de devenir la proie de démons héréditaires triturant la chair (2). *La Conversation*: l'insurrection contre tous ceux qui avortent, suppriment, ravagent, torturent, tordent de l'intérieur, et transforment leurs proches en « un torchon gorgé d'eau frappé sur une table de bois » (3). L'héroïne suppliciée des récits de Lorette Nobécourt gratte encore ses plaies, et poursuit aujourd'hui son harcèlement de vérité avec *Horsita*: croisade contre le père; quête de la mémoire – la sienne, la nôtre; cri d'une écorchée contre une lâcheté individuelle et des culpabilités universelles.

« Je voudrais comprendre comment le même homme peut être collaborateur à vingt ans et mon père aujourd'hui »: prisonnière de l'une de ces fièvres « qui vous rendent incapable de tenir mentalement debout », Hortense, narratrice en déréliction de ce roman sur la barbarie, questionne une histoire familiale, interroge le passé du siècle de *Nuit et brouillard*, dis-sèque un livre sur le calvaire d'*Hommes et femmes à Auschwitz*, fouille une enfance sans caresses, sans baisers, et se demande d'où vient le mal.

A l'heure des jupes bleu marine lustrées, Hortense, « taupe effrayée », a eu un père qui aboyait, un père à la brutalité incontrôlée, « et pourtant il disait la splendeur du matin, les rossignols, Apollinaire et Dieu, l'amour inouï de Dieu ». C'était un père qui pleurerait en regardant *Bambi*, mais quand il tanchait ses filles c'était « *Raus, raus!* » qu'il hurlait, et quand il voulait les faire rire, c'était « *Heil Hitler!* » qu'il chantait, « *torse nu, hilare, une perruque rousse lui masquant le visage (cher Papa)* ». A l'affût d'« un soupçon de tendresse », Hortense a connu l'indifférence de la

Avec Hortense, son héroïne, la romancière questionne une histoire familiale, interroge le passé du siècle de « *Nuit et brouillard* » et, fouillant une enfance sans caresses, demande d'où vient le mal

mère (« *Cette enfant me rendra folle* »), et le sadisme des sœurs catholiques. Mais, pire que tout, c'est le père qui lui laboure le cœur, un père faisant surgir des images-cauchemars de méduses, poulpes, monstres marins, un père qui vocifère et brandit sa cravache, un père certain d'appartenir à la race des seigneurs, un père antisémitique,

Jean-Luc Douin

collectionnant les soldats de plomb, aimant l'ordre des beaux quartiers, obstiné à défendre son capital, arborant dans sa bibliothèque un couteau à croix gammée. « *Qui était cet homme-là ?* » Hortense l'interpelle. Echange de lettres. « *Qu'avait-il donc fait pendant la guerre ?* » Elle s'acharne à « *faire tomber les masques et que nous commençons à parler* ». Elle fouille ses placards, traque son secret, ses mensonges (« *J'ai toujours senti que tu me cachais quelque chose* »). Elle sonde le journal intime qu'il écrivait lorsqu'il avait vingt ans en 40, celui qu'il lui a confié (« *Tu vois, si j'avais fait, ne serait-ce que le quart de ce dont tu parles...* »). Elle cherche des fiches, des preuves, au Centre de documentation juive contemporaine. Elle a des révélations, des doutes. Elle tente, surtout, de l'atteindre, le comprendre: « *Car, sans cesse, nous espérons qu'il baisserait les yeux doucement pour dire qu'il ne pensait pas tout cela, non, qu'il était simplement fragile comme chacun, et que c'était pour lui une façon de se défendre, qu'il était si sensible au fond, qu'il s'en prenait aux autres, aux juifs, par ignorance, par peur.* »

Nous désirions qu'enfin il nous prit dans ses bras en murmurant: je te demande pardon. »

A la manière dont les personnages de Bibi Andersson et de Liv Ullmann, l'infirmière et la traumatisée, se rapprochent l'une de l'autre au point de devenir semblables dans le film d'Ingmar Bergman *Persona*, Hortense se dédouble, projette une autre image d'elle-même, sa « *part innocente* » et digne – son reflet nue, couchée au fond d'un couloir, écartelée, violée et brûlée au lance-flammes, rampante et assoiffée d'être aimée – avec laquelle elle dialogue et qu'elle console, qu'elle nomme *Horsita*. Cette victime, dite « *ma phrénétique* » et « *ma trisomie chérie* », celle dont les regards d'autrefois « *étaient comme des éponges perdues en pleine mer* », celle qui est frappée de stupeur devant le mal, sera étreinte en un geste où la narratrice s'ose à la fois martyre et pitié: « *Je me suis prise dans les bras, Horsita, dans mes bras, c'était toi, c'était moi, mes deux mains d'oiseau plaquées contre mes propres omoplates, mes deux mains dans la nuit...* » *Horsita* aux « *yeux mouillés à l'eau de source* », aux mains qui s'affolent « *comme la volonté panique après le coup de pistolet* », est ce corps crucifié que Lorette Nobécourt n'en finit pas de vouloir ressusciter. C'est la blessure, la jeune fille abandonnée, l'aphasie de la détresse, l'horreur en plein plexus, la secousse douloureuse et la peine capitale, la menace de « *s'abîmer, chuter, choir, ne pas se relever* », l'hébétéude. C'est la juive qu'Hortense s'est découverte en elle (« *mais comment diable ai-je pu si longtemps me prendre pour moi-même ?* »), le juif que chacun porte en soi. Car convertie d'office à la religion des « *seigneurs* », Hortense se sent poussée d'instinct à changer de confession, devenir « *pauvre au milieu des pauvres* », partager le sort des « *gueux* », qui ont « *des bouches si bonnes à embrasser* ».

On a beaucoup parlé, à propos de *La Conversation*, de la veine érotique de Lorette Nobécourt et de sa crudité, de l'impudeur de ses appétits. On a trop ignoré ses désirs de grâce et sa quête de pardon. Il y a encore, dans *Horsita*, une pénitente « *couchée avec un homme entre ses cuisses cathédrales* », des bars nocturnes, des femmes souillées, des diarrhées par terre, des



MARTINE SIMON POUR « LE MONDE »

sodomites symboliques. Il y a surtout, dans son extase du renoncement, un culte de la génuflexion, pieuse position qui « *laisse la conscience roide et nue toute la nuit* ». Si chez l'amant, Lorette Nobécourt adore la douceur du genou, elle vénère par-dessus tout « *cette génuflexion de l'esprit qui pose le ménisque de l'orgueil à terre* ». Ce vestige d'une éducation chez les ursulines (« *Le genou fut notre socle quotidien: appui du matin dans la chapelle des sœurs, appui de la sieste quand la punition nous conduisait au coin, appui du soir pour dire merci, à qui ? à Dieu, de quoi ?* »), on le retrouve dans les pages finales, fulgurantes (on pense au meilleur Léo Ferré), lorsque Hortense, ayant débusqué le mensonge, et appris que son père collabo ne figurait sur aucune liste des Waffen SS, allume trois cierges dans l'église de Turenne et tombe à genoux sur les dalles, ruisselant de larmes, « *mes bras trop petits, écartelés, mis en croix...* »

Plus philosophique que proprement romanesque, mais enflammé par un lyrisme débordant, *Horsita* cahote entre souffrance, honte, culpabilité, prise en charge des crimes commis, repentance d'appartenir à cette espèce humaine qui n'a pu empêcher Auschwitz, impossibilité de croire en l'homme comme avant, dilemme filial (a-t-on le droit de juger son propre père ?), besoin éperdu de preuves, preuves de trahison ou d'amour, à

poser une beauté et une rigueur de voix, stances alternant le romain et l'italique, scandées sans autres rimes que l'infini effroi. On pense ici, parfois, à la violence d'une Hilda Hilst, à la hargne d'une Clarice Lispector acharnée à rester vivante, aux rythmes d'un Lobo Antunes auscultant les corps déchirés, à la noirceur d'un Beckett pour lequel, quand tout est perdu, il reste la Parole, ultime témoignage de la présence humaine.

(1) Recueil *Dix*, Grasset/Les Inrockuptibles, 1997
(2) *L'air Lu* n°4 906, 1998
(3) Grasset, 1998

HORSITA
de Lorette Nobécourt.
Grasset, 246 p., 100 F.

numéro spécial rentrée littéraire
Inrockuptibles

HUBERT SELBY Jr.
rencontre avec un grand écrivain américain

CD + SUPPLÉMENT UNE RENTRÉE LITTÉRAIRE À LIRE ET À ÉCOUTER
EXTRAITS DES 17 MEILLEURS ROMANS EN AVANT-PRÉMIÈRE

en kiosque, 20 F
<http://www.inrockuptibles.com>



L'histoire contre la mort

LE SERMENT DES BARBARES
de Boualem Sansal.
Gallimard, 398 p., 130 F (19,81 €).

Sont-ce les ateliers d'écriture, les conseils avisés des éditeurs ou encore la fréquentation attentive, assidue et laborieuse des bons auteurs ? La plupart des premiers romans ne ressemblent plus guère à des premiers romans. Fini les naïvetés, l'acidité des fruits trop verts, la précipitation des enthousiasmes, les audaces qui dérapent dans les virages. Nos jeunes auteurs conduisent déjà comme des vieux briscards bien calés dans leur siège-baquet : des pros.

Si l'on était encore au temps des examens, on dirait que le niveau moyen est en hausse. A de rares exceptions près, nos nouveaux auteurs savent faire des livres. Construction solide, ornements de bon goût, touches discrètes d'originalité, maîtrise des gestes techniques. On a même pris soin de nettoyer et de balayer avant de livrer l'ouvrage. On devine que les mêmes auteurs pourront, demain, refaire le même roman ou à peu près, nourris du même savoir-faire, de la même bonne volonté et de la même absence de doute et de tremblement. La même absence de littérature.

Le roman de Boualem Sansal n'est pas « nickel ». Il aurait été recalé à l'examen des universités d'écriture : trop compact, aurait noté l'examineur, mal rangé, fuyant par tous les bouts. La faute est d'autant plus impardonnable que Boualem Sansal a eu la bonne idée de donner à son roman une trame policière ; il suffisait de s'y tenir, selon les critères en vigueur, c'était simple. A Rouiba, une ville de la Mitidja transformée en centre industriel, deux hommes sont assassinés. L'un, Moh, est le parrain de la région, riche, intouchable, au carrefour de tous les trafics et de toutes les corruptions. L'autre, Abdallah Bakour, est un pauvre hère, revenu finir ses jours dans son pays après avoir longtemps vécu en France, comme travailleur agricole chez les pieds-noirs dont il cultivait autrefois les vignobles algérois. Un moins que rien, presque un suspect.

L'enquête sur la mort de Moh est confiée aux autorités policières les plus rompuées aux arcanes de la politique, elle demande du doigté et une parfaite connaissance de ce qu'il faut ne pas voir. L'affaire Bakour est donnée, comme on jette un vieux croûton de pain, à Larbi, un vieux flic au rebut, revenu de tout, sans autre moyen d'investigation que ses pieds. Dans un cas comme dans l'autre, l'enquête n'a pour but que d'établir un dossier qui confirmera l'évidence : ce sont les islamistes qui ont fait le coup. Leur stratégie de la terreur est si compliquée, si folle qu'il est à peine besoin de comprendre pourquoi.

Bien sûr le vieux policier aux oubliettes va, de son pas traînant, culbuter sans y prendre garde des nids de serpents. Bien sûr, il va déranger tout le monde,

Le premier roman de Boualem Sansal, haut fonctionnaire en Algérie, dit sur son pays, dans une langue brutale et colorée, des choses que personne ne voudra entendre ou ne voudra croire

déplacer les lignes, faire tomber des masques, et des masques derrière les masques. Il y a du Chandler chez Boualem Sansal ; la recherche d'une vérité somme toute minuscule – la mort violente d'un homme dans un pays où l'épouvante a force de loi – fait apparaître le mensonge général de toute une société et sa décomposition. Si le romancier s'en était tenu là, il aurait fait un bon livre, terrible comme il se doit, sur la tragédie de l'Algérie, sur le malheur, le désespoir, le dégoût. Une manière de témoignage accablant venu d'un lieu où on l'attendait pas : Boualem Sansal est haut fonctionnaire en Algérie. Il vit au cœur de cette machine perverse et mortifère dont il décrit la vertigineuse dérive.

Au lieu de quoi Sansal a fait oeuvre d'écrivain. Il s'est d'abord inventé une langue, puissante, colorée, brutale, sensuelle. Quand rien de ce qu'on décrit ne va droit, il faut trouver les phrases qui épousent les détours, la grammaire qui colle aux accidents de la logique. Jeux de mots, proverbes tronqués, lieux communs détournés : contre la folie ordinaire, contre un vocabulaire vidé de tout son sens par les mensonges des discours de tout bord, l'écrivain doit faire langue neuve, casser les engrenages rhétoriques, vider l'abcès des mots pourris d'avoir servi tant d'infamies et tant de délires : « Et si le Coran, le règlement et la pomnade sont de la conversation, ce n'est pour ces camelotiers ruisselant de bagou qu'artifices pour emmancher le pigeon et boire son jus. » Même chose pour

la révolution, pour le socialisme et pour les héros de l'Indépendance. Comme Rabelais cherchait à mettre à bas le vieux monde sclérosé et stérile en piétinant joyeusement sa scolastique, Boualem Sansal déchire à coups d'images féroces et de discours farcesques les mythes et les logiques menteuses de l'Algérie contemporaine.

C'est qu'il ne s'agit pas de choisir un camp de la guerre civile contre un autre, chacun alimentant sa propre incurie à la voracité de l'adversaire, chacun surenchérissant sur l'ennemi pour vider la réalité de tout contenu, de toute espérance et de tout avenir. C'est parce qu'il est sans la moindre illusion, revenu de toutes les croyances et sans même le désir d'aboutir dans son enquête et de faire éclater la vérité que Larbi le vieux flic va traverser un à un les miroirs trompeurs à travers lesquels barbus et militaires, fonctionnaires corrompus et nababs dévots, fanatiques du marché et cambistes d'Allah se renvoient les images de leur dériliction.

Tous coupables, donc pas de coupables ? La faute à la fatalité ? C'est ce que le désespoir et l'effondrement incitent à croire : le résultat d'une sorte de malédiction, d'une maladie historique incurable. Boualem Sansal refuse aussi de marcher dans cette illusion-là, la plus débilatante de toutes. Il n'écrit pas pour se morfondre, ni pour pleurer, ni pour hurler de colère impuissante. De la colère et de l'impuissance, l'Algérie n'en a déjà que trop. Des gestulations devant des cercueils, des sermons de circonstance débités d'une voix machinale. Comme Larbi, Sansal refuse de refermer le dossier et de passer les victimes aux profits et pertes. Il veut une explication, et son roman en invente une qui se confond avec le développement même du livre.

On n'ose parler de thèse tant *Le Serment des barbares* échappe de toutes ses ailes aux lourdeurs des romans à thèse. Jamais ici les mots ne servent à illustrer des idées comme de la chair autour d'un os. Simplement, en décrivant les choses, les lieux, les hommes, les actions, l'auteur fait le constat d'une réalité tronquée, déformée, transformée en absurdité par

version originale

Venise, entre humanisme et culture universelle

LA SAPIENZA CIVILE, Studi sull'umanesimo a Venezia
de Vittore Branca, Leo S. Olschki, Florence.

STORIA DI VENEZIA, 8 vol.
Enciclopedia italiana, Roma.

TUTTE LE OPERE DI GIOVANNI BOCCACCIO
a cura di Vittore Branca, vol. VII, VIII
Mondadori, Milan.
1 600 F (243,91 €), 2 vol., 2 150 pages.

Délicat miracle flottant sur les eaux, Venise, apparaît volontiers à qui la regarde comme le fruit d'un hasard unique, imprévisible et bienveillant, non appesanti par le poids de la réflexion, de la conscience, de la direction programmée... Art, architecture, grandes explorations maritimes... Pour le reste, pour ce qui organise d'habitude la vie des cités et des hommes, peu de chose.

De fait, le gouvernement de Venise n'a jamais comporté de rois, ni d'Eglise régnante, ni d'évêques tout-puissants ; pas d'université, pas même de terre où s'ancre. Son royaume est sur l'eau ; et l'un des volumes de la monumentale *Histoire de Venise*, de l'Encyclopédie italienne qui vient d'achever sa publication, s'intitule – de façon tout à fait insolite pour l'histoire d'une ville – *La Mer*. Il y est décrit, par exemple, comment les Vénitiens projetèrent, au moins à deux reprises, au moment de la quatrième croisade et après la défaite contre Gènes en 1379, d'aller se retrouver une patrie de l'autre côté de la Méditerranée, en Asie Mineure...

Et pourtant, ce mirage léger a réfléchi à ses racines, et pensé à les trouver, à les assurer, par l'oeuvre de la réflexion même.

Thomas Ferenczi

Le poison du journalisme

Lorsque nous rencontrons Raoul Nathan, dans *Illusions perdues*, il vient de faire paraître « un magnifique roman », qui a été « couronné par le plus beau succès ». Il est alors « dans toute sa jeunesse » et « doué de cette tournure extraordinaire et bizarre qui signale les natures artistes ».

Lucien de Rubempré, qui n'a pas encore été corrompu par les turpitudes de la vie parisienne, admire le livre de Nathan et rêve de son auteur « à l'égal d'un dieu ». Bref, dans le combat sans merci qui oppose le journalisme à la littérature comme le vice à la vertu, Raoul Nathan est du côté du bien. Certes il écrit dans les journaux, mais ceux-ci ne l'ont pas perverti : à la différence de Lousteau, journaliste sans scrupules ni volonté, qui conduit Lucien sur le chemin de la perdition, Nathan possède « autant d'énergie que de vouloir ».

Lorsque nous le revoiyons, dans *Une fille d'Eve*, dix ans plus tard, il n'a pas tenu toutes les promesses de sa jeunesse. A une époque où le journalisme et la scène ont partie liée, il va « du théâtre à la presse, et de la presse au théâtre, se dissipant, s'éparpillant ». Au théâtre, plutôt que de persévérer dans la « voie difficile » du grand drame, il est retombé « dans la poudre et les mouches du vaudeville dix-huitième siècle ». Dans le journalisme, il fut un « grand critique », mais il a compris la « duperie » du métier et lancé à son tour un quotidien, dans l'espoir, vite déçu, de faire fortune. Bref, Nathan aurait pu être un grand écrivain. Hélas, le journalisme, ce chemin « plein de ruisseaux

fangeux », l'a dévoyé. Du journaliste il a les qualités (« il est, écrit Balzac, le plus habile tireur au vol des idées qui s'abattent sur Paris, ou que Paris fait lever ») mais aussi les défauts, dont le moindre n'est pas la versatilité, la soumission aux modes. « Si cet homme a du génie, explique Félix de Vandenesse à son épouse, que Nathan a séduite, il n'a ni la constance ni la patience qui le consacrent et le rendent chose divine. »

Andoche Finot, directeur d'un journal parisien, affirme, dans *Illusions perdues* : « Le journalisme est dans l'enfance, il grandira. Tout, dans dix ans d'ici, sera soumis à la publicité. » Dix ans plus tard, *Une fille d'Eve* vérifie ce pronostic. On connaît l'adage placé par Balzac en conclusion de sa *Monographie de la presse parisienne* : « Si la presse n'existait pas, il faudrait ne pas l'inventer. » A suivre l'itinéraire de Nathan, on comprend pourquoi l'auteur de *La Comédie humaine* combat le poison du journalisme. Encore Nathan est-il l'un de ceux qui résistent le mieux à ses effets nocifs. Il est plus fort que Lucien de Rubempré, plus solide qu'Etienne Lousteau, plus résolu qu'Emile Blondet. « Il y a du mouvement et du feu dans cette tête », une passion qui le sauve. Les spécialistes assurent que le personnage rassemble les traits de quelques contemporains – Léon Gozlan, Gustave Planche, Alexandre Dumas, peut-être Théophile Gautier – mais surtout de l'auteur lui-même : figure du journalisme tentateur et de ses dangers, Nathan serait ainsi la face obscure de Balzac.

IL A BISSON BEBARRIS. MANSION DE BALZAC



Figures de la Comédie

NATHAN, RAOUL

Ecrivain et journaliste, il est « dans toute sa jeunesse » en 1821-1822. En 1833, il a sans doute une trentaine d'années. Il apparaît, plus ou moins fugitivement, dans une vingtaine de romans, notamment *Illusions perdues*, mais c'est dans *Une fille d'Eve* qu'il tient le rôle principal.

une absence ou un fantôme : le passé. L'Algérie n'a pas de passé : celui-ci a été transformé depuis quarante ans en légendes, en livre d'images pieuses, en western où le preux cavalier blanc arabe combattait le vilain colonialiste gaulois. Des saints et des héros, des méchants et des traîtres, une longue nuit de servitude suivie d'une glorieuse et pure aurore de liberté, voilà l'histoire telle qu'on la raconte à un jeune peuple qui, dans sa grande majorité, n'a rien connu du tragique accouchement de l'Algérie et des tumultes de sa naissance. Comment peut-on imaginer un avenir à partir d'une construction mensongère de son propre passé, interroger Sansal. Comment peut-on espérer appréhender une quelconque réalité lorsque son identité même a été faussée, truquée, mythifiée et que chaque parole porte témoignage du mensonge originel ?

Le Serment des barbares fera scandale. Non par ce qu'il montre d'aujourd'hui et que personne n'ose plus cacher – la destruction physique et morale du pays – mais par ce qu'il dit d'hier et que personne ne voudra entendre ou ne voudra croire. Non, les colons n'étaient pas tous des monstres assoiffés du sang et de la sueur des Algériens, affamant une population autrefois fière et prospère. Non, l'histoire de la guerre d'Algérie n'est pas celle de la lutte de tout un peuple contre l'oppressur et encore moins celle de purs chevaliers unis par une cause sacrée. Déjà se déroulait une impitoyable guerre des chefs, des intérêts, des ambitions, avec ses alliances trompeuses, ses retournements, ses massacres internes, ses rébellions locales et ses trahisons monnayées. Le reste suit comme un mensonge qui ne peut plus s'avouer : le socialisme sans la société, la démocratie populaire sous dictature militaire, l'armée transformée en gang d'affairistes et l'islam intégriste se proposant de mettre le feu à la maison pour en chasser les rats.

La leçon de passé de Boualem Sansal a-t-elle une chance d'être entendue de ceux à qui, d'abord, elle s'adresse ? Il est certain que sa nouveauté et sa radicalité jouent contre elle. A commencer par ce style magnifique et chahuté, par ce cadeau somptueux offert à la langue française, le plus beau venu d'Alger depuis Kateb Yacine. On ne revendique pas aussi brillamment l'idiome de l'ancien occupant sans être soupçonné de trahison. Mais Sansal est insensible à ce genre de chantage. Il termine ainsi son livre : « *L'histoire n'est pas l'histoire quand les criminels fabriquent son encre et se passent la plume. Elle est la chronique de leurs alibis. Et ceux qui la lisent sans se briser le cœur sont de faux témoins.* »

Mais il ne se fait pas davantage d'illusion sur l'accueil qui lui sera fait : « *A quoi bon posséder la vérité quand elle n'est pas belle à voir ; à qui en appeler quand les juges sont des voleurs ? Pourquoi pinailler quand les jeux sont faits ? Il n'est rien de plus douloureux que de se lire avec les yeux de la vérité. L'Algérie est morte sous le mensonge ; le dire ainsi n'est vérité que pour les malheureux, les menteurs vivent royalement de sa dépouille.* » Il a écrit ce beau livre, pourtant.

Au Moyen Age, l'« amitié civile » y faisait le ciment des rapports entre tous... Aujourd'hui encore, le mythe de la « reine de liberté »

ta », petite chambre solitaire retirée à l'espace de la cour.

Et Pétrarque, inventeur de cet humanisme du retrait, change curieusement de visage et de fonction dans ses rapports avec Venise, où il vient habiter entre 1362 et 1368. Si bien qu'on peut indiquer comme « emblème » de l'humanisme vénitien le projet de pacte advenu entre la ville et son hôte illustre, lorsque, en 1362, Pétrarque manifeste la volonté de faire don de sa bibliothèque à la ville de Venise. Et cette bibliothèque, il la voulait non pas réservée à un petit cercle de savants et de lettrés, comme c'était presque toujours le cas à l'époque, mais « ouverte à tous », et instrument social d'élévation. Il se serait en somme agi là, dans l'esprit du donateur, d'une image mythique des bibliothèques d'Alexandrie et de Constantinople, dont le reflet aurait ainsi pris corps pour la première fois en Occident.

Mais la prééminence de la collectivité s'exerce aussi dans les domaines qui débordent les problèmes de la cité. Vittore Branca en voit une sorte d'extension dans la place nouvelle donnée par les artistes à la « nature » et au « paysage ».

Ainsi Giorgione, dans *La Tempête*, représente un paysage avec figures et non, comme les peintres toscans, des « figures avec paysages ». Et dans le gouvernement de Venise, les choix culturels sont déterminés par les

choix de politique étrangère qui, désormais, se tourment non plus vers l'Orient, mais vers l'Occident, la terre italienne.

Il s'agit désormais de s'imposer à des villes – Florence entre toutes – où l'humanisme était profondément ancré, et avait déjà pénétré, sous forme rhétorique et littéraire, dans les chancelleries et dans les diverses institutions. D'où la nécessité d'« assumer le style et les rythmes humanistes dans les discours diplomatiques, dans les correspondances officielles et officieuses, dans les polémiques, dans les relations publiques et administratives ».

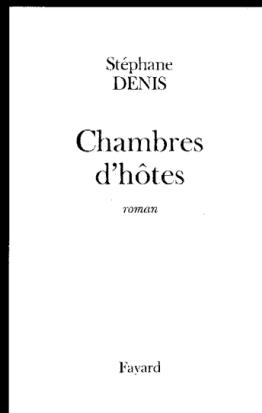
Un autre aspect original de l'humanisme vénitien consistait en ceci, que Venise se proclamait avec insistance *civitas christiana*, puisqu'elle se considérait « née sous le signe de la divine Providence, qui l'avait élevée hors de l'eau et mise tout entière sous la bannière d'un évangéliste ». Et la conscience du destin chrétien de la ville se trouvait exaltée durant cette période par la fonction même de la Serenissima « *rem-part contre l'islam et contre l'invasion turque* ».

Les acteurs principaux de la nouvelle culture, protagonistes de la politique de la Serenissima, ne sont pas isolés dans les écoles ou dans les chancelleries ou dans les couvents ; ils traitent d'égal à égal avec les papes et les princes : ce sont eux qui déclarent que « *les études littéraires sont les plus aptes à former les bons politiciens et les sages administrateurs* » et encore que, par exemple, « *la lecture de Cicéron avait contribué à la résistance victorieuse de Venise au siège de Brescia* ».

Ce sont eux qui sont à l'origine de l'idée de Venise comme « Etat modèle du bon gouvernement » mais aussi du mythe vivifiant, aujourd'hui encore, au milieu des annonces d'engloutissement et de catastrophe, le mythe du phénix et de la « reine de liberté ».

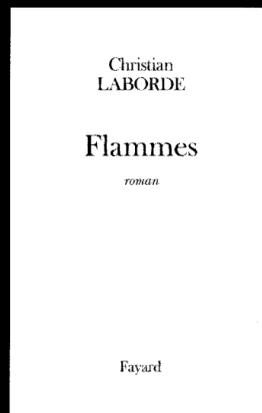
Jacqueline Risset

La fiction est à la fête



252 pages, 110 F

Un brillant et sarcastique roman sur les milieux du cinéma et de la télévision, mettant en scène des personnages névrosés et superficiels qui oscillent entre faux sentiments et vraies angoisses, dans un style très « Woody Allen ».



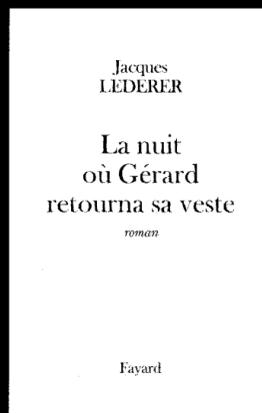
270 pages, 110 F

Roman de terre et de feu, *Flammes* mêle les forces occultes de la nature, les peurs archaïques du pays profond et la présence obsédante d'une jeune femme, tour à tour fée et sorcière. Par l'auteur de *L'Os de Dionysos*.



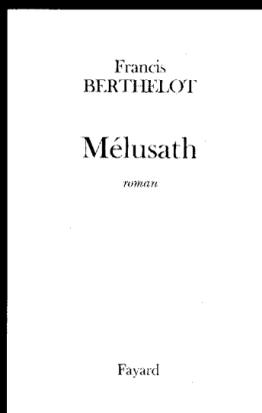
416 pages, 135 F

Le pianiste et compositeur Alkan traverse le XIX^e siècle : sa vie est une obscurité jalonnée d'éclairs qui le laissent en tête-à-tête avec sa solitude, son art et son journal. Le roman d'un créateur énigmatique et crépusculaire, au rebours de l'image conventionnelle de l'artiste romantique, par le biographe et éditeur bien connu d'Alexandre Dumas.



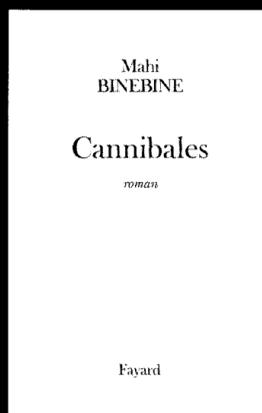
208 pages, 92 F

Dans une grande usine, lieu peu fréquenté par les lettres actuelles, la rencontre et l'étrange contrat entre un délégué syndical et la sublime sous-directrice des Ressources humaines. Est-ce péché d'être trop beau quand on mène la lutte des classes ? Le premier roman du « cher, très cher, admirable et charmant ami » de Georges Perec.



288 pages, 110 F

Des acteurs répètent une pièce tirée de la légende des Atrides : ils ne réussissent à la monter que dès l'instant où leurs relations dans la vie se calquent sur celles des personnages du mythe. Le comble de l'art n'est-il pas de favoriser l'intrusion de ce qui n'est pas dans ce qui est, de créer du vrai à partir du faux ?



224 pages, 95 F

L'équipée dramatique et les rêves des migrants clandestins d'Afrique avant leur traversée souvent fatale du détroit de Gibraltar, par un écrivain et peintre marocain des plus doués.

FAYARD

Eloge de la rage

Flammarion prend le relais d'Exils pour relancer l'œuvre de Nicolas Genka, dont le premier roman, « L'Epi monstre », avait été interdit en 1962

JEANNE LA PUDEUR
de Nicolas Genka.
Flammarion,
192 p., 90 F (13,72 €).

C'est un livre compact, écrit souvent en alexandrins. Un livre dont le destin aurait pu être de résister dans quelques mémoires poétiques et de régner vainement dans l'enfer du pilon, cotoyant d'autres grandes œuvres méconnues. Publié en 1964 chez Julliard, avec le soutien de la romancière éternellement rebelle et activiste – alors conseiller littéraire – Françoise d'Eaubonne, *Jeanne la pudeur* venait deux ans après *L'Epi monstre*. Le premier roman, remarqué par Cocteau, Jouhandeau, Nabokov, Mishima, Pasolini (quel écrasant parrainage !) fut mystérieusement interdit, sans cependant avoir été retiré du marché. L'intelligentsia s'agita, la famille s'en mêla, Maître Maurice Garçon en profita pour partir en guerre contre toute censure. Le roman suivant, moins sulfureux, fut entraîné dans l'anathème. Et l'auteur, très jeune, se découragea. Non d'écrire, mais de publier. Cas exceptionnel de silence forcé.

CRITIQUE ENTHOUSIASTE

L'an dernier, la republication de *L'Epi monstre*, chez un petit éditeur exigeant, Exils, que l'on ne pouvait pas soupçonner de visée commerciale ni de goût pour le scandale facile, fut célébrée par une critique enthousiaste. S'est produit l'inévitable dans le système actuel de l'édition : une grande maison prend la suite, bénéficiant du risque assumé par une autre. On ne peut que se féliciter qu'une plus large diffusion soit accordée à un auteur qui la mérite, mais on a le droit de ne pas aimer que l'accent soit mis sur un interdit vieux de trente-cinq ans, qui n'a pas été levé plutôt par oubli que par obstination.

Car l'œuvre de Nicolas Genka, si singulière, si hardie dans les fantasmies, si obsessionnelle soit-elle, est loin d'être la bombe que l'on prétend qu'elle est : hors du contexte hypocrite et prude des années 60, elle apparaît surtout comme une recherche poétique de grande envergure, sans intention de choquer. L'écrivain, qui n'avait pas trente ans, possédait une rage intérieure et la capacité de la sublimer en l'exprimant. L'univers paysan et familial de *L'Epi monstre* est ici comme libéré de la gangue de l'inceste qui l'avait, aux yeux des censeurs, frappé d'infamie.

On est en présence d'une jeune femme qui revient au pays. Elle est prise entre plusieurs amours : Jean, Yoshirô, Michel. Les deux premiers appartiennent au passé de Pigalle qu'elle a fui, le troisième, un Noir américain, l'a suivie et, du moins le croit-elle, pourrait la sauver. Mais surgit un assassin, un infanticide. Le résumé du livre, au demeurant difficile à faire avec exactitude, ne donne pas une idée juste de l'impression de lecture : on lit moins un roman qu'un long poème, admirable de rigueur, d'audace et d'élégance, où le sang, le crime, le désir sont des métaphores d'une angoisse à la fois esthétique et psychologique. Angoisse esthétique, non seulement parce que, comme dans son précédent roman, Nicolas Genka décrit remarquablement la nature, l'errance, la perte de repères chez des personnages qui ont changé de milieu (de la pègre de Pigalle à la campagne profonde), mais parce qu'il y parvient par des moyens de grande rhétorique, de grande prosodie : à la manière de Jean Genet, de Tony Duvert, d'Olivier Larronde, pour citer quelques noms auxquels le sien sera associé dans l'histoire littéraire. Mais Genka a pour trait singulier d'adopter parfois un ton prophétique, illuminé jusque dans ses pages les plus narratives.

De même que dans *L'Epi monstre*, il avait annoncé les grands

mouvements de révolte encore larvinaire au moment où il écrivait et qui allaient éclater en 1968, de même dans *Jeanne la pudeur*, au-delà de l'histoire de Jeanne la prostituée, de Mike et de l'assassin d'enfant, il y a un chant poétique envoûtant sur le massacre d'une civilisation, sur la guerre (Hiroshima et Nagasaki, si peu évoqués dans les romans occidentaux), sur la misère de l'ordre social, sexuel et politique. Et aussi sur l'amour. Dans une sorte de confusion grandiose et déclamatoire.

Ces déclamations ponctuent du reste tout le livre qui quitte régulièrement le réalisme pour prendre une dimension qui n'est plus celle du roman : on est sur un autre territoire. On hésite à citer des phrases, dont pourtant certaines sont d'une beauté impressionnante d'innovation et de fantaisie, avec des conflagrations de métaphores qui font rebondir le récit par ces sursauts d'émotion que procure l'inventivité verbale. Isoler des trouvailles stylistiques serait réduire le texte à une technique qu'en réalité il n'a pas de façon consciente. Souligner les images sexuelles serait orienter le lecteur dans une direction erronée. Mais on ne peut cacher que c'est là, dans le style, dans le rythme, dans l'extrême liberté des fantasmes mis en scène que réside la force de ce livre.

La présence d'images religieuses, le milieu même où se déroule l'action, la hauteur de ton peuvent, on l'a dit, évoquer Genet. Mais Genet était un raisonneur qui avait face à lui un lecteur déclaré ennemi, qu'il voulait tour à tour conspuer et séduire. Nicolas Genka, en cela plus proche d'un William Goyen, construit minutieusement son langage des rêves, ou plutôt des cauchemars, sans aucun témoin. Sans autre nécessité que la fureur de donner une forme noble et cinglante à sa perception épouvantée du monde.

René de Ceccatty

La chair est indigeste

Claire Legendre et Régis Clinquart souhaitent brûler les étapes. Leurs romans sont des pétards mouillés

VIANDE

de Claire Legendre.
Grasset, 188 p., 98 F (14,94 €).

APOLOGIE DE LA VIANDE

de Régis Clinquart.
Ed. du Rocher, 318 p.,
110 F (16,77 €).

Suzanne, l'héroïne de *Viande*, mord son amant et entame sa cuisse (le gigot, dit-elle). Rumsteak est le nom dont le narrateur d'*Apologie de la viande* affuble son chien. Claire Legendre (deuxième roman) et Régis Clinquart (premier roman) ne plaident pas pour le paradis perdu des régimes carnés. La viande, c'est la chair humaine, triste et crue, et plus particulièrement le sexe masculin, morceau de choix, « la machine de viande qui s'est mise en branle », comme l'écrit joliment Claire Legendre.

Faussement subversifs, ces récits à la première personne dévident les plus tenaces clichés. L'errance éthérique du mec qui vomit (au sens... propre) les femmes, la femelle dévoreuse d'hommes, l'épouse odieuse et permanente. « Quand c'est si chiant en vrai ce qui reste à faire, passé treize-quatorze ans », écrit avec une insolence apprêtée Régis Clinquart qui ne lésine pas sur les ancestrales rengaines : « le bonheur définitif d'être mère », la différence des sexes (« toujours cette distance entre nous, ce gouffre »), et une misogynie sinistre chez ce vieux jeune homme (« Même ramené à un sexe, l'homme conserve un peu d'élégance. La femme non... Il faut des femmes autour d'une table, c'est comme les bières »). Tous deux se recommandent du chanteur-écrivain Nick Cave : Claire Legendre le cite en exergue, Régis Clinquart en émaille son texte avec d'autres références prestigieuses (Aragon, Dante ou Gainsbourg). De quoi cautionner leur exhibitionnisme et clore le bec aux pudibonds qui stig-

matiserait la gratuité de leur abattage pornographique.

Il faut admettre hélas que *Viande* et *Apologie de la viande* ne sont en rien des romans lucides sur la solitude de la chair, l'abîme entre le fantasme et la jouissance, l'incommunicabilité masochiste qui sépare les individus. Quelques éclats heureux signalent en filigrane – chez Clinquart – un possible roman paroxystique sur l'amour et son leurre, la frustration et la douleur des bonheurs imaginaires. Claire Legendre amorce une réflexion sur la quête d'une identité commune où s'effaceraient les différences entre homme et femme mais qui buterait sur l'anéantissement du désir. Remixé par de jeunes auteurs authentiques et violents, pourquoi pas le thème éternel ? C'était oublier le succès bruyant de *Truismes* et des *Particules élémentaires* qui obsède les éditeurs. Pressés d'épuiser le filon, Claire Legendre et Régis Clinquart n'en ont retenu que la mousse. Le sexe donc, négatif, pesant (infantile ?).

FORMULES GRASSES

Viande est un roman sans cesse regonflé aux hormones (mâles). Trois textes sont arbitrairement collés ensemble. Mon premier est l'histoire d'une toute jeune fille amoureuse d'un homme marié et qui ramasse les miettes de sa présence. Il la quitte (il meurt ? Elle le tue ?). Le compte rendu de l'initiation sexuelle est systématiquement entrelardé de formules grasses et, sans nuances, l'allégorie envahit le récit : Suzanne se voit pousser un sexe supplémentaire car elle a mangé celui de l'aimé. Mon deuxième est l'histoire d'Eglantine, top model raté qui se cherche à travers divers hommes schématiques. Mon troisième est mon tout : un bref chapitre réconciliateur qui pourrait être drôle faute d'être nécessaire. Suzanne et sa verge fantôme, Eglantine et sa beauté vacante se retrouvent dans un hôtel de passe.

Apologie de la viande est la énième version machiste de *L'Education sentimentale*. Un jeune homme vient d'être jeté par la femme qu'il croyait aimer. Il est censé souffrir. On traque tout au long du roman la densité de cet amour défunt qui devrait servir de socle au récit. On cherche en vain. Le narrateur de Régis Clinquart avoue que son ambition est ailleurs : « *Ressasser. Ecrire et surtout ne jamais lâcher prise, m'épuiser de littérature, dilapider en phrases (sic) pour que chaque lecteur me féconde en retour, qui est-ce qui tient, qui est-ce qui retient l'autre ?* » L'audace était belle mais noyée sous l'accumulation de tout ce qu'on écrit la nuit quand on se prend pour Rimbaud. Banalités récurrentes et morceaux de bravoure se côtoient impunément.

Si Claire Legendre semble avoir été sommée d'élaguer au plus près de l'autodérision scandaleuse (« *Tout le monde en parle : c'est à la mode, le cul, ces derniers temps* »), Régis Clinquart a été abandonné au désordre d'un texte narcissique qui se perd dans ses méandres. Le héros se doit de tout expérimenter. Remplissage et conventions. *Viande* et *Apologie de la viande* sont des livres cadencés, sans liberté véritable. « *Vouloir conjurer dans les mots l'épaisseur du silence* », écrit fort lumineusement Régis Clinquart, mais son écriture comme celle de Claire Legendre est inauthentique et soumise à la dictature de l'effet-choc. Régis Clinquart se veut poète : « *Les yeux écartelés j'attends, que sa croupe noire m'insole* ». Claire Legendre abuse d'un minimalisme naïf : « *Le cerveau d'Eglantine se mit en branle* ». Comme s'en réjouit Régis Clinquart à propos de « *cette déconnante entourloupe* » (le roman que son personnage est en train d'écrire) : « *De toute façon il est trop tard, vous l'avez acheté ce bouquin* ».

Hugo Marsan

Pauvre Barney

Dans son autobiographie – à trous de mémoire –, le personnage de Mordecai Richler fait vivre tout un monde exubérant

LE MONDE DE BARNEY (Barney's Version)
de Mordecai Richler.
Traduit de l'anglais (Canada) par Bernard Cohen, Albin Michel, 556 p., 160 F (24,39 €).

Mordecai Richler est l'auteur d'une dizaine de romans et de nombreux scénarios (dont celui du film tiré de son roman *L'Apprentissage de Duddy Kravitz* (1), réalisé par Ted Kotcheff, avec Richard Dreyfus) mais il a le tort d'être canadien anglophone (2), ce qui explique peut-être pourquoi on ne le traduit qu'avec un compte-gouttes qui aurait des problèmes de prostate, comme Barney Panofsky, le héros de *Barney's Version*, devenu ici *Le Monde de Barney*. Cette autobiographie est bien la « version » que donne le narrateur de ce qu'a été sa vie, même si l'on y découvre tout un « monde » : ses femmes, ses amis, ses enfants, les bars où il traîne un chagrin éthylique, sa maison des Laurentides parfois survolée par des Canadair, son bureau et sa fidèle assistante...

En rédigeant ses Mémoires – des Mémoires à trous et à imprécisions, corrigés par des notes en bas de pages dues à son fils Michael –, Barney se perd souvent en digressions. Les héros de romans précédents comme Bernard Gursky (3) ou l'inénarrable Duddy Kravitz font ainsi quelques apparitions, même si Barney lui-même n'a semble-t-il rien à voir avec un autre Panofsky, athée notoire mangeant des sandwiches au jambon et fumant sa pipe devant son magasin, chaque Yom Kippour, dans *Mon père, ce héros* (4). Le style de Mordecai Richler – ou celui de Barney – est à la fois puissant et jubilatoire comme cela sied à « un vieux schnoque de soixante-sept ans qui rétrécit à vue d'œil, affligé d'une

queue qui fuit », devenu excessivement riche en passant du commerce de l'huile d'olive et des fromages français à la production d'« inanités télévisuelles ». La traduction souvent bien lourde ne rend pas justice à la vigueur prime-sautière, vive et allègre du personnage et de son auteur. Mais ce n'est pas grave, on s'amuse et on s'attache quand même.

Le roman est construit autour de trois personnages de femmes : Clara (1950-1952), Mrs Panofsky II (1958-1960), et Miriam (1960-), les trois épouses successives du héros. Mais, bien entendu, tout est si subtilement décousu qu'on les retrouve toutes les trois dans chacune des parties, et surtout Miriam, « *Miriam, flamme de mon cœur* », la seule qu'il ait vraiment aimée et qu'il aime toujours. Pauvre Barney.

INCORRIGIBLE MENTEUSE

Clara, il l'a connue à Paris où il menait joyeuse vie de bohème en compagnie d'une « *harde de jeunes écrivains sans un sou mais couverts de lettres de refus d'éditeurs ; chauds lapins et optimistes patentés pour qui tout semblait à portée de la main, la célébrité, les admiratrices pâmées, la fortune guettant patiemment au coin de la rue* ». Tout ce que l'un deux – devenu peintre et effectivement riche et célèbre – regrettera à la fin de sa vie, quand il sera invité par le gratin de Park Avenue : « *Je vais à ces dîners, c'est un gourou de la finance qui régale, ou un requin des fonds à risques, avec le boulet de canon qui lui sert de femme-potiche à côté de lui, et à tous les coups il y a une de mes croûtes accrochée au mur, elle a dû lui coûter dans les deux briques, mais moi j'ai envie de la prendre et de m'en aller parce que je ne peux pas les encadrer plus de cinq minutes ces types. Mais je reste là, mort de honte à me demander : Quoi, tout ce que j'ai fait, c'est pour des zombies comme vous ? Quand je bouffais à peine une fois par jour, c'était pour bien me faire voir de*

vous ? » Clara, la folle, l'écervelée, l'inconstante, l'incorrigible menteuse, est l'une des deux morts que Barney a sur la conscience, l'autre étant celle de son meilleur ami, Boogie. Il est arrivé trop tard pour sauver Clara et il s'évertue à dire et à répéter qu'il n'a pas tué Boogie, n'empêche, qui le croit ? Miriam, sans doute, et sa fille Kate, mais qui d'autre ? Pauvre Barney. En tout cas pas le flic accrocheur qui ne lâchera jamais prise, ni Terry McIver, « *cet inconséquent salaud* » à cause de qui il rédige cette *Apologia pro vita sua*, ni la deuxième Mrs Panofsky, cette jeune femme de la bonne bourgeoisie juive épousée pour faire la nique au fantôme de Clara et qu'il abandonne presque, avant même sa nuit de noces, pour les résultats d'un match de hockey et le charme fou d'une jeune femme aperçue par hasard, Miriam.

Pauvre Barney, hanté par la vengeance divine et qui découvre que le monstre, c'est lui, qu'il est « *le propre destructeur du havre d'amour* » qui aurait pu le préserver.

Et, au fil de sa mémoire qui s'effiloche, il égrène sans fin son mantra personnel : « *On égoutte les spaghettis avec l'ustensile que j'ai dans ma cuisine, accroché au mur. Mary McCarthy a écrit quelque chose à propos d'un homme en complet Brooks Brother, ou était-ce une chemise ? Je suis veuf une fois et divorcé à deux reprises. J'ai trois enfants, Michael, Kate et... encore un autre fils. Mon plat préféré, c'est la poitrine de bœuf braisée avec du rai-fort et des latkes. Miriam est la flamme qui me consume. J'habite Sherbrooke Street West, à Montréal, numéro... Le numéro importe peu puisque je connais l'immeuble.* »

Martine Silber

- (1) « Le Monde des livres » du 19 mars 1999.
- (2) Bibliothèque québécoise, 1998.
- (3) Gursky, Calmann-Lévy, 1992.
- (4) P. Tisseyre, 1975.

Mort d'un peintre Russe

Les femmes qui ont connu Alik sont là pour un ultime rendez-vous dénué de désespoir

DE JOYEUSES FUNÉRAILLES (Moskva-Kalouga-Los-Anglos vesselye pokkoron)
de Ludmila Oulitskaïa.
Traduit du russe par Sophie Benech, Gallimard, 168 p., 98 F (15 €).

Ce pourrait être une peinture de Bacon. Sans le cri. Au centre : le corps d'un homme – Alik –, jeune encore, décharné, lentement étouffé par la paralysie musculaire. Il s'apprête à mourir. Sans regrets. Un tournoiement de femmes, filles, maîtresses, environne le mourant par un flot de couleurs, d'odeurs, de sensations floues. Dans l'air new-yorkais surchauffé résonne un tube moscovite des années 50 : « *Moscou, Kalouga, Los Angeles, / Ne formont plus qu'un seul kolhoze / Ô, Saint-Louis, cent-deuxième étage, / Ivan le Russe pianote du jazz...* » Passent Maria, Valentina, Nina, Joïka, Faïka, Maïka, Irina. Leur entrain aurait raison même d'une tentative de coup d'Etat à Moscou – la scène se passe durant la diffusion sur CNN d'images évoquant celui de 1993.

Comme dans *Sonietchka* (1), l'homme aimé de toutes est peintre. Immigré russe aux Etats-Unis, il a transformé, comme malgré lui, son loft-atelier en appartement communautaire. « *Il avait reconstitué sa Russie autour de lui. Cette Russie qui n'existait plus depuis longtemps. Dont il n'était même pas certain qu'elle eût jamais existé... Inscrutable et irresponsable. Personne ne vivait comme ça ici. Ni nulle part, d'ailleurs.* » En disparaissant, Alik risque d'emporter avec lui la meilleure part de la culture judéo-russe, à laquelle le postcommunisme a porté un nouveau coup. A quoi d'autre songent le rabbin et le prêtre (orthodoxe), tout en s'imbibant lentement de chaque côté du mourant ?

Les récits de Ludmila Oulitskaïa conduisent à la mort comme une soirée d'été vers la pénombre. Un rendez-vous prévu, assumé sans dé-

sespoir, dans un effacement paisible, consenti, impossible sans plein accomplissement. La mort est destinée à apaiser les vivants. Elle rassemble, éclaire les généalogies tourmentées d'où est issue la nouvelle collectivité. Celle d'une famille recomposée dans les exils politiques, économiques, culturels, de personnes devenues insouciantes d'avoir enduré auparavant trop de souffrances. Sur chacune, l'auteur de *Médée et ses enfants* paraît veiller, de sorte que toute existence, même la plus bousculée, apparait comme réussie. Chez elle, chacun doit pouvoir trouver les siens.

Ses personnages féminins n'hésitent pas à entrer en scène la poitrine en avant. Oulitskaïa leur délègue le besoin d'alimenter et d'êtreindre le monde dans son entier. Comme s'il n'était d'autre moyen de le transformer. Autour du cercueil d'Alik se retrouvent ainsi des Russes en tout genre, « *depuis des spécimens tout à fait convenables jusqu'à des pique-assiettes en état d'ébriété* ».

Le sein n'est pas le seul attribut féminin vénéré. Alik peint-il une *Cène*, que les personnages bibliques s'évanouissent au profit de « *douze volumineuses grenades, peintes de façon détaillée, rugueuses, avec de délicats chatoulements mauves, pourpres et roses, des couronnes dentelées hy-pertrophées, de vivantes meurtris-sures reflétant leur stucture interne cloisonnée et gorgée de graines* ». Devant elles, le rabbin s'interroge longuement. Il songe au fruit par lequel Eve fut tentée. Mais ne pense ni à Maria, Valentina, Nina, Joïka, Faïka, Maïka, Irina.

Il ne discerne, derrière l'offrande amoureuse, que l'image du tombeau de David.

Jean-Louis Perrier

- (1) Folio, 110 p., 39 F (5,95 €).

Métaphores albanaises

LES OMBRES DE LA NUIT et autres récits du Kosovo
d'Eqrem Basha.
Traduit de l'albanais par Christiane Montécot et Alexandre Ectos, Fayard, 202 p., 98 F (14,94 €).

Une voix dans les ténèbres : « *L'heure, c'est nous qui la faisons !* » Que faire lorsque le représentant de l'Autorité décide, à 7 heures du matin, qu'il est minuit ? Et quand, au cœur des brumes, le conteur apprend qu'il risque sa vie pour un rêve ? Ce sont là des interrogations soulevées par le premier récit (*Brouillard*) d'un recueil qui en comprend douze, plus féroces les uns que les autres.

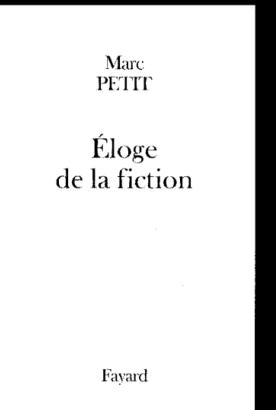
Ailleurs, un régiment de rongeurs ravage le jardin d'un brave banlieusard épris de gazon et de fleurs (*La Taupe*). Plus loin encore, dans une ville assiégée, le comptable d'une usine « autogérée » se charge de la liquider avant l'arrivée de l'ennemi héréditaire (*L'Ultime Mission du chef comptable*).

Il y a aussi l'histoire du gastéropode trucidé (*Un escargot à la conquête du Soleil*), celle du jeune homme contaminé depuis un quart de siècle par l'ère du soupçon (*Maladie*)...

Si les Balkans n'avaient pas subi ce qu'Eqrem Basha nomme pudiquement « *les événements* », ces textes écrits entre 1974 et 1994, métaphores de la guerre permanente des hommes contre leurs semblables, auraient-ils été traduits ? Rien n'est moins sûr, mais c'est dommage d'avoir à compter sur une actualité tragique pour faire connaître les proses kafkaïennes de cet écrivain quinquagénaire, Macédonien d'origine albanaise qui vécut à Pristina où il traduisait dans sa langue les œuvres de Beckett et d'Ionesco, de Camus, de Sartre et de Malraux.

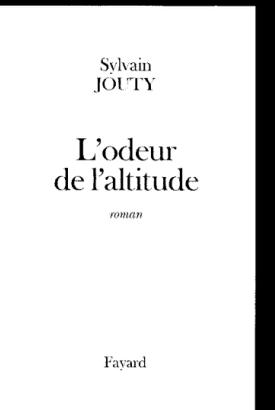
Edgar Reichmann

La fiction est à la fête



150 pages, 69 F

Un pamphlet plein d'humour et d'humour contre la sainte alliance du minimalisme, du misérabilisme, du nombrilisme et du déprimisme qui menace de réduire le paysage du roman français à un champ de ruines, et pour que l'imagination, sommée naguère de prendre le pouvoir au sein de la société, reprenne au moins sa place en littérature.



304 pages, 120 F

Un roman initiatique sur les tentatives de conquêtes d'un sommet inviolé de l'Himalaya tibétain. Un superbe récit qui a la quête du sublime pour objet : rare et provocant, par les temps qui courent !



272 pages, 110 F

Dans la tradition du fantastique à la Nerval, à la Villiers de l'Isle-Adam, à la Pieyre de Mandiargues, dix nouvelles « merveilleuses ». Dans l'envers anachronique des choses, parmi les marginaux et les illusionnistes, Hubert Haddad force la réalité à entrouvrir ses oubliettes et ses doubles fonds. La révélation d'un écrivain rare.



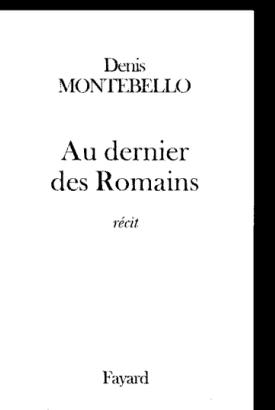
352 pages, 130 F

Un gros recueil de contes, nouvelles et fictions philosophiques sur le registre de la « difficulté d'être », et dont l'écriture, alliant densité et subtilité, frappe autant qu'elle séduit. On songe à Robert Walser ou Henri Thomas, voire à Kafka ou Beckett.



254 pages, 110 F

Un roman à la fois cauchemardesque et admirablement poétique sur le retour à la barbarie de certaines zones de notre continent – mais aussi de notre mentalité d'Occidentaux. Epreuves du purgatoire ou de l'enfer, éclats du merveilleux, bas-fonds du mythe : ce livre nous ouvre un monde de passions extrêmes.



150 pages, 79 F

De multiples voix fossiles s'élèvent des sables de l'oubli et forcent les portes du temps jusqu'à notre société contemporaine. Dense sans être hermétique, raffinée sans jamais tomber dans la préciosité l'écriture mime avec discrétion et humour la langue que défendit, contre les envahisseurs barbares, le « dernier des Romains ».

FAYARD

Sciences humaines : en attendant l'an 2000

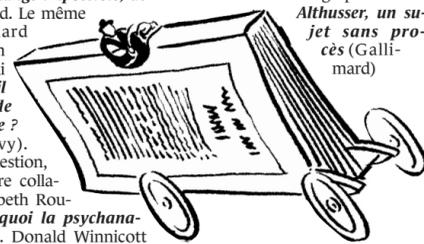
L'éclipse solaire du 11 août était une sorte de répétition générale. La fin du millénaire ouvre des perspectives autrement alléchantes pour tous ceux qui font profession de penser, ou du moins de publier. De fait, nous ne sommes venus à bout ni des questions ni, à plus forte raison, des réponses. Ainsi Federico Mayor, après deux mandats à la tête de l'Unesco, fait-il le point sur *Notre monde* (Odile Jacob), tandis que Manuel Castells analyse la société en réseaux avec les deux derniers volumes de son triptyque sur *L'Ère de l'information* (Fayard). Notre collaborateur Roger-Pol Droit s'entretient avec Dan Sperber *Des idées qui viennent*, aussi bien dans le domaine des sciences cognitives que de la culture, de la religion ou de la politique (Odile Jacob). Au chapitre des interrogations, citons, dans le désordre : *2001 : L'odyssée de l'esprit*, de Jean-Gabriel Ganascia (Flammarion). *Une certaine idée du futur*, de Jean-Jacques Salomon (Albin Michel). *L'Effacement de l'avenir*, de Pierre-André Taguieff (Gallimard), et chez le même éditeur, *Stratégie de la déception*, de Paul Virilio, et *L'Echange impossible*, de Jean Baudrillard. Le même Jean Baudrillard signe avec Jean Nouvel un essai intitulé : *Y a-t-il une vérité de l'architecture ?* (Calmann-Lévy). Encore une question, posée par notre collaboratrice Elisabeth Roudinesco, *Pourquoi la psychanalyse ?* (Fayard). Donald Winnicott sera par ailleurs présent, chez Payot.

Dans les domaines de la bioéthique, sont annoncés : *L'Homme dupliqué*, de Gérard Hubert, médecin, avec la journaliste Caroline Tourbe, sur le clonage (L'Archipel) – qui fait également l'objet d'un ouvrage collectif au Seuil –, *La Controverse bioéthique*, de Dominique Mehl, sociologue (Bayard), et des *Essais de philosophie bioéthique*, de Gilbert Hottot (Vrin). La bioéthique est l'une des entrées du *Dictionnaire d'histoire et philosophie des sciences*, dirigé par Dominique Lecourt (PUF, octobre). Aux PUF également, Angèle Kremer-Marietti publie *La Philosophie des droits de la nature* (octobre). Alain Berthoz présente une « Anthologie des leçons au Collège de France depuis le XIX^e siècle » sous le titre : *Leçons sur le corps, le cerveau et l'esprit* et, chez le même éditeur, *Darwin est-il dangereux ?* de Daniel C. Dennett. Enfin, Bruno Latour propose *Politiques de la nature* (La Découverte).

La religion est un sujet évidemment inépuisable : Stanislas Breton pose la question de *L'Avenir du christianisme* (DDB), tandis que Gérard Israël se place du point de vue de la pensée juive pour tenter de répondre à *La Question chrétienne* (Payot). L'anthropologue Albert Piette, lui, dans *La Religion de*

près, livre les résultats d'une enquête qu'il a menée dans un diocèse de France (Métaillé). Chez Grasset, René Girard livre un *Je vois Satan tomber comme l'éclair*, et la psychanalyste Marie Balmary, auteure de *L'Homme aux statues*, continue son exploration de la Bible avec *Abel ou la traversée de l'Éden*. Pour les grandes traductions, Stéphane Ruspoli propose *Le Livre des Théophanies* d'Ibn Arabi (Cerf).

Dans le domaine de l'anthropologie, signalons l'importante réédition des œuvres de l'historien des religions, mort en 1965, Ernesto De Martino, disciple de Benedetto Croce, (Synthélabo). Enfin, les PUF annoncent le grand livre de Jack Goody sur *Famille et mariage en Eurasie*. D'une manière moins spectaculaire et tonitruante que l'année dernière, *Le Travail sociologique de Pierre Bourdieu* est l'objet d'un ouvrage collectif dirigé par Bernard Lahire (La Découverte). Sous le titre *Une grenade ouverte*, Bruno Etienne publie son autobiographie (L'Aube). Hors catégorie, l'essai d'Eric Marty sur la figure de Louis Althusser, philosophe, meurtrier et au-



biographe : *Louis Althusser, un sujet sans procès* (Gallimard)

Avec ce tournant du calendrier, la « Librairie du XX^e siècle », que dirige Maurice Olender au Seuil, devra-t-elle changer de nom ? Pour les dix ans de la collection, publication de plusieurs auteurs de premier plan : Henri Atlan (*Les Étincelles du hasard*, volume 1 sur *La Connaissance spermatique*), Jean-Pierre Vernant (*L'Univers, les dieux, les hommes*), Yves Bonnefoy (*Lieux et destins de l'image*) et, très attendu également, Jean Starobinski (*Action et réaction*).

Quelques essais sur l'art, notamment *Les Usages sociaux de l'art*, de Henri-Pierre Jeudy (Circé) et, de Gilles Corneil sur Watteau, *Gilles ou le spectateur français* (Gallimard), *La Demeure, la souche*, sur le sculpteur Pascal Convert, de Georges Didi-Huberman (Minuit). Hannah Arendt est l'une des principales figures philosophiques de cette rentrée. Calmann Lévy publie sa *Correspondance avec Heinrich Blücher* (1936-1968), son époux, et réédite la biographie d'Elisabeth Young-Bruehl, devenue introuvable. Sylvie Courtine-Demany publie *Le Souci du monde. Dialogue entre Hannah Arendt et quelques-uns de ses contemporains* (Vrin), Bruno-Marie Duffé, *Hannah Arendt : mémoire de l'histoire et initiative de la politique* (PUF), et Etienne Tassin *Le Trésor perdu. Hannah Arendt et l'intelligence po-*

litique (Payot). Toujours en philosophie : du spécialiste de la philosophie médiévale, Alain de Libera, qui se fait également romancier en cette rentrée : *L'Art des généralités* (Aubier); autre philosophe auteur d'un premier roman, Claude Romano, avec *L'Événement et le temps* (PUF). Alain Minc se penche sur Spinoza (Gallimard, octobre). De Clément Rosset, *Loin de moi* (Minuit), et, chez Gallimard, un bref journal, *Route de nuit. Episodes cliniques*.

L'Histoire de la philosophie de François Châtelet est rééditée chez Hachette Littératures. Au titre des vastes entreprises, Vrin lance une édition de Hume et continue celle de Hobbes. Au Cerf, on annonce *La Créativité de l'agir*, de Hans Joas, l'un des principaux représentants de la théorie sociale en Allemagne (octobre) et *L'Herméneutique biblique* de Paul Ricœur, première traduction française de treize articles publiés initialement en anglais (novembre). Les *Essais hérétiques sur la philosophie de l'histoire*, de Jan Patocka – préface de Paul Ricœur et postface de Roman Jakobson – seront chez Verdier. Un grand classique enfin : Spinoza, le *Tractatus Theologico-Politicus* (PUF), le philosophe bénéficie également de l'attention d'Alain Minc (Gallimard). Jean-Toussaint Desanti continue ses conversations avec Dominique-Antoine Grisoni, avec *Philosophie, un rêve de flambeur* (Grasset).

Effervescence en philosophie politique, avec surtout son *Histoire* dirigée par Alain Renaut – en cinq volumes chez Calmann-Lévy – qui publie également *Alter ego. Les paradoxes de l'identité démocratique*, avec Sylvie Mesure (Aubier). Autre *Histoire de la philosophie politique*, par Leo Strauss (PUF). Aux éditions du Cerf, des textes de Dilthey et Cassirer... L'irrationnel est au centre de la réflexion du X^e Forum *Le Monde-Le Mans* (Seuil). Jean-François Kahn se préoccupe *De La Révolution* (Flammarion) et Raoul Vaneigem en appelle à une *Internationale du genre humain* (Le Cherche Midi). François Dagognet, usant de la métaphore un peu éculée du bûcher, demande : *Faut-il brûler Régis Debray ?* (Champ Vallon). Et puis aussi : *Le Nouvel Esprit du capitalisme*, de Luc Boltanski et Eve Chiapello (Gallimard). Cornélius Castoriadis, *Platon, le Politique et Figures du pensable (Le Carrefour du labyrinthe)*. *La Légitimité des temps modernes*, grand classique de l'Allemand Hans Blumenberg, qui date de 1966 (Gallimard). Enfin, à la fin de l'année, seront publiés plusieurs ouvrages de ou dirigés par Yves-Charles Zarka sur la philosophie morale et la tolérance (PUF).

Que se rassurent enfin les esprits inquiets. Ceux que troublent les grandes ruptures peuvent se tranquilliser : les éditions Autrement publieront un recueil d'études sur... *Le Pot au feu*. Comme il fait bon chez soi !

P. K.



Documents : l'école en point de mire

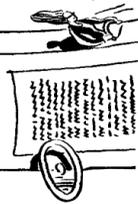
Un grand sujet domine la rentrée « Documents » : l'avenir de l'école républicaine. On ne compte pas moins de douze livres sur les défis de l'enseignement : du *Profession : instituteurs*, de Bertrand Geay (Seuil), à *L'École désuète*, de Laurent Jaffro et Jean-Baptiste Rauzy (Flammarion), en passant par le journal d'un prof en colère, *L'Institut et le Mammouth*, d'Antoine Chareyre (Albin Michel), le cri de révolte de Philippe Milner (*A bas les élèves*, Albin Michel), le constat d'échec de Guy Morel et Daniel Tual-Loiseau (*L'Horreur pédagogique*, Ramsay), le plaidoyer de Catherine et Guy Vermeil pour une école plus efficace (*Lièvres et tortues*, Flammarion), *Le Scandale de l'Éducation nationale* de Thierry Desjardins (Fixot), *L'Éducation morale*, de Maurice Tubiana (Odile Jacob), *Les Coulisses d'un lycée*, de Philippe Masson (PUF), *Mémoires de profs*, de William Reymond (Flammarion), *La Chute de la maison Ferry*, de Martin Rey (Arlea), et

les souvenirs d'institutrice de Lucette Allègre (*Une chambre à l'école*, Bayard, novembre). Autre cible : Lionel Jospin. La politique du premier ministre inspire des réflexions critiques de Gérard Desportes et Laurent Mauduit (*La Gauche imaginaire et le nouveau capitalisme*, Grasset), de Maurice Szafran (*La Gauche de droite*, Grasset), d'Airy Routier (*Le Bal des hypocrites*, Grasset), et de Barbara Victor (*Le Matignon de Jospin*, Flammarion). Les autres dossiers « chauds » concernent l'écologie (*La France toxique*, d'André Aschieri à La Découverte, *Écologie, histoire d'un combat*, de Noël Mamère, chez Hachette), et *60 millions de cobayes*, d'Eric Brunet chez Albin Michel), *Le Guépied corse* (de Pascal Irastorza, Fayard), la sécu (*Ne cassez pas la Sécu !*, La Découverte). Tandis que Jean-Christophe Cambadélis se penche sur *La Gauche plurielle* (Plon) et que Bertrand Delanoë mène l'assaut contre Jean Tiberi (*L'Honneur de Paris, chronique d'une page à tourner*, Calmann-Lé-

vy), Michel Charasse pousse *La Grande colère d'un mal-pensant* (Grasset), Edouard Balladur s'attaque à la mondialisation (*L'Avenir de la différence*, Plon), Christine Boutin raconte ses combats (*Les Larmes de la République*, Plon), Patrick Devedjian s'emploie à *Penser la droite* (Plon), ainsi que Nicolas Sarkozy (*Au commencement était la politique*, Plon). Actualité oblige, le débat est aussi relancé sur la parité (*Comment les femmes changent la politique*, de Philippe Bataille et Françoise Gaspard, La Découverte; *Les Femmes et la République* de William Guéraiche, (Ed. de l'Atelier); *Tous les hommes sont égaux... même les femmes*, d'Isabelle Alonso, Laffont; *De l'égalité à la parité*, de Marie-Thérèse Coenen, Labor), le Pacs (*Pacs, mode d'emploi*, d'Yves Roussel, Denoël, et *Au-delà du Pacs, l'expertise familiale à l'épreuve de l'homosexualité*, PUF), la politique de la culture (*Le Gouvernement de la culture*, de Maryvonne de Saint-Pulgent, Gallimard), l'intégration (*Les Familles de l'intégration*, d'Ahmed Boubeker, Stock). Côté biographies, un *Alfred Sirven, l'homme qui en sait trop*, de Jean-Marie Pontaut et Gilles Gaetner (Grasset), et une *Bernadette Chirac*, de Bertrand Meyer-Stably (Plon).

On sortira des frontières hexagonales avec *Les Belges*, de Didier Pavy (où comment sortir de la crise morale après l'affaire Dutroux, Grasset), *Les Dilemmes moraux de l'humanitaire* (sous la direction de Jonathan Moore, Gallimard), et le récit de Fabrice Michalon, médecin du monde pris en *Otago à Kinshasa* (Michalon). Outre l'ouvrage de Remi Kauffer sur *La Nouvelle guerre de désinformation* (Grasset), les *Mémoires secrets* de Pierre Marion (Flammarion), et l'enquête de Roger Faligot et Pascal Krop sur la *DST, police secrète* (Flammarion), on attendra enfin la projection de Jacques Attali sur *Une nouvelle utopie* (Fayard) : après la liberté, utopie du XIX^e siècle, et l'égalité, utopie du XX^e siècle, la fraternité sera-t-elle l'utopie du XXI^e siècle ?

J.-L. D.



Histoire : cortège commémoratif et biographique

Peut-on parler de « rentrée » en histoire ? Rien de très marquant d'ici octobre, sinon la confirmation de deux tendances lourdes, pesantes même à force d'obstination : l'avalanche des biographies et la folie commémorative.

Le Panthéon classique est particulièrement fréquenté cet automne : de *Louis XI* (Jacques Heers, Perrin) à *Churchill* (François Bédarida, Fayard), de *Charlemagne* (Jean Favier, Fayard), à *Mussolini* (Pierre Milza, Fayard), d'*Alexandre le Grand* (François Sèvre, Lina Levi) à *Charles Quint* (Pierre Chaunu et Michèle Escamilla, Fayard), ou *Joséphine de Beauharnais* (Françoise Wage-ner, Flammarion).

Avec toutes ces notions de vraies surprises ou de curiosités piquantes : un *Homère de Pierre Carlier* (Fayard), un *Robert le Pieux* de Laurent Theis (Perrin), un *Rouget de Lisle*, de Boissonnade et Laroque (France Empire), voire une *Claire de Rimini*, de Jacques Dalarun (Payot), ou *Gustave Mauritz Armfelt, fondateur de la Finlande*, de Stig Ramel (éd. Esprit ouvert) – à compléter par

une *Histoire de la Finlande 1809-1995*, de Seppo Hentilä (Fayard) qui ne risque pas le double emploi. Les contemporains ne sont pas oubliés : témoin l'inattendu *Cardinal et l'hindouiste ou le mystère Daniélou* (Emmanuelle de Boysson, Albin Michel).

Le *Mao Zedong*, dirigé par François Joyaux (Cahiers de l'Herne-Fayard), est à la croisée des genres : pour les cinquante ans de l'avènement du communisme en Chine, il est complété par un *Mao prend le pouvoir* (Roland Lew, Complexe) et la compilation du *Monde, 1949 Mao président* (Seuil), mais surtout par une offensive éditoriale sur la question tibétaine : *La Reconquête du Tibet*, de Tsetin Norbu (éd. Indigène), *Souvenirs rebelles d'un moine au Tibet*, de Tenzin Konchap (Plon) ou le récit de l'aventure, de Li Lisan et Djang Bo, rescapés du goulag et du Laogaï (*A l'ombre de l'Empire rouge*, de Pierre Lescot, Belfond).

Plus encore qu'un anniversaire, c'est la fin du siècle et du millénaire, voire les deux mille ans de l'ère chrétienne qui s'imposent aux éditeurs. Outre une excellente initiative autour des ter-

reurs millénaires (*Apocalypse et salut dans le christianisme antique et médiéval*, de Claude Carozzi, Aubier, complété par un recueil de textes, *La Fin des temps*, Champs-Flammarion), des bilans comme s'il en pleuvait : *Mémoire du christianisme* (Larousse), un collectif dirigé par René Rémond (*Les Grandes inventions du christianisme*, Bayard/Centurion), *La France d'un siècle à l'autre 1914-2000. Dictionnaire critique*, coiffé par Jean-Pierre Rioux et Jean-François Sirlinelli (Hachette Littératures) – du même, avec Daniel Couty, Colin ressort en deux volumes le *Dictionnaire de l'histoire de France*, qu'on aura profité à croiser avec *L'Histoire de France par la caricature*, d'Annie Duprat (Larousse). Plus large vue encore avec Eric Hobsbawm, *L'Âge des extrêmes : histoire du XX^e siècle* (Complexe), ce qui nous ramène à la lancinante confrontation entre *Nazisme et Stalinsme : historiographies parallèles*, de Philippe Burin et Henry Rouso (Complexe), plus prometteur que le *Rouge brun*, de Thierry Wolton (Lattès). Le détour par l'Allemagne nazie s'impose avec le premier volume

de la biographie de *Hitler*, signée par Ian Kershaw (Flammarion) et *La Véritable Histoire d'Adolf Hitler*, de François Delpla (Grasset), comme le retour critique sur la lecture de Goldhagen : *L'Allemagne en procès* (Norman Finkelstein et Ruth Birn, Albin Michel) ou « la bombe Cornwell » : sortie mondiale du *Pape et Hitler : la vie secrète de Pie XII* (Albin Michel), alors que s'achève la procédure de béatification du pontife controversé.

À l'heure des retours sur le XX^e siècle, on pourra aussi emboîter le pas d'un précieux *Passage du siècle* (François Féto, Hachette Littératures) ou réfléchir avec Pierre Béhar aux crises successives des pays des anciens empires centraux (*Vestiges d'empires*, éd. Desjonquères). On ne quittera pas le monde contemporain sans signaler l'ouvrage de Patrick Cabanel, *Les Protestants, la République et la gauche 1870-1990* (Complexe).

Peu de place donc pour les vraies surprises hormis deux rééditions des pères des Annales (*Les Caractères originaux de l'histoire rurale*, de Marc Bloch, Colin, et *Le Rhin*, de Lucien Feb-

vre, Perrin). Peut-on y ranger la nouvelle étude d'Elisabeth Badinter, *Passions intellectuelles*, tome 1, *Désirs de gloire 1737-1751* (Fayard) ? On attend toutefois une étude de Pierre Levêque sur *Les Grenouilles de l'Antiquité* (Fallois), un formidable collectif dirigé par Jean-Louis Flandrin et Jane Cobbi, *Tables d'hier, tables d'ailleurs* (Odile Jacob) ou le nouveau Claude Lecouteux, *Les Vampires, autopsie d'un mythe* (Imago). Mention spéciale pour l'histoire du Père-Lachaise par Danièle Tartakowski, *Nous irons chanter sur vos tombes* (Aubier) et à *La Bénédiction de Prométhée*, essai sur religion et technologie de Michel Lagrée (Fayard). On pourra aussi se plonger dans l'étude d'Annick Foucrier sur les migrants français dans le Pacifique du XVIII^e au XX^e siècle (*Le Rêve californien*, Belin) ou celle d'Harald Weinrich, *Léthée. Art et critique de l'oubli* (Fayard). Quelques jalons qui permettront d'attendre le monumental *Dictionnaire du Moyen Âge*, dirigé par Jacques Le Goff et Jean-Claude Schmitt, annoncé chez Fayard pour la fin octobre.

Philippe-Jean Catinchi

LA REFOUNDATION DU MONDE
de Jean-Claude Guillebaud.
Seuil, 370 p., 140 F (21,34 €).

Il fut un temps où l'intelligence se voulait généreuse. « Liberté » rimait régulièrement avec « égalité », « intellectuel » avec « universel ». C'était sans doute il n'y a pas longtemps. On a bien perdu de vue ce passé encore proche. Posture de base, aujourd'hui : être revenu de tout. Ne pas s'en laisser compter par les questions de principe – elles cachent des intérêts ou des illusions. Eviter les espérances, les vertus et même toute conviction de plus d'un quart d'heure. Préférer les ricanements, l'esquive, la désinvolture. Ne pas s'avouer cynique, sauf pour épater un soir, dans nos campagnes, le peu qui reste de bourgeois. Avoir encore le culot de faire la morale, changer en même temps d'avis comme de chemise. Oublier sans cesse l'instant précédent. Insister sur le fait que l'heure est grave et professer que tout est relatif. Apprendre à être simultanément sentencieux et superficiel, tranchant et amnésique. Combiner des compétences microscopiques – savoirs d'experts, spécialisations fines – avec une ignorance encyclopédique des réalités mondiales.

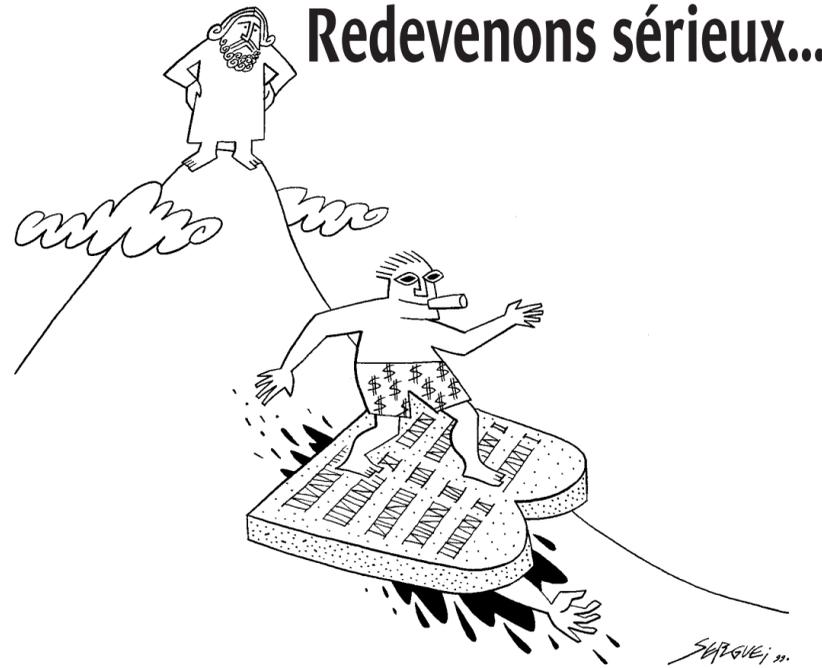
Tel est en bref le diagnostic de Jean-Claude Guillebaud sur notre temps, cette « modernité cancanière et finaude ». Nos beaux esprits ne répondraient aux mutations en cours que par une déconcertante juxtaposition de frivolité irresponsable et d'attention sans pertinence. On peut douter que le tableau soit si noir. Sans doute conviendrait-il de le nuancer, de remarquer que des penseurs d'envergure ont tenté sans démeriter de s'attaquer à l'analyse de notre époque. A commencer par Cornelius Castoriadis, ou par Manuel Castells, pour ne mentionner que deux auteurs, fort dissemblables, ayant en commun seule-

L'époque s'applique à rester frivole. Les périls s'accumulent. Les mutations s'intensifient. Mais les penseurs regardent ailleurs. Est-ce bien vrai ?

ment d'être publiés dans les jours à venir. Toutefois, on ne saurait nier qu'il y ait du vrai dans ce constat : nous changeons de monde, les risques se multiplient et pourtant les efforts pour comprendre ce qui nous arrive et ce que nous devons faire sont sans commune mesure avec ce qui se passe.

Mais que se passe-t-il au juste ? Les dépêches du jour ? L'actualité de la semaine ? Insuffisant, évidemment. Sous la poussière des événements, on cherchera plutôt à savoir comment change ce qu'on nomme « le monde ». Pas commode, d'ailleurs, de préciser ce que le terme, ici, désigne exactement. Ce n'est pas la simple réalité physique, ni l'environnement planétaire. Pas non plus le surgissement de la présence pour la conscience humaine. « Le monde », en l'occurrence, c'est l'ancrage éthico-politique de la réalité sociale, un socle de conceptions fondatrices et de convictions premières. Ce monde détermine les relations des humains entre eux – civilisation ou barbarie – aussi bien que les relations des humains à la nature. Pour Jean-Claude Guillebaud, voilà ce qui est en péril : les notions et valeurs sur lesquelles repose, depuis ses débuts, notre civilisation. Ce n'est donc pas une parcelle du monde qui est menacée. Ce sont les axes et les piliers qui sont exposés au délitement.

Les causes ? Multiples et enchevêtrées. Le siècle s'achève en lais-



sant les humains « affolés de massacres et abasourdis d'inventions », comme dit Jürgen Habermas. Espérances transformées en charniers. Hommes nouveaux devenus bourreaux à l'ancienne mode. A force de voir les rêves trahis et les élan brisés, une commune méfiance s'est installée envers toute certitude. Trompeur tout enthousiasme, dangereuse toute confiance, risible tout salut. Le marché, désormais, et lui seul. Au risque de voir naître, de ce libéralisme sans garde-fou ni contrepartie, un nouveau totalitarisme, d'autant plus retors qu'il est sans dogme dur. Jean-Claude Guillebaud soutient que cette évolution corrode les assises de notre civilisation. Il examine successivement de quelle manière sont affectées

nos conceptions du temps, de l'égalité, de la liberté, de la raison, de la justice.

Donc, tout est à refaire. Ce que souhaite *La Refondation du monde*, une phrase le résume clairement : « L'espérance retrouvée plutôt que la déréliction ou la dérision ; l'égalité défendue contre la domination du plus fort ; la politique réhabilitée face aux "fatalités" du marché ; la raison critique – et modeste – mille fois préférée au scientisme comminatoire ; la solidarité et les convictions communes opposées à l'individualisme vindicatif ; la justice substituée à la vengeance sacrificielle. » Présentée cette forme, il est douteux que cette préférence d'ensemble soit reculée... Mais il manque les indications qu'on pourrait attendre concernant le

processus d'une telle refondation. S'il ne s'agit pas purement et simplement d'une restauration, d'un retour aux sources judéo-chrétiennes dans leur état original, mais bien d'une réévaluation qui tienne compte des méfaits de l'histoire, alors tout reste à construire. Et cet essai, intéressant et provocateur, risque sur ce point de laisser le lecteur sur sa faim. Il souligne combien repenser notre monde jusqu'aux racines est une tâche nécessaire et urgente, mais il se borne à ce constat, sans entamer effectivement cette refondation elle-même.

Ce qui emporte l'adhésion, dans la démarche de ce livre, c'est finalement une forme de vertu. Tant pis pour ceux qui en riraient. Il y a là un courage de la sincérité. Et

Infortunes romaines

Une visite érudite dans la Rome antique conduite par l'humaniste florentin Le Pogge

LES RUINES DE ROME (De varietate Fortunae, liber I)
de Poggio Bracciolini dit Le Pogge.

Traduit par Jean-Yves Boriaud, introduction et notes de Philippe Coarelli et Jean-Yves Boriaud, Les Belles Lettres, « Les Classiques de l'Humanisme », 96 p., 115 F (17,53 €).

Que pouvait inspirer à un homme de la Renaissance les vestiges abandonnés de la Rome antique ? Pour le Florentin Le Pogge (1380-1459), amené à Rome par ses activités au service des papes, comment ne pas réfléchir d'abord sur le sens de l'Histoire, et « le moteur qui l'anime, cette insaisissable Fortune », qui a accompagné la grandeur de Rome et précipité sa ruine comme elle a favorisé jadis Alexandre ou César, et naguère Tamerlan. Pour cet humaniste imprégné d'Aristote et de Thomas d'Aquin, découvreur de plusieurs discours majeurs de Cicéron, de l'œuvre de Quintilien, des *Aqueducs* de Frontin et des *Silvae* de Stace, entre autres merveilles, la contemplation des ruines, au-delà de la réflexion philosophique et morale, fournit l'occasion de confronter connaissance des textes, topographie des ruines et, plus inattendu, lecture des innombrables inscriptions que portent les monuments antiques de Rome.

Cela nous vaut, dans toute la première partie de son ouvrage, une description précise de Rome, avec l'indication de plusieurs dizaines d'inscriptions latines. Le Pogge se lamente, comme souvent l'homme cultivé en tout lieu et en tout temps, du mépris de ses contemporains pour ces vestiges glorieux, qu'ils utilisent sans vergogne comme carrières pour alimenter les fours à chaux, jetant avec les blocs sculptés ou gravés des pans entiers de leur propre passé aux poubelles de l'Histoire. Le Pogge se trompe plusieurs fois sur l'identifica-

tion exacte des ruines, et esquisse bien des rapprochements erronés, comme le montrent les notes précises et savantes des éditeurs. Mais cela n'enlève rien à l'intérêt d'un texte dont une excellente traduction rend toute l'élégance.

Sans doute ne serait-il pas sans intérêt de visiter Rome aujourd'hui avec « Le Pogge » dans une main, et le « Coarelli » de l'autre (1), ne serait-ce que pour mesurer la qualité des observations du premier et les progrès de l'archéologie romaine enregistrés par l'autre. Le lecteur sera étonné par le modernisme des appréciations du Pogge, son sens du concret, son goût pour la topographie, l'acuité de son raisonnement même lorsqu'il fait fausse route. Homme de terrain, travaillant à la manière d'un archéologue pratiquant l'exploration de surface à défaut de pouvoir se livrer à des fouilles, Le Pogge enrage et exulte à la fois, conscient de ce que son œuvre préserve pour l'éternité le souvenir de monuments à jamais disparus après lui. Epigraphiste d'instinct, il comprend l'intérêt des inscriptions pour identifier et dater. Il crée l'histoire au sens moderne, science expérimentale plus que philosophie morale, sans cesse critique par rapport à ses devanciers. Il représente de ce point de vue un renouveau méthodologique majeur, dont nous avons peine, avec le recul du temps, à reconnaître la nouveauté mais qui mérite d'être salué. Cette première édition française d'un texte passionnant, accompagné d'une très copieuse introduction et de nombreuses notes explicatives, rend ainsi justice à un humaniste de la première heure dont il serait injuste de réduire l'apport à ses traités moraux, dont le délicieux « *Un vieux doit-il se marier ?* » (2), ou à ses lestes *Facéties* (3).

Maurice Sartre

(1) *Guide archéologique de Rome*, Hachette, 1994.
(2) Les Belles Lettres, 1998.
(3) Anatolia, 1994.

Citoyens de la mondialisation

Jean-Marie Guéhenno cherche une voie entre les communautés de choix et celles de mémoire

L'AVENIR DE LA LIBERTÉ. LA DÉMOCRATIE DANS LA MONDIALISATION
de Jean-Marie Guéhenno.
Flammarion, 222 p., 99 F (15,09 €).

Un livre d'une exceptionnelle densité. Il exige beaucoup du lecteur mais la récompense est au fil de l'analyse. La technique est celle du balancement itératif des arguments, hors de tout carcan idéologique. On vit, si l'on veut, dans le monde du « oui mais », slogan de la complexité.

Jean-Marie Guéhenno trouve féconde la distinction de Benjamin Constant entre la liberté des anciens et celle des modernes. La première exige la participation des citoyens à la vie de la cité ; elle est une valeur. La seconde est surtout une technique visant à protéger les individus et leurs intérêts contre les abus du pouvoir. Quel sera l'avenir de la liberté dans l'ère de la mondialisation ?

Pour notre auteur, « le libéralisme économique reste incontournable tant qu'il ne se transforme pas en métaphysique et sa force est dans sa modestie ». Dans la fausse communauté-monde du marché, les optimistes croient avoir découvert une idée-force, celle de la concurrence, « forme contemporaine de la foi dans le progrès ». Or le darwinisme social ne peut pas être le principe d'une société démocratique. On aboutirait à une fourmilère, le prix de la compétition ayant assigné à chacun sa « juste » place, jouant le même rôle que le tri génétique pour les fourmis.

L'Etat contemporain a déjà accepté, lui, d'être plus modeste. Ou se situe la limite de son service minimum ? Il doit assumer la nature politique des choix qu'il a faits mais dans le détail il est très difficile de se prononcer. Cer-

taines de ses fonctions régaliennes sont écornées et il n'est plus le « médiateur obligé entre l'intérêt général et les dominations particulières, mais une addition d'agences spécialisées gérant des intérêts publics ».

Où sont les nouveaux territoires de la politique ? Selon notre auteur, le triomphe du marché ne fait pas disparaître le champ de la politique, il le déploie. L'opposition entre sphère publique et sphère privée se brouille. Dans la grande entreprise, la bonne gestion consiste à s'organiser pour réduire au minimum le nombre des décisions qui sont du ressort de la direction générale. Son rôle ne reste déterminant que dans trois fonctions essentielles : la mise en place des procédures qui conditionnent le bon fonctionnement du réseau et la circulation de l'information, l'allocation des ressources en capital entre les différentes unités, la consolidation du sentiment d'appartenance à une communauté entrepreneuriale.

Longtemps, l'Etat, comme l'entreprise taylorienne, a fondé sa légitimité sur le savoir (« *Savoir, c'est pouvoir* », écrivait Bacon), la société étant conçue sur le modèle de l'être humain, un grand corps étant incarné dans la multitude du peuple dont les dirigeants sont la tête. Le tyran finit par détenir seul les clés de la machine sociale. Les démocraties européennes se fondent sur la raison, supposée répartie également entre tous les citoyens et sur l'élection. L'organisation de ces deux fondements de la légitimité n'est pas simple car l'évolution actuelle rend plus visible l'inégalité devant la connaissance. De même, le savoir se multiplie à une telle vitesse que la puissance publique se dissout dans une multitude d'institutions spécialisées de plus en plus autonomes. De quelle manière s'assu-

rera-t-on qu'elles n'abuseront pas de leur indépendance ?

Comment inventer un citoyen de la mondialisation ? Jean-Marie Guéhenno part d'une comparaison très féconde entre la société américaine et les sociétés européennes. Selon lui, il n'y a pas de différence entre l'*equal opportunity* du rêve américain et la devise de la République française, mais l'opposition porte sur la nature du contrat social. L'Amérique est une construction de l'imagination, la nation un acte de volonté toujours à répéter. C'est une communauté de choix. Les nations européennes, bâties sur un large terreau historique, sur un puissant héritage, sont des communautés de mémoire. La France « *a du mal à concevoir qu'une démocratie puisse survivre si elle n'entretient une petite flamme aristocratique* » : le « mérite républicain » consacré par l'importance donnée aux concours dans la sélection des élites. En Europe, beaucoup plus qu'aux Etats-Unis, le mot « parvenu » reste péjoratif. De même, l'idée que la culture doit échapper à la logique du marché, qu'il faille distinguer entre culture populaire et Culture, est étrangère à la plupart des Américains.

Pour Jean-Marie Guéhenno, c'est par l'Europe qu'on devra conjuguer « *les patriotismes nationaux, fondés sur la mémoire historique, avec un patriotisme institutionnel volontaire, fondé sur la choix... de lier des destins séparés* ». Pour réussir, il faudra inventer un modèle original, facilité, au reste, par l'histoire de la Communauté européenne, plutôt que de penser à une construction fédérale classique. C'est en ce sens qu'une certaine idée de la liberté, à l'âge de la mondialisation, se jouera nostalgiquement en Europe et sans que l'on oppose république et démocratie.

Pierre Drouin

une façon de retrousser ses manches qui force l'estime. L'intention de départ est à la fois démesurée et pertinente. Il s'agit en effet de tenter de penser, de la manière la plus large possible, les tendances de notre temps et les actions à envisager. Sans s'effrayer des railleries des experts. Sans se décourager face à l'immensité des problèmes. En voulant revenir aux questions de fond. En redevenant sérieux. En se voulant fidèle à l'intention de cette belle phrase de Georges Bataille : « *J'aimerais aider mes semblables à se faire l'idée d'un mouvement ouvert de la réflexion.* »

Une fois soulignées ces diverses qualités – s'y ajoute une écriture vive et drue –, il faudrait dresser la liste des désaccords massifs entre l'auteur et un lecteur du genre nietzschéen de base. Il n'est pas sûr, dira ce dernier, que le constat d'ensemble doive être si sombre. Que notre monde soit risqué est aussi une chance. Se débarrasser des « arrière-mondes » suppose de traverser des phases d'angoisse avant que la joie terrestre soit possible. Finalement, c'est une fois de plus à propos du christianisme que divergeront les jugements. Le néopaganisme nazi ne suffit pas à disqualifier Nietzsche. Se vouloir antichrétien ne conduit pas nécessairement à être antisémite. De même, tourner son regard vers l'Orient ne revient pas à faire du même coup le jeu des barbares. Bref, il se pourrait bien que la réalité historique, et donc aussi l'avenir, soient autrement compliqués. Récapitulons malgré tout. Un changement de civilisation est-il en cours ? Oui. Peut-on le comprendre ? Dans une large mesure. Qui essaie ? Trop peu de penseurs. Des amateurs courageux ont-ils raison de s'y mettre ? Évidemment. Tenter de comprendre les mutations en cours conduit-il à la volonté de refonder les grandes conceptions sur lesquelles notre monde repose ? C'est une éventualité. Refonder le monde, est-ce le rechristianiser ? C'est n'est pas évident.

Contre la paix intérieure

DE L'INTRANQUILLITÉ DE L'ÂME
de Catherine Chaliar.
Payot, 140 p., 85 F (12,95 €).

Cette méditation sur la paix prolonge la réflexion de Catherine Chaliar, exégète d'Emmanuel Levinas et philosophe, dont l'œuvre importante est consacrée aux questions de l'altérité, du féminin, ou encore du mal, à partir de la phénoménologie et de la pensée juive. Face au péril de la haine, il peut y avoir la tentation du repli sur soi, du souci de soi, accompagnée du désir de préserver sa part de vie face au sentiment d'impuissance. Catherine Chaliar fustige les philosophes du retrait, qui cherchent à « *épargner à l'homme l'épreuve de la souffrance et des larmes* », et qui prônent la sérénité comme paix délivrée du poids négatif des passions. Or, comme le dit Emmanuel Levinas, « *il n'y a pas d'apaisement dans la solitude.* » C'est donc une fausse paix que la paix intérieure qui désire sauver sa propre tranquillité au prix d'une désertion du monde et donc, d'une certaine façon, d'une justification du mal qui y règne.

La véritable paix est celle qui se pose comme supérieure à la vérité, au nom même, comme le montre la tradition juive, de l'obligation de rompre avec toute pratique idolâtre. La paix intérieure qui revendique soi comme Dieu n'est-elle pas aussi une pratique idolâtre ? Au contraire, la paix en tant que telle est relation avec l'autre. C'est ce que signifie le symbole de Jérusalem, ou l'idée d'une ville de la paix. Ainsi la paix ne sera-t-elle pas une paix pour soi seul. La Jérusalem céleste ne va pas sans la Jérusalem terrestre, c'est-à-dire sans le fait de vivre ensemble dans la même enceinte. C'est peut-être pourquoi il y a des murailles à Jérusalem.

Eliette Abécassis

Les alliés des esprits

Des Gnawa du Maroc aux chamanes sibériens en passant par les prêtresses du vaudou haïtien, l'anthropologue Bertrand Hell offre une analyse captivante des cultes de possession

POSSESSION ET CHAMANISME
Les maîtres du désordre
de Bertrand Hell.
Flammarion, 392 p., 129 F (19,66 €).

Le commerce des hommes et des esprits n'est pas une vieillerie, une forme dépassée du sacré, une curiosité pour spécialistes des religions archaïques et moribondes. De multiples exemples, cités par l'anthropologue Bertrand Hell, témoignent, sur tous les continents, de la vitalité des cultes de possession, de leur force d'attraction et de leur étonnante capacité d'évolution, au fil des changements du monde et des tourments humains. Des esprits se modifient, tel Papa Legba qui, dans le vaudou haïtien, contrôle l'accès à l'au-delà et peut prendre, tour à tour, les traits d'un diable boiteux et ceux, christianisés, d'un austère saint Pierre. Des figures nouvelles surgissent : un des cas les plus connus est celui des *hauka*, ces entités violentes et grotesques, associées aux Blancs, apparues en Afrique de l'Ouest dans les années 30, face au désarroi de la colonisation. Parfois, dans des contextes dramatiques, des cultes entiers se développent au sein de populations qui les ignoraient jusque-là, comme chez les Masai du Kenya, éleveurs ruinés par la peste bovine. Ailleurs, malgré des autorités hostiles, des croyances se reactivent. Ainsi, en Sibérie, les chamanes toungouses, ouverts et éclectiques, ont-ils accueillis des esprits fort divers : ceux des ethnies voisines mais aussi ceux de Lénine, des Communistes français et de saint Nicolas. Et aujourd'hui, au Laos, malgré une longue période de répression, les rituels prolifèrent et les esprits prospèrent, en s'adaptant aux préoccupations de la population concernant le crédit, l'emploi et la réussite des affaires.

Ces « cultes vécus et vivants », Ber-



JEAN-LUC MANAUD/ICÔNE

Cérémonie Gnawa au Maroc

trand Hell les a d'abord longuement étudiés au Maroc, particulièrement dans la confrérie des Gnawa. Le rituel de ces derniers étant considéré dans le pays « comme le plus abouti, le plus dangereux en raison de la violence des génies invoqués et partant comme le plus efficace », leur audience est importante. Le déroulement d'une *lila* (une nuit de possession) dans une grande ville attire toujours une foule nombreuse qui se presse pour assister aux étapes successives de l'extase mystique parcourues par les initiés. Et les clients qui font appel au pouvoir des Gnawa sont aussi nombreux que divers. Il y a parmi eux des musulmans orthodoxes, des résidents marocains en France ou des bourgeois occidentalisés, en somme des personnes que leurs convictions ou leur mode de vie ne prédisposaient pas à venir là. Du moins, jusqu'à ce qu'ils soient confrontés à une maladie que la médecine s'est révélée impuissante à soigner, ou à un malheur soudain et inexplicable dans

leur maisonnée. Leur souffrance, leur infortune doivent avoir une cause, une raison et, dès lors, une solution qu'ils demandent à l'officiant de découvrir, au cours d'impressionnantes séances de transe. Bertrand Hell, qui restitue avec la vivacité d'un habile conteur les observations de son terrain marocain, les compare également à de nombreuses autres données ethnographiques. Passant des Gnawa aux maîtres-initiés de la santería cubaine, des prêtresses du vaudou haïtien aux chamanes sibériens, il propose une analyse anthropologique générale de ces phénomènes en rupture avec quelques théories établies. Celle du structuralisme notamment, qui oppose résolument le chamanisme (voyage et projection dans le monde des esprits) et la possession (incorporation d'un esprit en soi). Selon lui, ces distinctions formelles importent moins que les traits communs. On retrouve partout la vision d'un « contre-monde », d'une « surnature » an-

thropomorphisée, peuplée d'esprits versatiles, imprévisibles et ombrageux, bons ou mauvais selon les cas, tantôt protecteurs et tantôt destructeurs, capables du pire et du meilleur. En dépit de leur diversité, les rites de possession se déroulent toujours selon un « scénario-type » strictement codifié : une première séquence de violence, d'ensauvagement et de danger, suivie d'une reprise progressive du contrôle. Enfin, dans toutes les contrées, l'allié des esprits, Chamane ou possédé, est « un être de la marge » associé à la transgression, un intermédiaire aussi inquiétant que nécessaire. Grâce à lui, l'homme n'est plus une victime ballottée par des forces aléatoires. Dans un monde imparfait où accidents, maladies, pauvreté et autres calamités s'abattent, le désordre est expliqué, intégré et apprivoisé par des offrandes et des manipulations symboliques. Une manière, active et inventive, d'affronter l'adversité.

Nicolas Lapierre

Cet animal qui parle

Hostile au gradualisme de Darwin, Ian Tattersall restitue dans sa discontinuité l'émergence de l'homme

L'ÉMERGENCE DE L'HOMME
Essai sur l'évolution et l'unicité humaine (Becoming Human)
de Ian Tattersall.
Traduit de l'anglais par Marcel Blanc, Gallimard, « Essais », 282 p., 130 F (19,81 €).

Dans la grotte de Font-de-Gaume, en Dordogne, une peinture polychrome vieille d'environ 14 000 ans représente une femelle de renne agenouillée devant un mâle. Penché vers l'avant, il lui lèche délicatement le front. Magnifiquement observée, cette scène, reproduite dans la magistrale étude de Ian Tattersall, directeur du département d'anthropologie à l'American Museum of Natural History de New York, ne présente aucun indice de violence. Elle infirme ainsi la thèse d'un art pariétal associé à des rites magiques de chasse tout en attestant que l'activité symbolique était une composante importante de la vie de ces premiers Européens, les hommes de Cro-Magnon. Ces hommes, assure l'auteur, ne se distinguant pas physiquement de nous. Ils appartiennent à notre espèce. Leurs capacités cognitives sont les nôtres, et nous sommes encore en train d'explorer leurs potentialités.

Nous partageons avec certains animaux des comportements, des dispositions et des structures physiques. Quelles sont, cependant, les particularités propres à l'homme ? Ian Tattersall mène l'enquête en comparant l'*Homo sapiens* à ses plus proches parents. Les uns sont des organismes vivants, les grands singes, auxquels nous sommes étroitement apparentés. Les autres sont nos ancêtres aujourd'hui disparus, cette dizaine d'espèces humaines et pré-humaines ayant existé dans la pré-histoire. La zoologie et les archives

paléontologiques et archéologiques nourrissent une argumentation dont l'objet est d'établir que les hommes, dont l'apparition est fort tardive, possèdent des caractéristiques uniques en leur genre. Les êtres humains sont issus d'un long processus évolutif et possèdent des capacités cognitives inédites. Les grands singes sont « bien loin du langage tel que le connaissent les êtres humains », et les hominidés qui précèdent *Homo sapiens*, comme les néandertaliens, ne laissent aucune trace probante « de cette étincelle de créativité, de cette capacité d'innovation qui est la marque si évidente de notre propre espèce ». Pour l'auteur, il est clair qu'« avec l'émergence d'*Homo sapiens* et de ses comportements modernes, une espèce sans précédent apparaît, au sujet de laquelle, pour la première fois depuis l'adoption de la bipédie, voire depuis la fabrication des outils de pierre, on ne peut soutenir qu'elle fait simplement un peu mieux et différemment ce qu'avaient fait ses prédécesseurs ».

Ian Tattersall reconduit une définition traditionnelle de l'homme, cet animal capable de parler. Cette conception présente pourtant la singularité de se fonder sur de minutieuses et passionnantes analyses scientifiques. Hostile au gradualisme darwinien, convaincu, comme Stephen Jay Gould, que l'évolution procède par à-coups, l'auteur réfère l'émergence de l'homme, qualitativement différent de ses ancêtres, au seul succès reproducteur différentiel des individus au sein des populations, c'est-à-dire à la sélection naturelle. La « théorie incontestée de l'évolution » n'est aucunement abandonnée ; elle rend compte de l'émergence d'une humanité suffisamment distincte des autres espèces pour être compatible avec l'anthropologie chrétienne. Le fait ne manquera pas d'être relevé.

Jean-Paul Thomas

Regard sur les rites

L'HOMME RITUEL
Anthropologie du rituel catholique français
de Maurice Gruau.
Ed. Métailié, 240 p., 125 F (19,06 €).

L'anthropologue qui étudie les rites d'une religion est généralement placé dans une position d'extériorité. Cela le rend libre, du moins au titre des impératifs supposés de la science. Maurice Gruau, lui, a choisi de se pencher sur un objet qui lui est intérieur. Prêtre catholique depuis quarante ans – il est curé de campagne dans Yonne –, il enseigne en même temps l'anthropologie religieuse à Paris-VII. « *Etudier l'homme rituel, c'est accepter de se dépouiller d'un regard unique, fût-il à prétention scientifique* », écrit-il. Son appartenance – dont cet ouvrage n'est nullement la mise en question oblique –, au lieu de limiter son regard, donne à celui-ci une singulière pénétration. D'autant que, dans la lignée revendiquée de Michel de Certeau, il puise aussi bien dans Freud et Lacan que dans Foucault ou Barthes. Avec discernement.

Sur cette question de la position de l'observateur et du rapport de l'ethnologue à son objet d'étude, Maurice Gruau livre une intéressante réflexion dans le premier chapitre de son essai. Mais elle n'est pas simplement intéressante, elle est digne et respectueuse. Toute la description des rites et des attitudes du clergé comme des fidèles dans les diverses circonstances de la vie religieuse ainsi que l'analyse des évolutions et des permanences depuis Vatican II y trouvent leur appui et leur raison. Au travers de son comportement visible, l'homme qui accomplit un rite, ou qui s'insère en lui, manifeste une part obscure où désir et foi se conjuguent. S'attachant à ce qui est le plus visible, Maurice Gruau ne réduit pas cette part. C'est le mérite de son livre.

P. K.

Mise en cène

Une brillante étude de Enrico Mazza sur la célébration eucharistique

L'ACTION EUCHARISTIQUE
Origine, développement, interprétation
d'Enrico Mazza.
Traduit de l'italien par Jacques Mignon, Ed. du Cerf, « Liturgie », 382 p., 290 F (44,21 €).

Depuis près de deux mille ans, dans l'Occident et une bonne partie de l'Orient, la célébration eucharistique aura rythmé la vie des hommes et des femmes : organisant le dimanche pour les « pratiquants réguliers », scandant au moins quelques grands rites « de passage », de la profession de foi aux funérailles, pour bon nombre d'autres. C'est dire que le présent ouvrage n'intéressera pas seulement les fidèles chrétiens, mais tous ceux qui, par curiosité historique ou sociologique, se demandent d'où viennent les rites de la messe et ce qu'ils entendent signifier. Ajoutons par parenthèse qu'il répondra de façon définitive aux intégristes catholiques, qui voudraient encore formaliser un sacrement par essence vivant en l'enfermant dans des formes latines.

Dans l'excellente collection de pastorale liturgique dirigée par Paul De Clerk (1), c'est à un spécialiste éminent de l'histoire eucharistique qu'il a été fait appel. Enrico Mazza, professeur à l'Université catholique de Milan, fait autorité en la matière. En quelques chapitres décisifs, une étude d'abord diachronique prouve l'enracinement des prières eucharistiques dans les paroles et les gestes de la dernière cène, tels que les synoptiques les rapportent. L'eucharistie, quels que soient les développements apportés par les siècles, apparaît ainsi comme ce que Mazza aime à appeler l'« antitype » de la dernière cène, sa re-présentation au sens fort du terme, et pour

le dire simplement, la possibilité offerte à ceux qui partagent le sacrement, de participer, par-delà les siècles, à la dernière cène elle-même. Autre conviction, qui concerne le contenu même de la dernière cène : il est anticipation de la croix, de la mort de Jésus vécu comme un don de lui-même. « *La pratique liturgique du christianisme dit que l'eucharistie est signe de la croix. (...) Ainsi l'eucharistie de l'Eglise, en tant que repas, doit être décrite comme figure, forme, ressemblance, imitation (ou « sacrement ») de la croix, à cause de la correspondance rituelle et ontologique avec la dernière cène.* » Un chapitre synchronique, qui étudie les rituels contemporains de l'eucharistie dans l'Eglise latine, confirme cette hypothèse figurative.

L'ouvrage est utilement complété par un appendice reprenant les prières juives du repas et les textes eucharistiques archaïques, de même qu'une bibliographie exhaustive sur le sujet. C'est la première fois depuis longtemps – au moins depuis le concile Vatican II – qu'une étude pareillement documentée, rigoureuse, érudite et lisible à la fois, est mise entre les mains d'un public francophone.

Benoît Lobet

(1) Collection « Liturgie » aux éditions du Cerf. Paul De Clerk est directeur de l'Institut de liturgie à l'Institut catholique de Paris.

★ Signalons également une brève anthologie des poètes et des mystiques espagnols de l'Eucharistie, rassemblée et traduite par Dominique Reyre sous le titre *Un cœur pour adorer Dieu*. De Calderon, Lope de Vega ou sainte Thérèse d'Avila à Miguel Hernandez et Federico Garcia Lorca, quelques manières de figurer et d'exprimer ce qui a la plus pauvre apparence... (éd. Ad Solem, 8, cours des Bastions, CH-1205 Genève, diffusion Le Cerf, 126 p., prix 95 F (14,48 €).

Fabre, poète et pédagogue

JEAN-HENRI FABRE. MAISONS, CHEMIN FAISANT
de Dominique Autier et Sylvie Astorg.
Ed. Christian Piro, 160 p., 110 F (16,77 €).

Jean-Henri Fabre, auteur des *Souvenirs entomologiques* et « *aventurier du savoir* » fut aussi un écrivain inclassable. Dominique Autier, coauteur de l'ouvrage, avait déjà consacré une étude à Roger Caillois, autre observateur de la fabrique du monde chez qui l'écriture le disputait au savoir. Ce livre « *poursuit le grand homme en ce que furent ses demeures* ». On part de l'oustaal de l'enfance, cœur de ce territoire restreint du Midi où Fabre aura mené son existence. On retrouve Fabre dans une salle de classe où il éprouve les conséquences d'une origine modeste : « *Méfions-nous des fêtes du savoir, nous les pauvres !* » Au long de cet itinéraire, Fabre rencontre Pasteur, puis Victor Duruy, auprès de qui il se passionne pour la transmission du savoir, et accomplit un travail d'écriture pédagogique considérable. « *C'est d'abord par sa puissance didactique que l'écriture de Fabre ressortit à la poésie* » : d'images rigoureuses en descriptions émuës, une véritable prose poétique rend hommage à « *la fécondité sans borne de l'infiniment petit* ». Mais la demeure principale de Fabre sera toute au dehors : il s'agit du jardin botanique de l'Harmas, à Sérignan ; cet enclos d'observation solitaire de la nature le tiendra à l'écart des théories scientifiques.

Autour d'un Fabre poète se constitue une famille d'écrivains : Jünger, Caillois, Audubon... De troublantes photographies ponctuent son voyage : fenêtres, paysages ouverts, allées infinies où l'échelle vacille et transforme les troncs d'arbre en fibres d'un organisme mystérieux.

Marielle Macé

Livraisons

● **DIFFICILE JUSTICE**. Dans la trace d'Emmanuel Levinas, textes réunis par Jean Halpérin et Nelly Hansson. Le 36^e colloque des intellectuels juifs de langue française rendait hommage à Emmanuel Levinas qui, de 1957 à 1991, participa activement à ces colloques avec ses célèbres et magnifiques « *Lectures talmudiques* ». Deux d'entre elles figurent dans *Difficile liberté* qui a fourni le modèle pour le thème de ce recueil articulé autour de la notion de justice. Les autres furent rassemblées en volumes aux éditions de Minuit. Les exposés d'Elie Wiesel, Alain Finkielkraut ou Daniel Epstein permettent de saisir les leçons d'humanisme du philosophe. On lira aussi avec intérêt un texte peu connu de Maurice Blanchot, écrit en 1985 (Albin Michel, 204 p., 95 F [14,48 €]). S. Az

● **BEYROUTH AU CŒUR**, de Nadia Khouri-Dagher. Sous ce titre un peu mièvre, l'auteur déjà rodée par des ouvrages sur la réalité actuelle du Mali et de la Tunisie nous offre cette fois, sous la forme animée d'un récit de voyage, la relation de ses retrouvailles avec le Liban d'après-guerre. Ce texte, nourri aussi de réminiscences du temps où le pays du Cèdre était la « *Suisse de l'Orient* », vaut surtout par le tableau personnel, aigü, qu'il dresse de la situation libanaise présente avec ses « *nouvelles géographies humaines* » (L'Harmattan, 200 p., 120 F [18,29 €]). J.-P. P.-H.

● **LES AMIRAS, SEIGNEURS DE L'ARMÉNIE OTTOMANE**, de Pascal Carmont. L'auteur a centré sa recherche sur un aspect important et méconnu de l'histoire des Arméniens : les seigneurs de ce peuple qui, mandatés par les Ottomans, furent durant un siècle et demi, avant le génocide de 1915, les vrais maîtres de la plus ancienne nation chrétienne du monde. Ces *amiras* (d'*émir*, prince en arabe) furent également de grands bâtisseurs et des fabricants d'armes et de monnaie pour le compte du sultan-calife (préface de Bernard Dorin, éd. Salvator, 103, rue Notre-Dame-des-Champs, 75006 Paris, 190 p., 110 F [16,76 €]). J.-P. P.-H.

● **DÉLIT DE JUSTICE**. L'affaire Michel Peuron et autres erreurs judiciaires, de Martine Jacot. Michel Peuron, quarante ans, est condamné, sans le savoir, à perpétuité le 16 mars 1993 pour un meurtre qu'il n'a pas commis. Six mois plus tard, la vie de ce maçon bascule lorsque, un matin, sortant de chez lui pour se rendre à son travail, il est arrêté. Martine Jacot, journaliste, se saisit de cette histoire, digne d'un bon roman policier, pour analyser et expliquer le cas d'erreurs judiciaires. Précis et intéressant, *Délit de justice* propose une réflexion sur les dysfonctionnements et la lourdeur administrative de la justice française (Bayard, 200 p., 120 F [18,29€]). M.-F. B.

● **PHILOSOPHIE DE L'INCONNU : le vivant et la recherche**, de Claude Debru. Un style de pensée commun rapproche les biologistes. Il s'affirme dans un dialogue singulier, échange surprenant de questions d'abord mal posées et de réponses mal entendues. La démarche de Claude Bernard associe les répétitions et les variations dans sa marche lentement progressive. Celle de Pasteur suppose des rapprochements inattendus entre des disciplines et des méthodes distinctes. Des grands expérimentateurs du XIX^e siècle aux pathologistes moléculaires contemporains, Claude Debru, toujours parfaitement informé, écrit quelques chapitres exemplaires d'épistémologie historique. Rarement on aura suivi d'aussi près les sentiers tortueux de la recherche biologique (PUF, 444 p., 158 F [16,76 €]). J.-P. Th.

